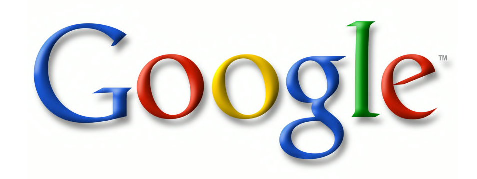
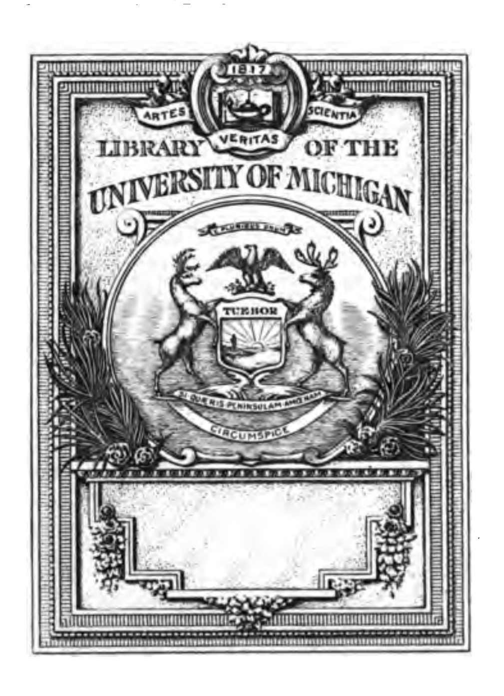






1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

DU CULTE PUBLIC.

Erudimini qui judicatis terram. *Ps.* 2.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez LE CLERE Imprimeur-Libraire, rue Saint-Martin, près celle aux Ours, Nos. 254 et 89.

M. DCC. XCVI.

An IV de la République.

DU CULTE PUBLIC.

SECONDE PARTIE.

Du culte catholique en particulier.

„Omnia probate; quod bonum est tenete.
Ep. St. Paul.

INTRODUCTION.

Les principes que nous avons établi dans la premiere partie de cet ouvrage, conviennent également à tous les pays, à toutes les nations, à tous les siècles. La raison et le sentiment, l'intérêt moral et politique des sociétés humaines en commandent le respect aux philosophes eux-mêmes, appellés à donner des loix aux empires. — Mais en est-il ainsi des principes qui me restent à développer ? Oui, sans doute ; s'ils ne sont qu'une consé-

quence des principes précédens, si je parviens à prouver, non par des témoignages contestés, non par des argumens obscurs ou des faits douteux, mais par la simple exposition du culte catholique, considéré dans ses divers rapports avec le salut public et individuel, qu'il peut seul entre tous les cultes, remplir l'attente des gens de bien et les vues d'une sage législation.

Lecteurs, je ne demande point de vous une foi sur parole. Tout au contraire, je voudrois n'être lu que par des hommes sans préjugés et sans passions funestes, par des hommes à qui je pusse tenir le même langage qu'Isocrate à Nicoclès : « Ou suivez les préceptes que je vous présente, ou tâchez d'en trouver de meilleurs ». Je leur dirois alors : « Choisissez parmi les divers » cultes existans sur la terre, celui qui » réunit en soi, sans mélange d'erreurs, » les principes religieux consentis par » tous les peuples ; celui dont la morale » s'approprie tellement à notre nature, » qu'il n'en est point de plus convenable

» pour rendre les nations et les hommes
» vertueux et heureux ; celui qui peut
» le mieux satisfaire l'esprit et le cœur
» de ses disciples, et dont la tradition,
» toujours certaine et toujours pure,
» remonte jusqu'aux premieres époques
» de l'univers ; celui dont les prêtres
» sont appellés par état, à donner à leur
» semblables l'exemple de toutes les ver-
» tus, et ne peuvent s'écarter de cette
» fin sublime sans y être rappellés par
» leur institution même ; celui enfin dont
» les loix fondamentales sont l'appui le
» plus solide des constitutions politiques ;
» et n'ont rien qui ne soit conforme aux
» maximes de la vraie philosophie et du
» vrai bonheur. Choisissez ce culte ou
» tâchés d'en trouver un meilleur. Mais
» vous chercheriez en vain, car ce culte
» est CATHOLIQUE, c'est-à-dire, universel
» par excellence ».

Voilà le langage que je tiendrois encore à des hommes que les sophismes des nouvelles opinions auroient pu séduire, mais qui, naturellement amis des

bons principes, sont prêts à suivre la vérité, par-tout où la vérité leur est démontrée.

Mais comment me faire entendre de ces esprits sans caractère, dans le bien comme dans le mal, de ces esprits nés morts à tous les sentimens divins, qui ne savent ni penser ni agir par eux-mêmes; esprits moutonniers qui suivent au hasard les premiers systêmes du jour, sans s'informer si leur fin n'est pas un abîme? Comment, dis-je, me faire entendre de ces sortes d'esprits plus communs dans le monde qu'on n'imagine, et qu'on peut appeller incurables dans leurs erreurs. Je l'entreprendrois inutilement. Je ne réussirois pas mieux à vouloir convaincre tout homme que de longues études ont surchargé d'une vaine érudition, ou qui, sans être fort savant, veut passer pour tel, et se déclare Pyrrhonien pour se donner le mérite du savoir. Quant à l'homme cupide, voluptueux, esclave de ses vices, pour qui le monde présent est tout, et le monde à venir

n'est rien ; il est évident que je n'en serois pas même compris.

C'est donc à vous que je m'adresse de préférence, hommes véritablement hommes, qui pensez trop bien de la dignité de votre nature pour consentir jamais à son avilissement moral, pour douter un seul instant de ses rapports immortels avec Dieu, ou pour séparer de l'idée de ses rapports, celle d'une Religion et d'un Culte; c'est à vous, dis-je, que je m'adresse, qui croyez à l'action d'une Providence dans le gouvernement de cet univers, et qui réglez sur cette croyance, la juste estime que vous devez faire des hommes et des choses. Je vous avois présens à ma pensée, en écrivant ces discours au milieu de tous les ravages de l'impiété ; je m'environnois de vos vertus inspiratrices, pour me fortifier contre les scandales de la multitude. Je me formois ainsi la sauve-garde la plus sûre de l'innocence, la société la mieux choisie de l'univers, et dont vous êtes les membres d'élite, vous tous disciples

de Jésus-Christ, qui, dans cette révolution, avez souffert pour la cause de la justice.... Je n'ai fait que mettre sur le papier ce que vous avez mis en action; heureux! Si j'ai pu réussir à peindre par la parole, toute la vérité d'un culte que vous avez si dignement glorifié par vos œuvres.

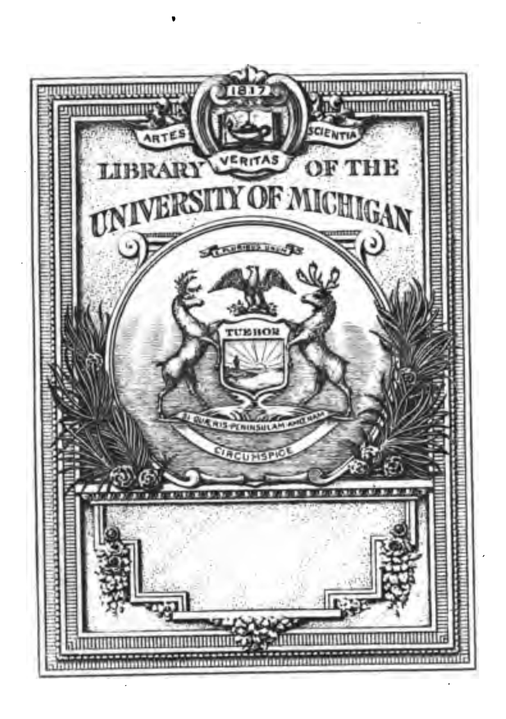
DU CULTE PUBLIC EN PARTICULIER.

PREMIER DISCOURS.

Du Culte Catholique, considéré dans ses rapports avec le consentement unanime des Peuples.

> Non sunt loquelæ, neque sermones
> Quorum non audiantur voces eorum. Ps. 18.

Ce n'est point la vérité qui manque de preuves et de témoignages sur la terre; mais l'homme corrompu dans ses desirs, ou séduit par les sophismes d'une fausse sagesse, lui préfere le langage des passions et les vains applaudissemens des impies; et dès-lors la vérité s'obscurcit à ses coupables regards, comme à l'entrée d'une nuit sombre les objets les plus rians de la nature disparoissent insensiblement à nos yeux. De nouveaux doutes se répandent


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



constans que la durée du monde. Les sophistes ont donc mis cette méthode à l'écart; et loin de se servir de l'accord unanime de toutes les nations et de tous siecles, pour l'établissement des mêmes dogmes consolateurs, ils n'ont employé tous les efforts de leur génie qu'à détruire l'unanimité des témoignages divins, ou à les affoiblir en nous, par la vue sans cesse répétée des superstitions humaines. A les entendre, la variété des cultes est telle, qu'il ne faut croire à aucun, ou croire à tous; et leur dogme, leurs pratiques religieuses, si disparates, que le meilleur moyen d'en anéantir la foi parmi les hommes, est de leur en faire l'histoire et le récit. Ils se sont chargés de l'exécution; et comme ils n'avoient d'autre dessein en commençant à écrire, que de renverser de fond en comble l'édifice de la Religion, pour y substituer celui de leur philosophie, ils n'ont pas manqué de donner à la Religion tous les caracteres de l'erreur et de l'imposture; et leurs disciples, trompés par leurs écrits, n'ont plus vu dans son

culte que l'égarement des hommes, leur mensonge, leur inconstance, leur contradiction et leur hypocrisie.

Mais pour venger la vérité de tous les préjugés qui l'outragent ; pour prouver qu'elle est, à-la-fois, une dans la Religion comme dans la conscience, et qu'au milieu de la diversité de leurs opinions tous les peuples attestent, à leur maniere, son éternelle unité ; parcourons l'univers, soyons attentifs à la croyance religieuse du genre-humain ; les philosophes ne nous présentent en elle aucun ensemble, aucun accord : prouvons-leur qu'ils nous en imposent ; que, dans cette croyance des nations, il est plusieurs rapports ineffaçables, plusieurs points de contact, si j'ose ainsi dire, qui nous conduisent aux mêmes dogmes et à la même morale primitive.

Et d'abord, un Dieu créateur et conservateur se découvre à moi dans toutes les Religions de la terre. Tous les peuples reconnoissent un Être-Suprême, sous divers noms, encore qu'ils ne l'adorent pas sous les mêmes attributs. Et en parcourant les

annales du monde, je n'ai encore trouvé que de prétendus philosophes qui aient osé révoquer en doute, dans leurs déplorables méditations, l'existence de cette premiere de toutes les vérités que publient les cieux, que le jour annonce au jour et la nuit à la nuit, que célebrent à l'envi tous les siecles, toutes les nations, toutes les consciences.

Un autre dogme aussi ancien que le monde, aussi sûr que la nature, aussi universel que le genre-humain, c'est celui de l'immortalité de l'ame. Je le retrouve également par-tout, chez les peuples les plus policés et chez les hordes les plus barbares; et je n'ai de même rencontré jusqu'ici que de prétendus philosophes qui aient été assez méprisables à leurs propres yeux pour oser dire de l'homme que tout mouroit avec lui.

Un troisieme dogme, c'est la toute présence de Dieu dans la nature, son assistance invisible et son invocation nécessaire dans toutes les grandes époques

de la vie, ce qui suppose l'idée d'un culte divin.

Tels sont à-peu-près les dogmes religieux sur lesquels les différens peuples du monde sont d'accord; mais en convenant des principes, ils les interprètent si diversement, ils nous donnent la plupart, de Dieu, de la vie à venir, de la Providence et des mysteres, une explication si peu digne de leur immortel objet, qu'après nous être appropriés ces principes comme un bien commun à tout être intelligent et raisonnable, il nous faut aller plus loin pour éviter ce funeste écueil des philosophes, qui voudroient nous faire regarder tous les cultes comme également vrais aux yeux de l'Eternel, s'ils ne peuvent nous persuader de les traiter avec la même indifférence.

Je retrouve chez tous les peuples le même fond de croyance primitive. C'est la commune profession de foi du genre humain. Elle a survécu aux mœurs et aux coutumes des nations, elle a résisté aux haines des gouvernemens, à la va-

riété des climats et à celle des loix, aux siecles d'ignorance et aux siecles de philosophie. Il y a donc ici quelque chose de divin, et il seroit trop téméraire à un homme de vouloir opposer sa raison particuliere à celle de tous les hommes, et son opinion isolée à l'assentiment général.

J'admets donc avant tout l'existence de cette croyance primitive, comme la vérité la plus évidemment démontrée qui soit dans l'univers. Et que peuvent ensuite contr'elle la diversité des cultes, et tous les abus de la superstition? — Rien, s'il existe un seul culte sur la terre qui réunisse les mêmes dogmes sans mélange d'erreur, où Dieu soit connu et sa Providence glorifiée dans tous les âges, où la distinction des peines et des récompenses futures ne soit fondée que sur les œuvres et n'admette aucune acception de personnes, où les prieres, les rites, les sacrifices, composent ce céleste tribut de bénédiction et de louanges que la Religion doit offrir incessamment à son au-

teur ; où l'homme enfin, apprenne toute la grandeur de sa vocation dès son entrée dans la vie. Or, tel est le culte catholique.

Quelle idée magnifique il nous donne de cet Etre-Suprême, que les Grecs et les Romains appelloient très-bon et très-grand OPTIMUS MAXIMUS, en lui associant tous les Dieux du paganisme ; que les Egyptiens regardoient comme le pere des Dieux, et qu'ils confondoient dans leurs temples avec la tête d'un chien ou celle d'un amphybie ; que les Perses nommoient le TEMPS SANS BORNES, en lui élevant des autels à côté du mauvais principe ; que les Indiens placent au-dessus de Brama, en lui donnant moins de puissance qu'à Brama, et moins d'action sur cet univers ; que les Péruviens adoroient dans le soleil, et les Mexicains dans leurs sanglantes idoles ; que les Chinois réverent comme le THIEN ou le Dieu du ciel, sans le connoître dans ses premiers rapports avec le genre-humain ; quelle idée, dis-je, magnifique, le ca-

tholicisme nous donne de l'être des êtres. Dieu a créé le ciel et la terre pour unir l'homme à son existence. Il a dit, et tout a été fait; mais tout a été fait pour un auguste et sublime dessein, pour la gloire des bons et la confusion des méchans; pour le triomphe immortel de la vertu. Cet univers a commencé, il aura un terme; les siecles ne succédent aux siecles que pour enfanter le nombre de justes qu'il doit acquitter pour prix de la création, et le cours de sa durée cessera quand ce nombre sera parfait dans les desseins du Très-Haut. Ainsi dans le culte catholique, Dieu n'est pas seulement adoré comme l'auteur de l'univers, mais comme son sauveur; il n'assure pas seulement la récompense des justes, il est lui-même leur immortelle récompense. Il n'est point question ici de destin, de Dieux inférieurs ou supérieurs; il n'y a point d'autre Dieu que DIEU et son verbe et son esprit sanctificateur. C'est le même DIEU qui crée, c'est le même DIEU qui conserve et qui juge l'univers dans sa justice.

Un

Un autre dogme consenti par tous les peuples, par les hordes même les plus barbares, c'est l'immortalité de l'ame, c'est la distinction à venir des peines et des récompenses. Mais combien ce principe divin a été avili dans tous les temps par la superstition et la philosophie ? C'est aux Philosophes de l'Egypte, aux Brames de l'Inde et aux Chinois lettrés, que les trois nations les plus anciennement policées de l'univers doivent la doctrine de la métempsycose, enseignement ridicule, qui fait de l'immortalité, un joug pesant et affreux pour la nature humaine, qui borne toutes les récompenses de la vertu à cette vie des sens, prise, quittée et reprise sans fin sous la forme des différens êtres. L'immortalité chez les Grecs et les Romains ne fut gueres mieux expliquée. Lisez Homere : les ames survivent aux corps dans l'Odyssée, mais ne sont que des ombres errantes, avides de renaître, sans songer qu'il leur faudra mourir une seconde fois. L'enfer de Virgile est plus correct ; mais au milieu des supplices

cruels qu'il réserve aux impies, aux enfans dénaturés, aux suicides et à tous les grands coupables, ses Champs-Elysées, séjour des récompenses, sont bien tristes, et l'espoir des ames qui les habitent, de transmigrer dans de nouveaux corps après l'espace de mille ans, ne prouve pas qu'un pareil bonheur dût être pour elles fort digne d'envie. Remarquez même que dans la distribution des récompenses à venir, les Payens fouloient aux pieds toutes les idées de l'égalité religieuse. La distinction des rangs suivoit les hommes jusques dans leurs enfers, où l'on voit les seules vertus modestes et obscures mises en oubli, et les seules actions d'éclat préconisées. Je ne parle pas du paradis de Mahomet, dont on connoît l'imposture.... Quant aux Juifs eux-mêmes, ils n'ont eu, jusqu'à Jésus-Christ, qu'un sentiment incomplet de la vie future. Cependant on voit la clarté de l'évangile s'annoncer de loin chez le peuple d'Israël, comme on voit l'aurore succéder à un foible crépuscule, et devenir plus

brillante, à l'approche de l'astre du jour. Moyse s'étoit contenté de nous instruire de l'immortalité de l'ame en nous décrivant sa céleste origine; le livre de Job nous avoit manifesté la doctrine de la résurrection des corps; les pseaumes, les livres sapientiaux, ceux des prophètes et des Machabées nous développent successivement la même doctrine, et ils renferment les plus belles instructions sur les deux sortes d'immortalité qui attendent les justes et les pécheurs. Mais le culte catholique, en s'appropriant la morale de ces livres divins, achève de dévoiler à l'homme, la grandeur de sa vocation, et de lui faire connoître le souverain bien auquel il lui est permis d'aspirer.

Ce souverain bien est Dieu, et sa possession éternelle. Le culte, qui le premier l'a proposé pour prix aux gens de bien, est évidemment supérieur en récompenses à tous les autres cultes, puisqu'il n'est point de prix qui mérite de lui être comparé, et qu'il n'y a point d'imagination

humaine capable de décrire un pareil bonheur; il est, comme dit St. Paul, au-dessus de tout ce que l'œil de l'homme a vu, de tout ce que son oreille a entendu, de tout ce que son esprit sauroit concevoir et son cœur desirer; car il est infini, et tout homme est borné. Or, voyez à quelle distance ce paradis laisse celui de Mahomet, et les Champs-Elysées des Grecs et des Romains, avec toutes les fictions de leurs Poëtes et toutes les rêveries de leurs Philosophes, et toutes les transmigrations des Mages orientaux.

Mais si la Religion catholique permet au juste une félicité sans bornes, doit-on s'étonner qu'elle menace le coupable d'un châtiment sans fin; et Dieu, peut-il moins être Dieu, lorsqu'il punit, que lorsqu'il récompense. Ce qu'il devoit à sa miséricorde et à sa justice, il l'a fait, en plaçant entre le ciel et l'enfer un lieu d'expiation pour les moindres fautes? Là se purifient par la douleur et le repentir, les ames qui sortent de la vie sans être réprouvées de la vertu, mais sans avoir

satisfait pour toutes leurs offenses, et qui sont admises au bonheur du ciel, quand il n'est plus en elles de taches qui les excluent de la société des saints. Que penser donc des cultes dissidens du quinzieme siecle, qui, pour réformer les abus des Indulgences, ont rejetté la foi d'un Purgatoire? Qu'ils outragent nécessairement ou la miséricorde de Dieu, ou sa justice; sa miséricorde, si elle punit les moindres fautes comme les plus grands crimes; sa justice, si elle laisse les moindres fautes sans punition. Car dans la réforme de Luther et de Calvin, il faut choisir entre ces deux extrêmes. Ajoutez que les mêmes cultes ne sont pas seulement en contradiction avec la doctrine ancienne de l'église, mais avec celle de tous les peuples, qui tous ont admis des prieres et des sacrifices pour les morts; ce qu'ils n'ont pu faire sans y ajouter en même-temps l'idée d'une bonté suprême à fléchir, et de fautes expiables à acquitter.

L'existence de Dieu, l'immortalité de l'ame supposent les dogmes d'une provi-

dence et celui d'une religion avouée du ciel, et ces dogmes je les retrouve encore chez tous les peuples; mais par-tout imparfaits, hors dans le sein du Catholicisme. Les sectes qui s'en sont séparées ont cessé de reconnoître le gouvernement d'une providence dans la religion, lorsqu'elles se sont élevées contre son Eglise et qu'elles ont renoncé à l'unité de ses loix, à leur stabilité, à leur vérité.

Mais des sectaires ont dit, et après eux, des sophistes ont répété : les rites et les cérémonies catholiques ne sont-ils pas imités des autres cultes ? N'y voit-on pas une suite d'usages en honneur même chez les Payens; tels que les vœux, les offrandes, les sacrifices, la consécration des enfans, les purifications, les lotions, etc... ?

Avant que de répondre à cette objection, je demande si les hommes, dans les divers climats et les divers siecles, ne se servent pas également de sons et de mots pour se faire entendre; et si les signes, les symboles, les expressions figu-

rées de l'enthousiasme et du sentiment, ne sont pas un don de la nature communs à tous les mortels? Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire, que le Catholicisme ressemble aux autres cultes dans plusieurs de ses formes extérieures et symboliques? Il est dans l'univers un fond primitif et traditionel de cérémonies religieuses, et c'est à la même source que toutes les nations de la terre ont puisé. Ce qu'il importe donc de distinguer dans leurs rites; ce sont leurs moyens et leur fin. S'éloignent-ils du culte du vrai Dieu? Se mêlent-ils à des usages superstitieux ou profanes? Retirent-ils l'homme de la crainte et de l'amour de son auteur?..... Ils cessent dès-lors de mériter la foi et le respect des mortels; mais si, tout au contraire, ils servent de soutien et de support à la plus belle morale? s'ils sont pour les hommes un moyen proportionné à leur foiblesse, et toujours subsistant pour arriver à Dieu, pour croître dans son amour et sa justice, et pour s'instruire de plus en plus dans sa connoissance..... Dès-

lors ils appartiennent au culte de la vérité; ils sont sanctifiés dans leur fin sublime; et il est permis au culte catholique de les révendiquer comme un bien qui lui est propre.

Si donc pour devenir chrétien et catholique, il faut être régénéré dans les eaux du baptême; qui dira que cette régénération est moins pure, moins céleste, parce que les différens cultes ont employé une forme de consécration particulière, et ont fait usage de l'eau dans leur purification? L'eau purifie les corps. Elle a servi de symbole religieux à tous les peuples pour figurer la purification des ames. Pourquoi J. C. n'auroit-il pas sanctifié le même signe? Pourquoi n'auroit-il pas profité de ce symbole sentimental, universel en le consacrant au vrai Dieu? Certes! pour justifier ses immortels desseins dans l'institution du baptême, et pour faire rougir les sophistes de leur avoir comparé les desseins de l'erreur, qu'il nous suffise de rappeller les paroles et les cérémonies de ce sacrement auguste.

Bornons-nous à une simple exposition, et consentons à suivre tout autre culte, s'il en est un seul qui soit plus conforme à la raison universelle dans la consécration de ses enfans et dans l'ensemble de ses rites.

CÉRÉMONIES DU BAPTÊME DES ADULTES (1), *extraites du* Rituel Romain.

Le Pasteur, arrivé au pied de l'autel, et après un moment de recueillement et de silence, invoque à haute voix le nom du Seigneur. Les Lévites s'écrient : « Dieu ! hâtez-vous de nous secourir ». Le Pasteur rend gloire à l'Eternel, et les Lévites en chœur : « Gloire lui soit rendue comme à l'origine de la nature, maintenant et dans tous les siecles ».

Le Pasteur et les Lévites entonnent en même temps les pseaumes sacrés. C'est le

(1) Nous n'avons pas craint de donner à cet extrait quelque étendue ; la plupart des catholiques n'ayant qu'une connoissance très-superficielle de ce premier de tous les sacremens.

sentiment de l'admiration et de la reconnoissance qu'ils expriment au Très-Haut. C'est le dogme de l'immortalité qu'ils célebrent avec David; c'est la sublime destinée à laquelle la Religion éleve l'homme qui les remplit d'un enthousiasme divin.

« Seigneur, notre Dieu, chante le Pasteur, que ton nom est grand dans l'univers! »

LES LÉVITES. « Que ta magnificence est élevée au-dessus de celle des cieux! »

LE PASTEUR. « Qu'est-ce que l'homme pour occuper une place dans ta pensée, et le fils de l'homme pour que tu daignes descendre jusqu'à lui? »

LES LÉVITES. « Tu l'as créé d'une nature peu différente de celle des esprits célestes, tu l'as honoré, tu l'as glorifié au-dessus de tous les autres êtres. »

LE PASTEUR. « Tu as soumis à ses loix les quadrupedes, les oiseaux et les poissons. »

LES LÉVITES. « Dieu! que ton nom est grand dans l'univers! »

Un second pseaume invite les disciples de la vérité, les enfans de Dieu à se disposer au sacrifice, à apporter au Seigneur un juste tribut d'adoration et d'amour. Le même cantique manifeste les effets de la toute-puissance de la parole divine qui commande aux élémens, qui ébranle ou rasseoit à son gré toutes les parties de la nature. Ce pseaume, en publiant ainsi la crainte du Seigneur, finit par la confiance la plus entière en la bonté suprême. « Dieu investira son peuple de sa vertu. » Il répandra sur lui la bénédiction, le » salut et la paix. »

Un troisieme cantique est une suite des vœux ardens, des affections diverses qui peignent l'état d'une ame sensible, qui desire Dieu avec transport, et qui s'afflige amérement de ne point le posséder encore.

LE PASTEUR. « Le cerf altéré soupire » avec ardeur après une source d'eau vi- » ve : Mon Dieu ! je te desire plus en- » core ! »

LES LÉVITES. « Mon ame a soif de la

» Divinité. Quand est-ce que je verrai
» Dieu ! Quand est-ce que je paroîtrai
» dans ses tabernacles éternels ! »

Le Pasteur. « J'ai pleuré le jour, j'ai
» pleuré la nuit, quand on m'a demandé
» avec dérision : où est ton Dieu ? »

Les Lévites. « Pourquoi es-tu triste,
» ô mon ame, pourquoi te troubles-tu ? »

Le Pasteur. « Mon espérance est dans
» le Seigneur, je ne cesserai de confesser
» son nom. Je lui dirai : Tu es mon pro-
» tecteur et le Dieu de ma vie. »

Après ces pseaumes, le ministre du sa-
crement récite cette belle priere que J. C.
nous enseigne dans son évangile, et qui,
dans sa touchante simplicité, contient l'a-
brégé de tous nos devoirs et de toutes nos
espérances.

« Notre pere qui es dans les cieux,
» que ton nom soit sanctifié, que ton
» regne arrive, que ta volonté soit faite
» sur la terre comme au ciel ; donne-
» nous aujourd'hui notre pain de chaque
» jour ; pardonne-nous nos offenses comme

» nous les pardonnons à ceux qui nous
» ont offensé, et ne nous laisse pas suc-
» comber à la tentation, mais délivre-
» nous du mal. »

Le Pasteur ajoute. « Seigneur, exauce
» mes vœux et ma prière. »

Les Lévites. « Et que mes cris s'élevent
» jusqu'à toi. »

Le Pasteur, aux fideles assistans.
« Que le Seigneur soit avec vous. »

Les Lévites. « Et avec votre esprit. »

Le Pasteur. « Dieu tout-puissant, qui
» t'es fait connoître à tes serviteurs dans
» la gloire de ta Sainte-Trinité et de ton
» éternelle unité, sois favorable à nos
» vœux; et par ta propre vertu, donne-
» leur un mérite qui ne sauroit sans toi
» se trouver dans nos œuvres. »

Cependant l'adulte qui doit être baptisé, c'est-à-dire, admis au nombre des enfans de Dieu, attend le ministre de J. C. hors de l'enceinte de l'église; et le ministre, après ces cérémonies préliminaires, s'avance avec le clergé vers la porte du temple, et il s'arrête sur le seuil. Le Ca-

téchumene (1) est debout, en dehors, dans l'attitude modeste d'un homme pénétré des bienfaits du ciel, et qui n'aspire qu'après l'instant où il va être uni à la société des saints et marqué du sceau de l'immortalité bienheureuse. Le Pasteur lui demande, quel est son nom? Le Catéchumene choisit parmi les saints que l'église honore, un protecteur et un modele dont le nom est plus cher à sa piété, soit qu'il ne consulte que son propre cœur, soit qu'il ait encore égard au caractere de son patron, à ses travaux et à ses vertus; et c'est ce nom ou ces noms qu'il présente à

(1) *Catéchumene* est un mot grec, qui signifie *une personne qu'on instruit et qu'on catéchise.* L'Eglise préparoit autrefois au baptême, par beaucoup d'instruction, les personnes raisonnables qui demandoient ce sacrement, et le nombre en étoit grand. On les appelloit les *catéchisés* ou les *catéchumenes*, à cause de ces instructions. L'Eglise aujourd'hui donne ce nom aux enfans qui sont présentés au baptême, aussi-bien qu'aux Adultes qui le demandent. On entend par adulte, une personne qui est parvenue à l'adolescence, à l'âge de raison.

l'église, pour l'en revêtir en ce jour solemnel de son entrée dans la maison du Seigneur.

Le Pasteur, l'appellant alors par son nouveau nom. « Que demandez-vous, lui » dit-il, de l'église de Dieu? »

Le Catéchumene. « La foi. »

Le Pasteur. « Que trouverez-vous dans la foi? »

Le Catéchumene. « La vie éternelle. »

Le Pasteur « Si vous voulez donc avoir » la vie éternelle, suivez les préceptes: » Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, » de tout votre cœur, de tout votre es- » prit, de tout votre être, et votre pro- » chain comme vous-même. Ces deux » commandemens sont toute la loi et tous » les prophêtes ». Le ministre de J. C. explique ensuite, en peu de mots, au Catéchumene, le mystere auguste de la Trinité et de l'unité; puis il l'interroge derechef.

Le Pasteur. « Renoncez-vous à l'esprit de ténebres? »

Le Catéchumene. « J'y renonce. »

LE PASTEUR. « Et à toutes ses œuvres ? »

LE CATÉCHUMENE. « J'y renonce ».

LE PASTEUR. « Et à toutes ses vanités ? »

LE CATÉCHUMENE. « J'y renonce ? »

Le ministre de J. C., assuré de ces premieres dispositions, qui sont, avant tout, nécessaires pour la connoissance de la vérité, continue ses demandes.

LE PASTEUR. « Croyez-vous en un Dieu, » pere de toute la nature, tout-puissant, » créateur du ciel et de la terre ? » . . . . .

LE CATÉCHUMENE. « J'y crois ? »

Le Pasteur s'assure de même de la croyance du Catéchumene en J. C., en l'esprit sanctificateur, en une église sainte et universelle, en la communion des saints, la rémission des péchés et la résurrection des corps. Puis, soufflant trois fois sur son visage, à l'imitation de J. C. : « Sors, es- » prit immonde, de cette ame que l'Esprit- » Saint revendique, et fais place à la vertu » du Très-Haut ».…

Puis, en s'adressant au Catéchumene, il ajoute : « Recevez l'esprit de tout bien, » et

» et que la bénédiction et la paix du
» Seigneur soient avec toi. »

Il fait ensuite un signe de croix sur son visage, en disant : « Avec ce signe » de croix, gravé sur votre front et sur » votre cœur, recevez la foi des préceptes » divins, et montrez-vous tel désormais, par » vos mœurs, que vous soyez à la Divinité » son plus beau temple. A votre entrée » dans l'église, connoissez votre bonheur » d'avoir échappé aux liens du péché et » de la mort. Ayez en horreur les idoles » du monde et toutes les sectes impies. » Rendez hommage à Dieu le pere tout-» puissant et à J. C. son fils unique, notre » Seigneur, qui doit venir, à la fin des » siecles, juger les vivans et les morts. »

Après cette belle exhortation, le ministre du sacrement leve les yeux au ciel : « Seigneur, dit-il, pere très-saint et très-» puissant, Dieu éternel, je te prie, je te » conjure de montrer la voie de ta vérité, » et de faire connoître ta justice à ce Ca-» téchumene, errant et incertain jusqu'ici » dans la nuit ténébreuse du siecle, ouvre

» les yeux de son cœur, afin qu'il te con-
» noisse dans ton Fils et dans ton Saint-
» Esprit, toi qui es le pere de toute la
» nature, l'unique, le tout-puissant.....
» et que le fruit de cette connoissance
» lui soit acquis dans le siecle présent et
» futur. »

Ici le ministre du baptême fait le signe de la croix sur le front et les oreilles du Catéchumene, sur ses yeux et sa bouche, et il accompagne cette cérémonie de ces paroles, qui en expliquent le sens mystérieux:

« Je fais ce signe sur votre front, pour
» que vous ne rougissiez point de la croix
» de Jésus-Christ.

» Sur vos oreilles, pour que vous les
» ouvriez aux préceptes divins.

» Sur vos yeux, pour qu'ils voient la
» lumiere du Seigneur.

» Sur votre bouche, pour qu'elle pu-
» blie les paroles de vie.

» Sur votre cœur, pour qu'il soit péné-
» tré de l'amour de Dieu.

» Sur vos épaules, pour que vous » portiez avec joie le joug de son ser» vice.

» Et, sur tout votre être, au nom du » Pere, du Fils et du Saint-Esprit, afin que » vous soyez immortel, et que vous vi» viez dans le siecle des siecles. »

Le ministre de Jésus-Christ éleve sa priere vers Dieu.

» Seigneur, nous t'en conjurons, reçois » nos prieres avec clémence, et sois, par ta » propre vertu, la sauve-garde de ce Caté» chumene, sur lequel je viens de graver » le signe adorable de la croix. Fais, grand » Dieu! que fidele à observer tes précep» tes, il soit digne de parvenir un jour au » royaume de ta gloire. Dieu! nous t'en » supplions, toi qui es à-la-fois l'auteur » et le sauveur du genre-humain, sois pro» pice à ton peuple adoptif; mets au nom» bre de tes enfans la nouvelle génération » de tes disciples, et qu'ils se félicitent de » recevoir de ta grace, ce qu'ils n'auroient » jamais pu obtenir de la seule nature. »

Le ministre de Jésus-Christ pose sa main

droite sur la tête du Catéchumene, et il continue :

« Dieu, être éternel et tout-puissant, » pere de notre Seigneur Jésus-Christ, » daigne jetter un regard sur ton serviteur » (N.....), que tu as appellé à la con» noissance de la foi; bannis tout aveu» glement de son cœur, brise tous les » liens de l'esprit de ténebres qui ont pu » le captiver, conduis-le dans les voies » de la piété; que le souvenir de ta sa» gesse l'éloigne à jamais de l'avilisse» ment des passions, et que, content et » satisfait d'obéir à tes préceptes, il au» gmente chaque jour en vertus, et se » rende digne en tout de la grace de ton » baptême. »

Le ministre de Jésus-Christ bénit le sel qui, dans le rituel catholique, a toujours été le symbole de la sagesse (1). Il prend

(1) Ce symbole est parlant à l'esprit du plus simple vulgaire. Le sel conserve les chairs et les empêche de se corrompre. Delà l'adoption de ce signe dans l'évangile pour figurer la conservation

de ce sel, et il en met une petite parcelle dans la bouche du Catéchumene, en disant :

« N.... recevez le sel de la sagesse, » et qu'il soit pour vous le signe de la » conservation et du salut éternel. »

Puis se tournant vers le ciel, il invite le peuple à prier :

« Dieu de nos peres, dit-il, Dieu source » immortelle, d'où toute vérité émane, » nous te supplions de jetter un regard » favorable sur ton serviteur N.... ; ne » permets pas qu'après avoir goûté de ce » sel, il ait faim plus long-temps de la » nourriture céleste sans y participer. » Que plein de ferveur dans son esprit » et de joie dans ses espérances, il soit » constamment soumis à ta loi, que con- » duit par ta miséricorde, ô mon Dieu, » dans les eaux de la nouvelle régéné- » ration, associé à toutes les promesses » de tes disciples, il mérite d'avoir part

de l'ame, son éloignement de la corruption du siecle, etc.....

» un jour par ses vertus à leur éternelle ré-
» compense. »

Le Pasteur invite une seconde fois le peuple à prier.

« Dieu saint, s'écrie-t-il, père tout-
» puissant, éternel Seigneur, qui es, qui
» étois, et qui seras toujours; dont le
» commencement et la fin échappent éga-
» lement à nos foibles regards, nous t'in-
» voquons, en te suppliant en faveur de
» ton serviteur N...., que tu as délivré
» de l'erreur du siecle; afin que, né une
» seconde fois de l'eau et de l'esprit saint,
» dépouillé du vieil homme, il revête
» le nouveau, créé à ton image, il reçoive
» un vêtement incorruptible et sans ta-
» che, et il mérite de te demeurer fidele,
» ô Dieu qui es notre Dieu! »

Le Pasteur dit au Catéchumene de prier, et le Catéchumene à genoux, récite l'oraison dominicale, après laquelle le Parrain qui lui sert de caution, aux yeux de l'Eglise, lui fait, à l'invitation du ministre de Jésus-Christ, le signe de la croix sur le front, signe que le ministre

répete; et posant la main droite sur la tête du Catéchumene, il prie le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Moyse, d'envoyer son ange tutélaire au-devant de son serviteur, pour le sauver de tout mal, et le conduire à la grace du saint baptême.

Le ministre de Jésus-Christ conjure ensuite l'esprit de ténebres. Il maudit, au nom du Dieu vivant et véritable, ses voies trompeuses et homicides.

« O Dieu, s'écrie-t-il, protecteur im-
» mortel de tous ceux qui te prient, libé-
» rateur de ceux qui te tendent les bras,
» repos de ceux qui invoquent ton assis-
» tance; toi en qui les croyans trouvent
» la vie, et en qui les morts ressuscitent;
» je t'invoque sur ton serviteur, qui de-
» mande la grace de ton baptême, et qui
» desire par cette régénération spirituelle,
» d'atteindre à la grace de l'immortalité.
» Seigneur! écoute sa priere; et puisque
» tu as dit dans ta miséricorde : « de-
» mandez et vous recevrez, cherchez et
» vous trouverez, frappez et on vous ou-

» vrira » ; accorde le prix à sa demande!
» Ouvre la porte à celui qui frappe, et
» que, rempli des bénédictions de ton bap-
» tême, il obtienne un jour celles de ton
» immortelle félicité. »

Le ministre de Jésus-Christ commande derechef à l'esprit de ténebres de se retirer d'une ame qui espère en Dieu, et dont les pensées célestes et les sentimens immortels n'ont plus rien de commun avec les pensées et les sentimens de l'enfer.

« Dieu du ciel, ajoute-t-il, Dieu de la
» terre, Dieu de toutes les intelligences
» célestes, Dieu des patriarches et des
» prophètes, Dieu des apôtres et des mar-
» tyrs; Dieu des confesseurs et des vier-
» ges, Dieu de tous les gens de bien,
» Dieu à qui toute langue rend hom-
» mage, et devant qui tout genou fléchit
» dans le ciel, sur la terre et aux en-
» fers, je t'invoque en faveur de ton en-
» fant..... « Et plus bas » ; je supplie ton
» éternelle miséricorde, Dieu très-juste
» et très-puissant, auteur de la lumiere

» et de la vérité, d'éclairer ton serviteur
» des feux de ta sagesse. Purifie son
» cœur, sanctifie son esprit, donne-lui
» la vraie science, afin qu'il soit digne
» de s'approcher de la grace de ton baptême,
» qu'il ait une foi ferme, un conseil
» droit, une doctrine sainte, et qu'il
» soit propre à recevoir tes dons. »

Après cette invocation, le Pasteur introduit le Catéchumene dans le temple. « N..., entrez dans la sainte église de
» Dieu, pour que vous receviez la bénédiction
» céleste de notre Seigneur Jésus-Christ,
» et que vous ayez une part
» avec lui et avec ses Saints. »

Admis dans le temple, le Catéchumene récite, avec le ministre de Jésus-Christ, le symbole de la foi. Le ministre répete les exorcismes contre l'esprit de ténebres. Puis prenant, avec l'extrémité du pouce, un peu de sa salive, il en touche les oreilles du Catéchumene, et il ajoute cette parole de J. C. à l'aveugle-né EPHPHETA, c'est-à-dire, « Ouvrez-vous à la parole de la
» vérité. »

Il interroge une seconde fois le Catéchumene sur ses dispositions et sur sa croyance. Il fait entre ses deux épaules les onctions des saintes huiles; cérémonie symbolique, dont le but est de rappeller aux Catéchumenes que, semblables aux Athletes qui oignoient leur corps pour le fortifier et le rendre plus dispos aux combats, les disciples de J. C. doivent aussi se préparer à une vie pleine d'épreuves, dont la fin est la possession de Dieu même.

Le Pasteur interroge une derniere fois le Catéchumene, et sur sa demande d'être baptisé, il le baptise : « Au nom du Pere, » du Fils et du Saint-Esprit », en versant sur sa tête, en forme de croix, l'eau consacrée à ce divin sacrement.

Le baptême est suivi de l'onction de l'huile des Catéchumenes, autre cérémonie symbolique, dont le sens est de rappeller au Néophyte ou nouveau baptisé, que pour être maintenant chrétien et enfant de Dieu, les combats des passions ne sont pas terminés pour lui; qu'il doit s'y tenir prêt incessamment; comme l'Athlete

qui sort victorieux de l'arène, a recours à de nouvelles onctions pour se préparer à de nouveaux triomphes.

Le ministre de J. C. annonce en même-temps au Néophyte sa régénération spirituelle, la rémission de ses péchés. « Que » la paix, ajoute-t-il, soit avec vous ». Et, en le revêtant d'une robe blanche, symbole de l'innocence : « Recevez, dit-il, » cette robe blanche et sans tache, qu'il » faut porter au tribunal de J. C., pour » avoir part à la vie éternelle. »

Enfin, le Pasteur met un cierge allumé à la main droite du Néophyte. « Recevez, » dit-il, cette lampe ardente (symbole de » la vie de l'ame), et conservez votre bap- » tême inviolable. Observez les comman- » demens de Dieu, afin qu'à l'arrivée du » Seigneur, vous puissiez aller avec con- » fiance au-devant de lui, et jouir, dans la » splendeur des saints, d'une félicité sans » bornes. »

La cérémonie du baptême achevée, le Pasteur dit au nouveau baptisé : « Allez en » paix, et que le Seigneur soit avec vous. »

Mais, selon le rit ancien de l'église, la solemnité de ce sacrement, trop négligée peut-être depuis, étoit suivie de celle du saint sacrifice; l'on y joignoit le chant des hymnes et des cantiques. Et ce jour étoit pour tous les chrétiens un jour de bénédictions et de salut. Aujourd'hui moins de pompe regne dans l'administration du baptême; mais les mêmes prieres et les mêmes cérémonies subsistent : et que nous faut-il de plus pour nous prouver combien ce sacrement est étranger à toutes les superstitions idolâtres; combien il éleve l'homme religieux au-dessus de lui-même, et il le rapproche de son auteur; combien enfin il est digne, en tout, du culte véritable, puisqu'il nous apprend à connoître, sans mélange d'erreur, ce Dieu suprême, dont les faux cultes annoncent l'existence, et ignorent la miséricorde; cette immortalité dont le desir, inné dans nos ames, est impénétrable à nos sens; cette providence que les Payens invoquoient euxmêmes dans leurs besoins, mais qui leur étoit entiérement cachée dans ses desseins;

et cette religion, une, sainte, catholique, apostolique, romaine, à laquelle rien n'est comparable dans la croyance religieuse des peuples, et dont le modele, souverainement parfait, ne pouvoit être que dans les cieux.

SECOND DISCOURS.

Du culte catholique, considéré dans ses rapports avec la nature de l'homme.

Quid est homo quod memor es ejus, aut filius hominis quoniam visitas eum? Ps. 18.

Si tous les hommes étoient des sages; si ces sages étoient tellement supérieurs aux impressions des sens, que le triomphe de la vérité fût le continuel objet de leurs desirs et le but unique de leurs actions; sans doute des êtres aussi parfaits n'auroient pas besoin du culte public pour connoître le bien et le pratiquer. Il nous suffiroit alors de cette religion toute intérieure, dont parlent nos déistes, qui concentreroit au-dedans de nous notre adoration et notre amour; chacun seroit à lui-même son temple, son autel et son pontife; un cœur simple et vertueux, seroit la plus riche de toutes les offrandes

que l'homme pût faire agréer à la Divinité, et des œuvres pleines d'innocence lui tiendroient lieu de toutes les prieres et de tous les sacrifices : mais, malheureusement, une si haute perfection n'est point donnée à notre foible nature ; et un sage tel que les philosophes l'entendent, dit Cicéron, n'a jamais existé sur la terre (1).

C'est un des vices les plus essentiels de la philosophie, de prendre ainsi le change sur le véritable sort de l'homme sur la terre, de l'élever au-dessus ou de l'abaisser au-dessous de lui-même, le stoïcien en le faisant l'égal d'un Dieu, et l'épicurien l'égal de la brute ; ce qui frappe nécessairement de stérilité ses plus belles maximes, et la rend une très-mauvaise institutrice des mœurs.

Or, l'homme est homme, c'est-à-dire, esprit et corps, merveilleux ensemble de ces deux extrêmes, étonnante réunion de grandeur et de foiblesse, de pensées cé-

(1) Cicero de Amicitia, §. 6-7-18-21.

lestes et de desirs brutaux; il a besoin, pour se maintenir dans la vertu, d'une morale conforme à cette double nature; qui parle à-la-fois à son intelligence et à ses sens, qui lui apprenne à se connoître et à s'estimer tout ce qu'il vaut, sans orgueil, et à se défier de ses propres forces, sans découragement; il a besoin d'une morale qui soit à sa portée dans toutes les conditions de la vie et dans toutes les fluctuations de son cœur, qui procure l'instruction aux ignorans et une nouvelle sagesse aux sages, qui excite sans cesse les gens de bien à la vertu, les coupables au repentir, et rende les bons exemples d'un seul profitables à tous. Or, telle est la morale du catholicisme, qui peut seule, dans l'ensemble de ses préceptes et de ses conseils, fixer à-la-fois la curiosité de notre esprit, par la sublimité de ses dogmes, et l'inconstance de nos sens, par la pompe et la solemnité de ses rites.

Une philosophie spéculative seroit impuissante pour procurer aux hommes les mêmes bienfaits. Ses discours ne sauroient

être

être entendus du simple vulgaire. De-là cette double doctrine des philosophes chinois et indiens, que Pythagore transmit à la Grece; la Grece à Rome, et que l'on a essayé, parmi nous, de réduire en principes politiques, en détournant le peuple du catholicisme pour le ramener au polythéisme.

Soyez attentifs à cette conduite des philosophes modernes; elle répond à la plupart de leurs difficultés sur le culte public en général; elle est un nouveau témoignage de vérité rendu au culte catholique par ses plus implacables ennemis. Ils disoient que le culte public n'étoit bon à rien; que la morale, pour être plus pure et plus conforme à la raison, devoit exister indépendante des cérémonies religieuses; et ils ont à peine tenu les rênes du gouvernement, qu'ils ont senti tout le pouvoir des rites publics et solemnels pour convertir les peuples à leur morale. Ils ont pratiqué eux-mêmes ce qu'ils condamnoient dans le culte extérieur; ils en ont changé seulement l'objet immortel, en lui

rapportant tout entier aux humaines vertus, qui ne sont qu'un pompeux néant, séparées de leur auteur. Ils se moquoient, dans leurs ouvrages et dans leurs lycées, du culte des saints, et ils lui ont substitué celui des héros à la maniere des Payens, qui ne rendoient les honneurs de l'apothéose qu'aux actions éclatantes et aux génies, le plus souvent dévastateurs des nations. Ils tournoient en dérision la piété des catholiques, pour les restes précieux de l'homme juste, et ils ont rendu des honneurs presque divins à la cendre de leurs grands hommes. Enfin, est-il une seule partie du culte public dont ils n'aient fait usage pour donner à leurs leçons plus d'ensemble et de crédit, plus d'accès et de confiance sur l'esprit de la multitude. Les hymnes, les cantiques, les autels, les tables de la loi, l'arche de la constitution, les candelabres et le feu sacré, l'usage des parfums, les figures de la liberté et de l'égalité, les génies tutélaires et les autres emblêmes de la révolution, ne nous ont-ils pas offert un cours de cérémonies reli-

gieuses aussi étendu que celui des autres cultes?

Les anciens philosophes d'Égypte étoient-ils parvenus autrement à étouffer la connoissance du vrai Dieu dans l'esprit des Égyptiens, et à leur substituer le culte de leur imagination et de leurs hiéroglyphes? (1)

Ce n'est pas, je l'avoue, que le premier dessein de nos philosophes modernes fût de conduire les François du dix-huitième siecle à l'idolâtrie des Égyptiens et des Sabéens; mais il n'est pas croyable non plus que les philosophes de ces nations, qui avoient poussé aussi loin que les nôtres, l'art du raisonnement et du sophisme, eussent formé le plan de leur polythéisme sur les ruines de la religion

(1) J'écrivois ce discours sous le regne de Robespierre. Ce sont les moyens corrupteurs que cet impie mettoit en usage pour substituer au culte de Dieu celui de son orgueil, que je peins ici. Mais les philosophes de la premiere assemblée constituante ne sont nullement étrangers à ce genre de séduction dont ils ont donné le premier exemple à l'Europe moderne.

naturelle. Comme nos philosophes, ils n'auront d'abord cherché, dans leur orgueil, qu'à éloigner les hommes du culte du vrai Dieu, pour les attacher plus exclusivement à leurs déplorables systêmes; comme nos philosophes, ils auront cru possible de réaliser la chimere d'un peuple sans religion, en donnant à leur peuple, pour base unique de sa croyance, les principes allégoriques ou les emblêmes hiéroglyphiques de leur gouvernement, et de leur philosophie. Mais bientôt il sera arrivé que ces signes figuratifs, ces équerres, ces compas, ces statues couvertes de symboles divers, ces leçons d'athéisme pratique, en devenant les seuls et uniques objets exposés aux yeux du peuple dans les écoles, dans les temples, dans les places publiques, n'auront pas tardé à fixer toute sa vénération religieuse. Les philosophes auront continué, si l'on veut, à ne voir dans ces signes que l'exposition élémentaire de leurs dogmes moraux ou politiques; mais le peuple aura bientôt fini par y rapporter toute son adoration et tous ses vœux.

Mais que le philosophe indifférent aux erreurs populaires, cesse de s'énorgueillir de sa propre doctrine. Telle est la pente naturelle de l'homme, que si l'on parvient à l'égarer sur la vraie Religion, plutôt que de ne rien croire ou de ne rien adorer, le philosophe lui-même donnera sa foi aux systêmes les plus bizarres, aux croyances les plus impies; il deviendra le disciple de la métempsycose, et il ne rougira plus de se prosterner, avec le peuple du Nil, devant le bœuf Apis; il deviendra le disciple du matérialisme, et toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire lui paroîtront raisonnables; il deviendra le disciple de l'athéisme, et il n'y aura pas de contes si impertinens ni si ridicules sur l'origine de l'homme et sur ses devoirs, auquel il n'ajoute une sorte de croyance. Ainsi la Religion est nécessaire à tous les hommes; aux ignorans, pour éclairer leur ignorance; et aux savans, pour éclairer leur savoir.

Mais c'est en quoi le culte catholique se montre plus instruit des besoins de notre

nature. Il est également à la portée de tous les esprits et de tous les cœurs. Il élève les simples à l'instruction des savans, et il offre aux savans un sujet de méditation sublime dans l'enseignement des simples. Les plus timides enfans apprennent dans ses leçons à mieux connoître Dieu, que les génies les plus superbes avec tous les secours de leur philosophie. Tous les états, tous les âges y ont un égal accès; et il n'est point de vertu qui ne nous soit enseignée dans la suite de ses cérémonies et de ses rites.

Les philosophes modernes l'ont accusé de donner trop de valeur aux œuvres extérieures, et d'éloigner ainsi l'homme de la piété, pour l'attacher à de vaines formules. Or, j'ose dire que jamais reproche ne fut plus mal fondé. Eh! tous les jours, ce culte ne nous répète-t-il pas, avec J. C., que « l'obéissance vaut mieux que le sacrifice », et avec St. Paul, « que la foi sans les œuvres, est une foi morte. »

Mais qu'importent à la piété, dit un de ces penseurs profonds, les croix et les gé-

inflexions du prêtre pour leur donner tant d'efficace ? Pitoyable raisonnement dans la bouche d'un sage ! Cette partie des rites n'a d'abord rien d'essentiel en elle-même ; elle peut varier, et elle varie, en effet, selon les siecles et les climats. Et, pour le dire en passant, nulle Religion ne sut mieux condescendre, que la Catholique, aux loix, aux mœurs et aux usages des peuples, dans tout ce qui concerne l'extérieur des cérémonies. Il est dans le culte de Mahomet et dans celui de Brama, des habitudes locales, ou de climat, qui les concentrent nécessairement dans une longitude bornée. Mais il ne doit pas en être ainsi de la vraie Religion, qui convient aux hommes de tous les lieux et de tous les climats. De-là le catholicisme laisse à chaque peuple ses coutumes locales, dans tout ce qui ne contrarie pas l'essence même de ses sacremens ou de ses mystères. Ainsi, lorsque l'européen catholique prie à genoux, nue tête, l'indien catholique prie debout ou assis, la tête ceinte d'un bandeau. Quel est, en effet, le but de toutes ces

formes extérieures ? Nous l'avons dit : celui d'exprimer, par les gestes, ainsi que par la parole, vis-à-vis de la Divinité, le vœu, le sentiment d'un respect et d'une adoration sans bornes. Le prêtre n'y attache point d'autre idée. S'il suit une forme prescrite, c'est pour que le culte soit uniforme dans l'église, et qu'il règne dans ses cérémonies cet ordre, cette décence qui aide si fort le recueillement et la piété. Tous les sarcasmes des sophistes retombent donc ici sur eux-mêmes, et sont aussi ridicules que le seroit le blâme présomptueux d'un lettré chinois, sur une des usages ordinaires de notre politesse européenne.

Je mets au même rang les reproches faits au culte catholique sur la multiplicité de ses fêtes, qui, selon nos économistes, détournent trop souvent l'homme des travaux de l'agriculture et des arts. Certes, si l'on n'est point tout-à-fait étranger à l'histoire, l'on sait quels motifs d'humanité avoit eu l'église dans leur établissement. Les continuelles hostilités qui déchiroient le sein de l'Europe vers le

septième siecle, étoient du moins suspendues en ces jours, appellés la trêve du Seigneur. Mais comme l'église n'a consulté que le bien de ses enfans dans leur institution, elle peut en diminuer le nombre, pour l'utilité de ces mêmes enfans. Quant au septième jour, dont la consécration de précepte divin, remonte à l'origine même du monde, nous décrirons ailleurs ses avantages religieux et sociaux; et nous verrons si c'est bien connoître les vrais besoins de l'homme, que de vouloir lui ravir ce jour de bénédiction et de paix, pour y substituer, trois fois le mois, un jour de réjouissances mondaines et de spectacles profanes.

Si c'est là ce que nos philosophes regardent comme un gain pour l'humanité, combien ils se trompent cruellement eux-mêmes! Ils reprochent au catholicisme d'exclure la joie et l'allégresse de ses solennités; mais si ses solemnités sont pour les gens de bien un sujet ineffable de consolation et de délices, si elles leur facilitent les moyens de se voir et de

formes extérieures ? Nous l'avons dit : celui d'exprimer, par les gestes, ainsi que par la parole, vis-à-vis de la Divinité, le vœu, le sentiment d'un respect et d'une adoration sans bornes. Le prêtre n'y attache point d'autre idée. S'il suit une forme prescrite, c'est pour que le culte soit uniforme dans l'église, et qu'il règne dans ses cérémonies cet ordre, cette décence qui aide si fort le recueillement et la piété. Tous les sarcasmes des sophistes retombent donc ici sur eux-mêmes, et sont aussi ridicules que le seroit le blâme présomptueux d'un lettré chinois, sur les usages ordinaires de notre politesse européenne.

Je ne [illegible] les reproches faits au culte catholique sur la multiplicité de ses fêtes, qui, selon nos économistes, détournent trop souvent l'homme des travaux de l'agriculture et des arts. Certes, si l'on n'est point tout-à-fait étranger à l'histoire, l'on sait quels motifs d'humanité avoit eu l'église dans leur établissement. Les continuelles hostilités qui déchiroient le sein de l'Europe vers le

septième siecle, étoient du moins suspendues en ces jours, appellés la trêve du Seigneur. Mais comme l'église n'a consulté que le bien de ses enfans dans leur institution, elle peut en diminuer le nombre, pour l'utilité de ces mêmes enfans. Quant au septieme jour, dont la consécration de précepte divin, remonte à l'origine même du monde, nous décrirons ailleurs ses avantages religieux et sociaux; et nous verrons si c'est bien connoître les vrais besoins de l'homme, que de vouloir lui ravir ce jour de bénédiction et de paix, pour y substituer, trois fois le mois, un jour de réjouissances mondaines, et de spectacles profanes.

Si c'est-là ce que les philosophes regardent comme un gain pour l'humanité; combien ils se trompent cruellement eux-mêmes! Ils accusent le catholicisme d'exclure la joie et l'alégresse de ses solemnités; mais si ses solemnités sont pour les gens de bien un sujet ineffable de consolation et de délices, si elles leur facilitent les moyens de servir et de

s'aimer en présence des autels, de se remplir d'une nouvelle consolation pour le ciel; si ses solemnités sont pour tous les catholiques en général un moyen d'édification et de salut, si l'on n'y assiste pas avec quelque recueillement, sans en sortir plus zélé pour sa propre réforme, plus pénétré de la crainte de Dieu et de l'amour de ses préceptes; ses solemnités sont pour l'homme les seules convenables à sa nature. Elles n'excluent ni les saintes joies, ni les divines alégresses. Elles bannissent seulement de sa pensée les plaisirs et les jouissances du siecle, et en cela la Religion sait mieux que la philosophie, ce qui convient à l'homme pour lui procurer un utile délassement et un véritable repos. On a beau multiplier les solemnités mondaines, et dans ces solemnités les représentations théâtrales, les jeux, la musique, les pantomimes. L'homme n'y trouvera jamais qu'un sujet de dissipation et de volupté, et il n'en sortira jamais pour reprendre le cours ordinaire de ses travaux, sans être plus mécontent de soi

et d'autrui ; sans emporter des souvenirs capables d'exciter ses passions, et de troubler la tranquillité de son ame. Ajoutez que de pareilles fêtes ne peuvent appartenir qu'aux habitans des grandes villes, que ceux des campagnes et des moindres cités en sont également exclus, ce qui les rend inutiles dans leur pompe les plus brillantes à la majeure partie des mortels ; lorsque la joie de nos fêtes, étant toute intérieure, n'a d'autre mesure que la pureté du cœur et l'innocence de vie, qui en augmentent le sentiment dans les ames. Ajoutez encore, que les fêtes mondaines n'ont aucune sorte de soulagement à présenter aux misérables ; elles aigrissent plutôt leurs maux par l'éternel abandon où elles les laissent d'un Dieu consolateur et sauveur. De quelle grande utilité morale peuvent-elles donc être à l'humanité, tous les hommes étant sujets à l'infortune ? Nos fêtes chrétiennes semblent créées, au contraire, tout exprès pour les malheureux, et nos philosophes qui n'ont pu refuser au catholicisme ce divin

caractère, ont pris le parti de lui en faire un crime; ils l'ont accusé d'entretenir sans cesse l'imagination de ses disciples de la vie pauvre de Jésus et de sa croix; de n'être qu'un culte de tristesse et d'ennui, de beaucoup inférieur à la superstition idolâtre, qui n'offroit du moins aux Payens, que les riantes images du plaisir et de la volupté.

Il est vrai que le catholicisme nous rappelle sans cesse à la vie pauvre de Jésus et à l'amour de sa croix. Mais qu'a donc une pareille morale qui scandalise si fort les sages du siecle? Ne nous conduit-elle pas mieux, que toutes leurs leçons, au mépris des richesses et des grandeurs, au respect de l'indigence? Ne nous est-elle pas une exhortation plus pénétrante que tous les discours, à l'égalité primitive des enfans d'Adam? Ne nous donne-t-elle pas une plus juste idée que tous les livres des moralistes, des vrais biens que nous devons desirer, et des vrais maux que nous devons craindre? N'est-elle pas le plus puissant des motifs pour les riches

et les grands de se rapprocher des pauvres, de les regarder comme leurs protecteurs dans l'ordre de la religion, de ne se point prévaloir d'un rang, d'une fortune ou d'un crédit que le fils de Dieu et les plus justes des mortels ont dédaignés. — Et pour les pauvres et les opprimés, pour ceux qui pleurent et qui gémissent ici bas, pour ceux qui, rejettés du monde, n'ont que Dieu pour témoin de leurs maux; (hélas, et le nombre en est si considérable sur la terre!) Eh bien! pour tous ces infortunés, qu'y a-t-il de plus consolant que l'étable de J. C., les langes de J. C., la nudité de sa crêche et l'abandon de son Calvaire? Vouloir en ôter le culte aux malheureux, vouloir leur ravir ce berceau divin, ces langes précieuses, cette crêche, cette croix adorable, est-ce, ô philosophes! se montrer les bienfaiteurs de l'humanité ou ses plus cruels tyrans? La croix de J. C. est une folie aux yeux du faux sage; elle est la sagesse même de Dieu pour le chrétien fidelle. C'est du haut de cette croix que

J. C. a donné la paix aux gens de bien, et une paix que le monde entier des méchans ne sauroit arracher de leur cœur. C'est du haut de cette croix, que le fils de Dieu, sacrificateur et victime, attirant tous les justes à soi, rapprochant la terre des cieux et les cieux de la terre, nous a appris à souffrir et à mourir. Et cette croix par laquelle J. C. a triomphé de la mort, cette croix qui donne un prix à la vertu et lui assure son immortelle récompense; cette croix, signe de ralliement pour tous ceux qui sont baptisés en J. C., c'est-à-dire, pour la très-grande majorité des hommes, vous voudriez en détruire le culte dans l'univers ? Ah! si vous aimez le genre humain, et si vous avez une patrie, laissez-la cette croix sur le faîte des palais, pour rappeller à la voie de la pénitence les riches et les grands; laissez-la sur l'humble toît du pauvre pour l'instruire dans la patience et la résignation; laissez-la à tous les hommes, parce que tous les hommes ont un orgueil à réprimer, des passions à combattre, et que pour leur ensei-

gner à s'estimer tout ce qu'ils valent, et à fouler aux pieds les vains préjugés de l'opinion : il n'y a pas de meilleur maître que J. C. mourant sur une croix. . . .

J'avoue néanmoins que le culte d'un Jupiter incestueux, d'une Vénus impudique auroit plus d'attrait pour les voluptueux ; le culte de Junon plairoit davantage aux vindicatifs, celui de Bacchus aux ivrognes, celui de Plutus aux avares, et ainsi chaque passion, chaque vice aimeroit à se voir déifié dans l'objet de ses desirs. Mais l'homme n'est-il pas enclin de sa nature au mal, sans y être encore excité par l'exemple de ses dieux ? Le polythéisme, dites-vous, étoit plus riant ; mais est-ce donc pour nous amuser et pour nous distraire, ou pour glorifier Dieu, et nous rendre meilleur, que la Religion a été établie ? Le polythéisme étoit plus riant au dehors ; mais rendoit-il l'homme intérieurement plus heureux ? Car il ne faut pas confondre les plaisirs tumultueux du monde, avec les plaisirs de l'esprit et du cœur. Le polythéisme se rassasioit, si l'on

teur, des premiers et ignoroit les seconds. C'est le contraire du catholicisme. Il conduit l'homme à la félicité par une voie plus sûre, par celle des privations ; il ne le fait pas sortir de lui-même pour lui procurer le sentiment du bonheur ; ce sentiment est en nous et n'est point hors de nous ; c'est au dedans de l'homme que la vraie Religion a dû placer ses plus pures jouissances, et lui faire goûter les délices de la vertu, le contentement de soi, la paix et le repos d'une bonne conscience qui surpasse tous les biens, et que ne connurent jamais les adorateurs des faux dieux et les panégyristes du mensonge.

Les philosophes insistent : le catholicisme est un culte d'abstinence et de privation ; il ne peut donc qu'aggraver les maux de notre nature, et façonner les hommes à l'esclavage.

Le catholicisme est un culte d'abstinence et de privation. Oui, sans doute, parce qu'il est un exercice continuel de vertu, et que la vertu ne s'acquiert point sans peines et sans combat. Ouvrez les fastes de

de l'histoire; parcourez la vie de tous les grands hommes des siecles précédens, et voyez s'il en est un seul digne de ce nom, qui n'ait acheté un peu de renommée par de grandes traverses: voyez ce qui enfantoit de si mâles courages dans les anciennes républiques? Si ce n'est pas l'éducation austere de Mandane qui forma l'enfance de Cyrus, celle de Lycurgue qui créa les héros de Sparte, et celle de Numa les héros du Latium? Voyez enfin, pour ne pas sortir de nos exemples domestiques, si nos preux chevaliers resembloient en rien à nos courtisans de 1789, et s'il ne faut pas chercher l'étrange contraste de leurs mœurs et de leurs destinées dans la diversité même des principes, qui distinguerent de tout temps, les citoyens de Lacédémone d'avec ceux de Sybaris. L'austérité de vie, l'abstinence, les privations n'ont donc rien en soi que de très conforme à une nature sagement ordonnée; mais combien le catholicisme en releve la pratique et en embellit le devoir! Ah! loin que pour le chrétien, il soit si pé-

nible de multiplier ses sacrifices pour obéir à son culte, l'idée rassurante d'obéir à-la-fois à Dieu, et de s'exercer en sa présence à l'habitude de se vaincre soi-même, lui rend le précepte des abstinences doux et facile; dès-lors, il n'y cherche plus qu'un nouveau moyen de prouver à Dieu son amour et sa crainte filiale; sentiment plein de délicatesse, mais inconnu aux enfans du siecle, qui nous fait offrir avec joie, à l'auteur de la Nature, une très-foible partie des dons que nous recevons journellement de sa bonté suprême! Il n'y a que les cœurs aimans et sensibles qui puissent comprendre les délices attachées à une telle obéissance.

Un froid égoïste objectera, peut-être, que Dieu ne commande pas ces privations, et que s'il nous a donné des biens, c'est pour que nous en usions avec modération tous les jours de notre vie. Et pourquoi Dieu seroit-il étranger à ce culte de dévouement? S'il nous a donné des biens, est-ce pour en user à la maniere des brutes,

sans reconnoissance et sans amour? Mais, êtres foibles et bornés que nous sommes, comment pouvons-nous autrement reconnoître ses biens, qu'en lui en faisant un continuel hommage? Tous les peuples de la terre nous ont prévenu dans cet aveu journalier de leur soumission et de leur dépendance. Ils ont conservé cette partie du culte public, jusques dans les ténebres du paganisme; et comme il n'est point de peuple sans Religion, il n'est point de Religion, sans le culte des abstinences; témoignage unanime du genre humain en faveur de cette partie de nos rites, qui, sans en rendre l'observation plus sainte, en confirme néanmoins la pratique comme essentielle au culte public, et dictée par le même esprit à toutes les consciences.

Qu'elle est donc corrompue cette philosophie, qui voudroit supprimer de la Religion un pareil témoignage, et conduire les hommes à jouir de tous les biens, comme si Dieu n'existoit pas dans l'univers? Ces biens, dit-on, nous ont été don-

nés pour en user, avec modération, tous les jours de notre vie. Mais pour en user ainsi, croit-on qu'il suffise de le vouloir? La frugalité et la tempérance supposent un exercice continuel de privation. Il faut savoir s'abstenir des plaisirs les plus légitimes, pour savoir ensuite s'arrêter là où commencent les jouissances coupables. La vertu se nourrit de sacrifices : chaque abstinence, chaque privation qu'elle prescrit, est un nouveau gage qu'elle attend de notre fidélité et de notre amour, et un nouveau lien par lequel elle veut nous attacher à ses saintes loix. Car, ne craignons pas de le répéter, telle est la nature du cœur humain, qu'un premier sacrifice nous dispose à un second, et qu'à la fin rien ne nous coûte, lorsque nous avons à conserver, avec l'inestimable souvenir d'une vertu éprouvée, l'estime de nous-mêmes, et le fruit d'une longue constance. Ainsi, avons-nous dit, le laboureur finit par se passionner pour le champ que chaque jour il arrose de ses sueurs. Et ainsi nous ne serons dignes de la vertu

que lorsque nous nous passionnerons d'amour pour elle.

Mais oublierions-nous dans la loi des abstinences et des privations, la nécessité où nous sommes de satisfaire pour nos propres offenses. Il n'appartient qu'aux sophistes de parler à leurs disciples comme à des êtres impeccables, et d'exclure de leur morale tout ce qui se rapporte à l'homme pécheur et pénitent. La vraie Religion a dû établir, sur d'autres principes, la régle éternelle des mœurs, Toute faute demande une peine, tout crime un châtiment, ou il faut que toute idée de justice soit intervertie dans la nature. Or, le catholique qui se reconnoît coupable, (et quel homme sur la terre, excepté le sophiste, peut se dire innocent (1)!)

(1) Parmi ces sophistes, il en est un qui ne craint pas de s'avouer lui-même coupable d'avoir été voleur, calomniateur, plusieurs fois adultere, deux fois apostat; d'avoir fréquenté les mauvais lieux; d'avoir vécu plusieurs années dans le concubinage; d'avoir été, sa vie entiere, corrompu dans sa pensée; de s'être conduit en mauvais citoyen, en mauvais époux et en pere

se punit lui-même de ses fautes, par la soustraction ou la diminution de ces mêmes biens dont il a abusé. Il lui paroît juste et raisonnable de réparer ainsi ses excès par ses austérités, et de reconquérir l'empire des passions, en se formant à des habitudes contraires à celles qui le lui ont fait perdre. Mais qu'y a-t-il dans la pénitence chrétienne, ainsi expliquée, que la raison la plus éclairée ne recommande à l'homme qui veut rompre avec le vice ? Il n'est point de philosophe qui ne fût obligé de donner le même conseil à celui de ses disciples qui vou-

---

sans entrailles : c'est du moins le résultat des faits contenus dans les trois volumes de ses *Confessions* imprimées. Toute l'existence de cet homme n'a été d'ailleurs qu'une contradiction de principes, un enchaînement d'orgueil, un abus continuel du sophisme, capables d'ébranler dans tous les cœurs l'amour de la religion et des loix; et cependant ce même homme, qui le croiroit ! ose défier le genre humain d'avoir jamais produit un juste qui lui ressemble; il ose défier l'Eternel lui-même de trouver, à son dernier jugement, un homme plus vertueux que Jean-Jacques Rousseau !!!

droit revenir des égaremens de sa vie ; et il seroit aisé de prouver que la morale d'Epicure alloit jusques-là. C'est par la privation qu'elle ramenoit le voluptueux au plaisir.

Un autre motif du culte de l'abstinence, non moins digne de la vertu, c'est de nous priver d'une portion de nos alimens pour en nourrir le pauvre. C'est ainsi que, chaque jour de jeûne de l'église, est un jour de dévouement pour le riche et d'assistance pour l'indigent. C'est ainsi que le catholicisme est, par excellence, la Religion de l'humanité et une loi d'amour. C'est ainsi que la Religion de J. C. ne conduit pas seulement l'homme à donner de son superflu à ceux qui manquent du nécessaire ; mais elle exige un sacrifice plus parfait et une sorte d'immolation de soi-même pour les malheureux, en exigeant de ses disciples qu'ils prennent, chaque jour de jeûne, sur leur propre substance, pour en nourrir celui qui a faim ; en multipliant, plusieurs fois l'année, ce sacrifice volontaire, dont les siecles

profanes, ne nous offrent qu'un seul exemple dans l'histoire; et en sanctifiant son idée, (ce qui manquoit au jeûne des Spartiates), par le précepte de l'amour divin, sans lequel toute vertu est imparfaite et tout dévouement intéressé. On voit de-là quel est le véritable esprit du jeûne dans les vues de l'église. Jeûner autrement, c'est-à-dire, jeûner au lever du soleil, pour faire un repas plus somptueux, au milieu du jour; jeûner en s'abstenant de la chair des animaux, pour y substituer, avec le même luxe, celle des poissons, c'est, j'en conviens, jeûner à la maniere d'Epicure; et ne pas unir le jeûne et l'aumône, c'est voler sur le pauvre l'économie d'un repas; c'est corrompre le précepte dans son sens le plus sublime, et prêter un sujet de scandale trop réel à la dérision des impies (1).

(1) Ce n'est point là seulement une explication ascétique du jeûne, c'est le précepte même de l'église. « Les jours de jeûne, disent les saints canons, l'au- » mône est un devoir, et chacun doit donner aux

Mais les sectes dissidentes du quinzieme siecle et les philosophes de nos jours n'en sont pas moins coupables d'avoir accusé le catholicisme de ces abus qu'il réprouve. Qu'ont-ils fait en révoltant leurs disciples contre le précepte des abstinences? Ils ont ôté aux pécheurs un des moyens les plus salutaires de repentir ; à la vertu, un de ses plus grands supports ; au dévouement social, un de ses plus fréquens exercices : ils ont mis l'homme en contradiction avec la morale universelle; car tous les peuples, sans en excepter un seul, ont cru l'homme responsable de ses œuvres vis-à-

» pauvres la nourriture ou la boisson qu'il eût con-
» sommée lui-même, s'il n'avoit jeûné. Le jeûne sans
» veilles, sans prieres, *sans aumônes*, n'est d'au-
» cune valeur ». Diebus jejunii eleemosyna facienda est; et CIBUM vel POTUM quo quisque uti debuit, si non jejunaret, pauperibus eroget. Penè non valet jejunium quod orationes, vigiliæ et ELEEMOSYNÆ non commendant. *Ex capitularibus Theodulphi, Aurelianensis episcopi, an. 797, cap. 38 et 43.* On lit ce canon à prime, dans le bréviaire de Paris, le premier lundi du Carême.

vis de Dieu, et obligé de satisfaire pour ses offenses.

Il est une dernière objection à laquelle nous daignons à peine répondre. Le catholicisme n'est, selon les Celses et les Porphyres, les Voltaire et les Rousseau, qu'un culte bon pour des esclaves. Mais, sur quoi fondent-ils un pareil reproche? Sur l'esprit d'abnégation et de renoncement à soi-même, dans lequel ce culte entretient ses disciples. Mais cet esprit est celui des grandes ames. Il est nécessaire à tout héroïque dévouement; et il n'y a point de liberté véritable là où il n'est point l'esprit des gouvernans et celui des gouvernés. Où seroit, en effet, le bon soldat, sans l'abnégation de soi-même devant le bien public? A quoi bon le serment de vaincre ou de mourir, sans le renoncement à soi-même? Où trouver le magistrat integre, le chef désintéressé, le citoyen estimable, sans ces deux vertus, aussi essentielles à la patrie qu'à la Religion? Le culte catholique qui les inspire à ses disciples, est donc une école où

l'homme apprend, dès sa jeunesse, à être libre, c'est-à-dire, à fouler, aux pieds, tous les biens, à se mettre au-dessus de tous les maux, à s'immoler lui-même pour le service de ses freres? C'est ainsi qu'il prépare l'homme à l'esclavage.

Heureux les chrétiens s'ils savoient en connoître tous les célestes avantages! Comme la vie leur seroit alors profitable! Quelle riche succession de vertus ils trouveroient à y recueillir! Ce culte très-saint ne cesse d'investir l'homme, de ses secours et de ses bienfaits. Il l'instruit, dès sa jeunesse, par des leçons pleines de moralité; il le dispose à son entrée dans la société, par un redoublement de soins et de vigilance. C'est alors, c'est-à-dire, à-peu-près à l'époque de son adolescence, qu'après l'avoir rendu participant de ses plus grands mysteres, il l'admet à la cérémonie de la confirmation. Quelle seroit belle cette cérémonie, si elle étoit desirée par les enfans comme elle mérite de l'être, et pratiquée par les parens avec cette pompe et cette solem-

nité que les Payens ne dédaignoient pas d'employer, le jour où leurs fils prenoient la robe virile. Ce jour étoit, pour toute la famille, une fête sentimentale qui faisoit l'espérance du pere, les délices de la mere, la joie de tous les parens. Cependant, le vrai Dieu n'entroit pour rien dans cette alégresse domestique, et celui qui en étoit l'objet n'en sortoit ni plus juste ni plus sage. Combien donc cette même époque de la vie, célébrée à la face des autels, seroit une magnifique exhortation à la vertu, si les chrétiens y disposoient leurs enfans par une longue attente et une instruction approfondie des devoirs du catholique et du citoyen. Figurez-vous le jour du sacrement, enfin, arrivé. C'est en présence de l'être des êtres, au pieds des autels de Jésus-Christ, au milieu des prieres de tout un peuple, que le pontife, environné de ses ministres, vient introduire lui-même la jeunesse dans les vertus de l'âge mûr. C'est au nom du Très-Haut, qu'il conjure l'esprit-saint de descendre sur l'es-

prit et le cœur de ces jeunes éleves de la Religion. Les périls et les écueils vont les environner dans le monde. Le pontife ne leur dit pas seulement; soyez forts contre le torrent de l'exemple, prudens au milieu de la séduction, patiens dans les revers, intelligens dans les affaires, sages dans l'une et dans l'autre fortune, justes et paisibles dans toutes vos œuvres; mais il demande pour eux tous ces dons au pere des lumieres, et selon la foi du sacrement, il est exaucé; les cieux s'ouvrent à sa voix, et l'esprit de Dieu descend d'une maniere invisible sur l'esprit et le cœur de ceux qui sont prêts à le recevoir avec le sentiment de l'innocence. Croyance désirable! Si elle n'existoit pas, en seroit-elle moins nécessaire à l'homme pour imprimer un grand caractere sur ses premiers pas dans la carriere du monde, pour l'instruire de plus en plus de la majesté de sa destinée, et pour l'empêcher d'en décheoir jamais volontairement?

C'est ainsi que toutes les parties du

culte catholique ont un but infiniment saint et utile dans les vues de leur auteur, et qu'elles nous offrent dans leur ensemble la morale la plus conforme à tous les besoins de notre nature.

TROISIEME DISCOURS.

Du culte catholique, considéré dans ses rapports avec la morale des nations.

Euntes docete omnes gentes. Evang. S. Matth. c. 28, v. 19.

QUEL spectacle d'immoralité nous offre l'univers avant le regne de l'évangile! Dans quel étrange renversement des premiers devoirs de la nature l'oubli des premiers devoirs de la religion conduit l'homme? Chaque peuple isolé des autres peuples (1), et divisé lui-même dans sa croyance, se fait des Dieux au gré de ses desirs et de ses vices, des Dieux impudiques, adulteres, incestueux, des Dieux de sang et de car-

(1) « Delà vient qu'il y a dans l'Europe, tant » d'Etats qui se gouvernent, chacun selon ses loix, » et qui n'ont point de correspondance les uns avec » les autres ». *Xénophon*, *Hist. de Cyrus*, *liv. I*, §. 1.

nage, des Dieux ennemis et jaloux des autres Dieux.

Et remarquez, contre l'assertion de plusieurs philosophes, que la perfectibilité du culte est si peu liée au progrès des sciences humaines, que loin de se perfectionner avec les années, le culte des Grecs et des Romains n'avoit fait que se dégrader, de plus en plus. N'est-ce pas dans les derniers temps de ces républiques, que ce culte étoit devenu si impur, que la philosophie elle-même se croyoit obligée de prévenir ses disciples contre ses impressions funestes. « Quand tu iras » dans les temples, disoit Séneque à Lu- » cile, ne te regarde jamais comme seul » en présence des Dieux, et ne leur » adresse jamais aucune priere dans le » secret, dont tu eusses à rougir devant » les hommes ». Avez-vous entendu ces paroles? Elles vous dévoilent, en un seul mot, tout le vice du polythéisme, et les vils sentimens qu'il enfantoit dans les ames. Quel étoit en effet ce culte, qui imposoit cette obligation à la vertu, de s'investir

vestir des regards des hommes aux pieds même des autels, et sous les regards de la Divinité ? Quel étoit ce culte dont il falloit ainsi se préserver soi-même comme d'un scandale ? et quel asyle resteroit-il à l'innocence sur la terre, si elle avoit besoin d'appeller les secours de l'homme pour se sauver des dangers de l'exemple et de la séduction du crime, à l'école même des Dieux ?

Or, d'un tel polythéisme dont la corruption n'a pas de bornes, au grand précepte de l'amour de Dieu et des hommes, on sent combien il y a loin. Envain chercheriez-vous chez ces peuples l'humanité, la bienfaisance, la philantropie des chrétiens, et toutes ces maximes d'une morale céleste, que le catholicisme nous a rendues si familieres, que nous aurions été tentés jusqu'à ce jour, d'en faire honneur à la seule philosophie de notre âge. Loin de rien trouver de pareil chez les nations idolâtres, vous y reconnoîtrez, à chaque pas, la violation continuelle de tous les droits divins et humains. Les plus polies de ces

nations avoient leurs maisons de jeux et de débauches, leurs théâtres, leurs lycées et leurs académies. Mais vous y chercheriez envain aucune trace de ces maisons de charité, consacrées parmi nous aux malheureux de toutes les conditions et de tous les âges, où l'innocence peut reposer en paix sous la sauve-garde des loix, et où la piété dans l'abandon peut trouver un sûr asyle. Mais au-lieu de ces bienfaits de la charité chrétienne, rendus avec tant de profusion au corps social, rappellez-vous de quelles horribles coutumes l'histoire de ces peuples se trouve souillée? Voyez ces Romains et ces Grecs, si sentimentals dans leurs écrits, quel dernier sort ils réservoient à leurs malheureux esclaves, quand les années ou les infirmités les déroboient au service d'un maître sans entrailles? Le cœur palpite d'indignation, l'ame se souleve d'horreur seulement d'y songer. Ils les faisoient porter sur des civieres ou traîner sur des claies au bord du Tibre, où ils les laissoient exposés en proie à leur

douleur et à la mort, sans qu'aucun citoyen hospitalier, dans une ville de plus de deux millions d'habitans, vînt les consoler dans leur désespoir et les aider à mourir.

Ces peuples avoient cependant des autels élevés à la pitié ; mais ils en avoient aussi d'élevés à la vengeance, ce qui les rendoit implacables dans leur haine, et leur faisoit pousser dans les combats des chants de victoires dignes des Cannibales ; et au-lieu que le Catholicisme fait un égal devoir au soldat d'être terrible dans la mêlée, et de traiter, avec compassion, l'ennemi qui lui rend les armes, la superstition fanatique de ces peuples leur faisoit immoler, de sang-froid, leur ennemi vaincu, pour satisfaire, disoient-ils, aux mânes irrités de leurs morts.

L'exposition des enfans étoit commune à tous ces peuples. Les Spartiates ne les exposoient pas ; accoutumés à massacrer les Ilotes quand leur trop grande population leur faisoit ombrage, ils massacroient tout de même leurs propres enfans quand

ils leur paroissoient moins bien conformés à leur naissance ; où s'ils vouloient autrement s'en défaire ; ils les faisoient fustiger jusqu'à la mort sur l'autel de leurs Dieux. Les Germains avoient leur Teutatés ; auquel ils offroient dans des corbeilles d'osier leurs jeunes filles ; couvertes de bandelettes, pour être poignardées et brûlées, au son des timbales. Chaque pays étoit témoin d'un fanatisme tout aussi cruel ; et il est aisé de prouver que les mêmes horreurs se répétent encore aujourd'hui chez les nations qui ne connoissent point la loi de Jésus-Christ ; ou qui l'ont abandonnée après l'avoir connue. Ainsi l'exposition des enfans est encore en usage à la Chine ; ainsi dans tous les pays soumis à l'Islamisme ; l'esclavage perpétue son empire sur la moitié du genre humain, la jalousie d'un voluptueux multiplie les eunuques, et parque les femmes dans les serrails ; ainsi dans l'Indoustan, la jalousie va plus loin, elle fait un devoir religieux aux épouses, de se brûler vi-

vantés sur le bûcher de leurs époux.

Or, dans une pareille dégradation de principes, qu'avoient fait tous les philosophes de l'Antiquité, les Mages de l'Egypte et de la Chaldée, les Lettrés Chinois, les Stoïciens, les Platoniciens eux-mêmes? Qu'avoient-ils faits, pour appeller, je ne dis pas le genre humain, mais un seul peuple à une meilleure morale? Ce qu'ils avoient fait? rien qui pût se rapporter à ce dessein sublime. Platon, qui, dans son séjour en Egypte, n'avoit pas ignoré la foi des Juifs, desire qu'un Envoyé céleste vienne instruire cet univers dans la justice; mais ce vœu n'est point supplée par le plan de sa république imaginaire, car cette république, ne seroit jamais qu'une société d'hommes, isolée des autres hommes, et tellement constituée dans ses loix, que le plus petit hameau ne pourroit subsister, huit jours, avec elles. Ce qu'il y a même de singulier à cet égard dans les ouvrages des plus grands philosophes, c'est qu'ils ont tous également concentré leurs vues et

localisé leurs affections, comme Platon dans sa République, Bacon dans son Utopie, et J. J. Rousseau dans son Gouvernement idéal; ajoutez que ces trois philosophes bannissent également les étrangers de leurs républiques; le dernier sous peine de mort, et ne permettent à leurs habitans aucune communication sociale avec le reste des mortels. On pourroit citer un quatrieme philosophe (1), dont nous avons également les rêves politiques, mais tout aussi peu faits pour servir d'exemple au genre humain, que de modele à un seul peuple.

La philosophie des hommes se trouve donc ici visiblement en défaut pour éclairer les ténebres de l'univers, et pour rappeller les peuples de tous les climats et de tous les gouvernemens à l'unité d'un même enseignement et d'une même doctrine. Mais un pareil dessein ne sembloit-il pas d'ailleurs impossible dans son exécution? Chaque pays avoit son culte;

(1) Diderot.

son gouvernement, ses mœurs, ses usages, ses préjugés établis; et ce qui est plus remarquable, sa division de castes, ses hommes libres et ses esclaves. Or, comment pouvoir jamais aboutir à l'unité des esprits et des cœurs, au milieu de pays, de gouvernemens, de mœurs, d'usages et de préjugés si divers? Je ne m'étonne pas que l'imagination des philosophes n'eût pas même osé concevoir un pareil dessein. Il n'appartenoit qu'à Jésus-Christ d'en puiser la pensée dans le sein même de la Divinité, et d'en confier l'exécution à douze pauvres artisans, au mépris des écoles d'Athenes et de Rome, où les sophistes avoient fini par ne plus s'entendre, non-seulement les uns les autres, mais encore eux-mêmes, lorsque cette étonnante Religion catholique vînt éclairer le genre humain des feux de ses lumieres.

Il falloit, avant tout, commander aux hommes de tous les pays et de tous les gouvernemens, un amour pour leurs semblables, qui ne fut point séparé de ce-

lui de la Divinité même. Or, c'est ainsi que cette Religion nous apprend à nous aimer, les uns les autres; mais avec quelle supériorité de moyens (1)? C'est dans

---

(1) Henri IV avoit formé le projet céleste de faire vivre toute l'Europe en paix; mais son projet n'étoit pas assez étendu pour se maintenir. La guerre y seroit venue des autres parties du monde. Nos destins sont liés avec ceux du genre humain. C'est un hommage qu'il faut rendre à notre Religion, et qu'elle mérite seule. La nature nous dit : aimez-vous seul. L'éducation domestique : aimez votre famille; La nation : aimez la patrie; mais la Religion nous ordonne d'aimer tous les hommes, sans exception. Elle connoît mieux nos intérêts que notre instinct naturel, nos parens et notre politique. Les sociétés humaines ne sont pas partielles, comme celles des animaux. Il importe fort peu aux abeilles de la France, qu'on détruise des ruches en Amérique. Mais les larmes des hommes dans le nouveau monde font couler leur sang dans l'ancien, et le cri de guerre d'un sauvage sur le bord d'un lac, a retenti, plus d'une fois, en Europe, et y a troublé le repos des rois. La religion, qui nous défend de nous aimer nous-mêmes, et qui nous ordonne d'aimer tous les hommes, ne se contredit donc point, comme l'ont prétendu quelques sophistes; elle n'exige le sacrifice de nos passions, que pour les diriger vers la

l'ensemble de ses cérémonies et de ses dogmes, c'est dans toute la suite de ses préceptes, qu'elle nous dicte la raison et la nécessité de cet amour. Cet homme, quel qu'il soit, appartient à la nature humaine; et la nature humaine, par le mystere de l'incarnation, appartient à Dieu. Cet homme est donc véritablement mon frere. Nous remontons à un même pere, sur la terre et dans les cieux. Premier motif de respect mutuel, qui s'étend, comme l'on voit, sur l'universalité des hommes, et que nul autre culte ne sauroit suppléer. Mais combien les sentimens de la charité s'accroissent pour le chrétien vis-à-vis du chrétien! Nous sommes régénérés dans les eaux d'un même baptême, nous sommes les co-héritiers de la même immortalité; nous som-

---

bonheur général, et en nous ordonnant d'aimer tous les hommes; elle nous donne le seul moyen véritable de nous aimer nous-mêmes. *M. de St. Pierre, Etudes de la nature, t. 3. Etud. 13, p. 330. Art. Paris.*

mes plus encore, nous sommes, dans le sacrement de nos autels, les membres les uns des autres, nous ne formons plus en Jésus-Christ qu'un seul et même cœur. Dans un chrétien, je reconnois donc, par la foi, l'image et la ressemblance du Très-Haut, un corps sanctifié, dès sa naissance, une ame devenue le temple de l'esprit saint, un corps et une ame rendus participans de la Divinité même. Nouveaux motifs de respect mutuel qui ne peuvent nous venir que du ciel. Comparez-leur les plus belles maximes des philosophes, celles-ci se réduisent aux sentimens tirés de la morale naturelle : Or, ces sentimens se retrouvent dans notre culte, mêlés à tous les autres principes surnaturels, sans lesquels la doctrine du respect mutuel, isolée de toute sanction céleste, devient insignifiante pour le disciple de la seule raison, qui ne voit le plus souvent rien à respecter dans un homme, que la crainte du mal qu'il peut en recevoir.

Appliquez au respect de soi-même ce

que nous disons du respect pour autrui. Ce sont les mêmes motifs qui nous en font un devoir également sacré. Le catholique respecte en soi, un autre soi-même, plus grand que celui de la nature. Jésus-Christ est l'ame de son être. En lui donc tout est saint, et s'il manque au respect qu'il se doit à soi-même, il outrage en lui le caractere de fils de Dieu qu'il ne s'est pas donné. Il fait injure au ciel et à la terre, à qui il est responsable de la dignité d'homme et de chrétien.

Mais pour appeller tous les membres de la grande famille du genre humain à un si haut respect de leur propre nature, il falloit une Religion universelle, et toutes les Religions, jusqu'à la venue de Jésus-Christ, n'avoient été que locales. Celle des Juifs, qui s'annonçoit comme la dépositaire de tous les vœux et de toutes les espérances du monde, bornoit ses rites et ses cérémonies à une seule cité. Les Juifs croyoient, il est vrai, à une régénération future, qui devoit associer à ses bienfaits tous les peuples de la terre;

mais leur culte n'étoit que pour eux; et concentré dans un seul temple, il devoit finir avec la destruction de ce temple. Ainsi il étoit à-la-fois limité pour le lieu et pour la durée.

Quel est donc ce culte évangélique qui lui succède? Quel est ce culte, dont les ministres reçoivent de celui qui les institue, cette mission extraordinaire, d'aller enseigner la vérité et la justice à tous les peuples de la terre, « euntes docete » omnes gentes »; quel est enfin ce culte, qui, bien différent de toutes les institutions humaines, ne s'accroît point avec les années, mais que l'on voit embrasser, dès sa naissance, l'universalité des nations? Rappellons-nous quels étoient les cultes existans dans le monde au moment de la prédication de l'évangile, nous en connoîtrons mieux la nouvelle étendue de rapports qu'il a découvert à la morale des peuples. La Chaldée avoit ses Dieux, l'Egypte avoit les siens; les Grecs avoient leurs oracles; les Gaulois, nos peres, leur gui de chênes, leurs druides et leurs sa-

crifices sanglans; les Indiens avoient leur théogonie particulière. L'idolâtrie avoit asservi le genre humain; mais elle varioit dans chaque contrée, dans chaque ville, et souvent dans chaque famille. Quelquefois un même temple étoit honoré par la visite de plusieurs peuples qui venoient y apporter leurs offrandes et leurs vœux. Tel étoit celui de Jupiter Hammon, d'Olympie, de Delphes, de Dodône. Mais ces centres de ralliement n'étoient que locaux; il n'y avoit gueres que les Grecs qui vinssent à Olympie et à Delphes; les Locriens et les Doriens à Dodône; les Egyptiens et Ethiopiens à Hammon. Ainsi ces peuples ne se réunissoient jamais que pour s'isoler des autres peuples.

Or, telles sont encore les nations modernes, étrangères à la Religion de J. C. Jettez les yeux sur ces Indoux que des philosophes ont osé nous préférer. Leur culte, qui tire toute sa valeur des eaux du Gange est circonscrit, par sa nature, aux rives mêmes de ce fleuve. Ces philo-

sophes nous ont parlé, avec enthousiasme, du culte agricole des Chinois. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ses autres vices; mais il n'est pas celui des nations, puisque les Chinois ont long-tems regardé les confins de leur empire comme ceux de l'univers, et qu'ils n'accordent qu'à leur empereur le droit de sacrifier au DIEU DE L'EMPIRÉE.

Voyez les descendans des Perses, ces Guebres, disciples de Zoroastre, dont on nous a vanté le culte comme si voisin de celui des patriarches: ils craignent de se souiller par l'approche des autres peuples; Les Banians, si anciens, ont des rites sacrés exclusifs, non-seulement pour eux-mêmes, mais encore pour chacune de leurs castes. Citera-t-on les Mahométans, dont la religion embrasse une partie de l'Asie et de l'Afrique? Mais combien l'alcoran est inférieur à l'évangile! C'est par l'empire des armes que Mahomet a établi sa loi; c'est par l'empire de la persuasion que Jésus-Christ a établi la sienne; c'est au fond de l'Arabie, au centre de l'ignorance et de la

superstition que l'alcoran a eu ses premiers prosélytes; c'est au milieu des arts et de la philosophie que Jésus-Christ a eu ses premiers disciples. La loi de Mahomet fuit la lumiere, parce qu'elle ne trouve une existence assurée que dans le sein des ténebres, où elle a soin de se cacher. La loi évangélique cherche le grand jour, et ne craint qu'une chose, qui est de n'être pas assez connue; celle-là s'oppose, de sa nature, aux progrès des connoissances humaines; celle-ci les favorise, de tout son pouvoir. S'il n'y avoit eu que le mahométisme au monde, tout ce qui nous reste d'anciens ouvrages auroit été enseveli dans les mêmes flammes qui, pendant six mois, ont chauffé les bains d'Alexandrie. La Religion de J. C. transmet partout avec elle l'étude des connoissances divines et humaines, et le desir de les perfectionner. Les sophistes l'accusent de s'opposer à la propagation de leurs principes; mais si leurs principes sont conformes à ceux d'une nature bien réglée, la Religion de J. C., loin de les condam-

per, sera la premiere à les accueillir; mais s'ils lui sont contraires, s'ils ne tendent qu'à corrompre les âmes et à porter en elles le sentiment du désespoir, n'est-ce pas un devoir pour la vraie sagesse d'en défendre l'esprit et le cœur de ses disciples? (1)

(1) Vous reprochez à Pope et à Leibnitz, dit J. J. Rousseau, dans sa lettre à Voltaire, du 18 août 1756, d'insulter à nos maux, en soutenant que tout est bien, et vous amplifiez tellement le tableau de nos miseres, que vous en aggravez le sentiment. Au lieu des consolations que j'espérois, vous ne faites que m'affliger; on diroit que vous craignez que je ne voie pas assez combien je suis malheureux, et vous croyez, ce semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal.

Ne vous y trompez pas, Monsieur, il arrive tout le contraire de ce que vous vous proposez; cet optimisme que vous peignez si cruel, me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables.

Le poëme de Pope adoucit mes maux et me porte à la patience; le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, et m'ôtant tout, hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir...... *Homme, prends patience*, me disent Pope et Leibnitz, *les maux sont un effet nécessaire de la nature et de la constitution*

Le

Le Mahométisme a toujours été une religion d'esclaves ; le christianisme une religion de liberté : le premier de ces cultes tient l'homme constamment asservi

---

de cet univers. Que dit à présent votre poëme : *Souffre à jamais malheureux ; s'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout-puissant, il pouvoit prévenir tous tes maux ; n'espere donc pas qu'ils finissent, car on ne sauroit pas pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et pour mourir.* Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme et que la fatalité même ; pour moi, j'avoue qu'elle me paroît plus cruelle encore que le manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçoit d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté ? Or, il faut dire que l'une et l'autre philosophie étant également contraires à la vertu et au bonheur de l'homme, il n'est point dans l'esprit de la Religion chrétienne de les répandre sur la terre. La science qu'elle approuve, est celle qui rend l'homme heureux et sage, celle qui peut contribuer à l'avantage de la société, à sa prospérité réelle, et non point la science vaine, qui enfle, qui n'est bonne qu'à détourner ses disciples de l'amour de la vérité, qu'à les jetter dans le doute et le scepticisme, et qu'à les aigrir, *ainsi dans leurs peines, à les exciter au murmure, à leur ôter tout, hors une espérance ébranlée, à les réduire au désespoir.* . . .



par la pratique des purifications et des lotions, par la distinction des animaux mondes et immondes, par la crainte continuelle des souillures légales, par des formules, des gestes et des prieres, qui forment une barriere insurmontable entre les Musulmans et les autres peuples, et doivent borner nécessairement son commerce au-dedans de son pays; lorsque le culte catholique, exempt de toutes ces entraves, ne commandant à ses disciples que des pratiques qui peuvent s'accomoder à tous les temps et à tous les lieux, n'ôte rien de son activité au génie de l'homme, n'impose aucune gêne fatale à l'industrie, n'arrête point, dans sa source, le commerce des peuples avec les peuples, mais l'entretient plutôt par le besoin qu'il a d'attirer à ses loix, toutes les nations de la terre (1).

(1) Le paganisme, le judaïsme, le mahométisme, ont tous défendu l'usage de quelque espece d'animal; ensorte que si une de ces religions étoit universelle, elle parviendroit à amener, ou sa destruction totale, ou sa multiplication à l'infini; ce qui contrarie évi-

Nous disons que le culte de Mahomet est un culte d'esclaves; et tout culte qui

---

demment le plan de la création. Les Juifs et les Turcs proscrivent le porc; les Indiens du Gange révèrent la vache et le paon : il n'y a point d'animal qui ne serve de fétiche à quelque négre, ou de manitou à quelque sauvage. La Religion chrétienne permet seule l'usage nécessaire de tous les animaux, et elle ne prescrit particuliérement l'abstinence de ceux de la terre, que dans la saison où ils se multiplient, où ceux de la mer abondent sur les rivages, au commencement du printemps. Toutes les religions ont rempli leurs temples de carnage, et immolé à Dieu la vie des bêtes. Les Brames même, si pitoyables envers elles, offrent à leurs idoles le sang et la vie des hommes. Les Turcs immolent des chameaux et des moutons : notre Religion, plus pure, quand on n'auroit égard qu'à la matiere de son sacrifice, présente en offrande à Dieu, le pain et le vin, qui sont les plus doux présens qu'il ait fait à l'homme : nous observerons même que la vigne, qui croît depuis la ligne jusqu'au cinquante-deuxieme degré de latitude Nord, et depuis l'Angleterre jusqu'au Japon, est le plus répandu des arbres fruitiers; que le bled est presque la seule plante alimentaire qui vienne dans tous les climats, et que la liqueur de l'une et la farine de l'autre peuvent se conserver pendant des siecles, et se transporter par toute la terre. *Etudes de la Nat. t. I et VII.*

réunira dans ses ministres l'exercice des deux puissances, spirituelle et temporelle, qui les présentera comme ministres du Très-Haut et comme exécuteurs de ses jugemens ; tout culte semblable, tendra, de son essence, au despotisme. C'est le culte de Mahomet qui institue ses vicaires les porte-enseignes du Très-Haut et ses premiers justiciers sur la terre. Vainement on voudroit comparer à cette puissance celle exercée autrefois par nos papes. Ce n'est pas la religion qui crée le pape prince de Rome et le revêt d'un diadême ; ce sont les mêmes droits que les autres princes de l'Europe, qu'il exerce sur ses peuples, comme leur chef temporel ; mais en cette qualité même, il ne peut manier l'épée de ses propres mains, au-lieu que le culte de Mahomet confie les deux puissances à son vicaire, comme le droit même du sacerdoce ; et si l'empereur actuel des Turcs ne les réunit plus aujourd'hui par le même droit, le vice essentiel du mahométisme sera toujours de les confondre ensemble, et de les réunir sur une seule tête.

Mais observez de-là que la nature du vrai culte fut constamment de distinguer les deux puissances (1); en quoi l'on ne peut trouver d'autre motif que le bien même des peuples, l'équilibre des deux autorités, et, ce qui revient mieux à notre sujet, que la facilité de pouvoir ainsi communiquer avec toutes les nations du monde, et pénétrer dans tous les gouvernemens, sans en asservir aucun.

Tel est, en effet, le grand caractere du Catholicisme : par la succession de ses ministres, il est lié à tous les siecles du monde; par l'étendue de son sacrifice, il s'unit à tous les âges; par la hiérarchie de son église, il communique d'un bout à l'autre de l'univers; il appelle tous les hommes à l'unité d'un même esprit et d'un même cœur, sans distinction de climat, de gouvernement ou de naissance. L'Européen et l'Africain, l'habitant du

(1) Sous la théocratie même des Juifs, les deux pouvoirs furent distingués, et jamais le sceptre temporel n'a été confié aux prêtres par la loi de Moyse.

continent et celui des isles, tous les catholiques qui existent sur la terre, connoissent également ce centre d'unité. C'est vers lui qu'ils rapportent leurs vœux des extrémités du monde. Des isles Philippines jusqu'au nord de l'Irlande, du fond du Mexique jusqu'aux côtes de la Cochinchine, c'est le même sacrifice, c'est la même invocation, c'est la même priere, c'est le même apostolat, c'est la même église de Rome. Mais en est-il de même des cultes dissidens qui ont cessé d'être catholiques, qui ont dénaturé les anciens rites, qui ont corrompu le ministere apostolique, qui ont violé les formes traditionnelles, et qui se sont isolés, chacun dans leur territoire? Où est en eux ce grand rapport avec la morale des nations, que le culte catholique nous a conservé? Où est le chef commun de la religion, pour l'Anglican qui s'éloigne des bords de son isle? Où réside l'autorité du ministere sacré, pour les Genevois, hors des limites de sa république? Nous disons la même chose de tous les cultes qui se

sont séparés de la foi de nos peres : arbres arides, branches inféconcles, ils ont cessé de porter des fruits et de propager la semence de la foi, ils n'ont plus de centre d'unité qui les distingue : leur succès est limité à un temps, à un lieu, à un peuple; et hors de-là, ils n'ont rien qui commande l'obéissance et le respect ; et hors de-là ; s'ils se trouvent transplantés dans un autre sol, et au milieu d'un autre peuple, ils y demeurent seuls, et ils s'isolent, à leur tour, toute communication se trouvant rompue dès l'origine. Ainsi est-il arrivé à diverses églises de protestans, établies dans le nouveau monde, qui n'ont déjà plus rien de commun avec celles d'Europe, lorsque le petit nombre de catholiques, qui viennent d'obtenir une église dans ce nouvel empire, y perpétueront la même unité avec l'église mere, et avec cette unité les mêmes rapports de nation à nation, la même communication fréquente, et par conséquent, le même esprit de rapprochement entre les peuples, le même commerce, la même industrie

Ainsi, tout est lié au plus grand bien des nations dans le culte catholique. Ainsi, ce qui semble souvent, dans ce culte, ne se rapporter qu'aux intérêts de Dieu, est pour le plus solide intérêt des hommes. Ainsi, ces relations, toutes spirituelles, qui, aux yeux des gens inattentifs, paroissent inutiles au monde, ont des rapports très-directs avec sa prospérité; et si elles étoient protégées par les gouvernemens, et toujours contenues dans de justes bornes, aidées du progrès des sciences et des arts, et du génie de la navigation, elles ne tarderoient pas à effectuer, pour le genre humain, une régénération qui s'étendroit dans les deux hémispheres.

Nous parlons des missions, pour lesquelles il n'y auroit qu'un peu de protection à obtenir de la part des souverains catholiques, le zele de l'apostolat feroit le reste; et s'il falloit encore opérer des prodiges de constance et de force, on trouveroit des disciples. Nous en faisons la réflexion avec peine : nos gouvernemens modernes n'ont pas assez à cœur

l'intérêt général de l'humanité. Les anciens empires nous avoient donné un autre exemple : les colonies excitoient d'avantage leurs soins ; s'ils avoient un surplus de population, (et ce surplus on se le procure toujours, quand on sait profiter de toutes les ressources d'une bonne législation, et maintenir les mœurs publiques) ; ils l'envoyoient fonder un bourg, une cité, sur une plage lointaine. C'est ainsi que toutes les côtes d'Espagne et d'Afrique ont été peuplées. Pourquoi ne les imiterions-nous pas? Pourquoi, chaque année, une somme limitée, fruit des souscriptions des gens de bien, ne seroit-elle pas destinée à équiper un vaisseau, chargé des familles les plus indigentes, et rempli de tout ce qui peut servir à la fondation d'une ville? Combien de terrains, encore incultes sur le globe, ne présenteroient-ils pas un asyle à ce vaisseau et à ces familles délaissées? Combien de sauvages, si ce vaisseau arrivoit avec des vues entièrement pacifiques, ne se réjouiroient-ils pas de son arrivée

dans les isles des amis et de la société, et sur les côtes de la nouvelle Hollande, ce pays aussi vaste, aussi fertile que l'Europe, et presque inhabité? Ah! ne rappellez plus les conquêtes du Mexique et du Pérou, que la soif de l'or, et non le bonheur des humains, firent entreprendre; mais racontez-nous plutôt les succès de ces missionnaires, qui ont ramené aux mœurs fraternelles de l'évangile des provinces entières, attirant les sauvages à la vie commune, par le seul attrait de la douceur et de la paix (1); racontez-nous

---

(1) Les missions, dit Buffon, ont soumis plus d'hommes dans les nations barbares, (il parle des sauvages du Brésil) que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. Le Paraguay n'a été conquis que de cette façon. La douceur, le bon exemple, la charité et l'exercice de la vertu, constamment pratiquée par les missionnaires, ont touché ces sauvages, et vaincu leur défiance et leur férocité; ils sont venus souvent d'eux-mêmes demander à connoître la loi qui rendoit les hommes si parfaits; ils se sont soumis à cette loi et réunis en société. Rien ne fait plus d'honneur à la religion que d'avoir civilisé les nations et jetté les fondemens d'un empire sans autres armes que celles de la vertu. *Hist. nat.*, *t.* 8, *variétés de l'espece humaine.*

les bienfaits sans nombre que répandent encore tous les jours ces hommes apostoliques, dans les différentes missions où ils sont établis, et tout le bien qu'ils pourroient faire, si leur zele étoit plus excité par le concours de notre zele; si leurs ressources et leurs moyens étoient plus grands; si la politique des gouvernemens catholiques venoit enfin à comprendre qu'elle n'est point étrangere à leurs succès ou à leurs pertes.

Mais, n'eussions-nous rien à gagner à établir notre religion avec nos loix, dans ces pays abandonnés des autres nations, certes, ce vœu d'instruction cosmopolite, ce vœu de rappeller à la vie sociale la plus pure, des sauvages qui ignorent les premiers élémens de la société, et qui menent une vie peu différente de celle des brutes; ce vœu de donner une terre nourriciere à des familles malheureuses, que le sol natal repousse de son sein; ce vœu n'est-il pas assez digne d'être écouté et d'être suivi pour lui-même? Ou, malgré notre amour et notre admiration pour

les grandes choses, n'y auroit-il jamais qu'un fatal égoïsme dans les nations modernes comme dans les particuliers ? Rien de ce qui est utile au bien général de l'humanité, rien de ce qui est digne, en tout, du sentiment et de la raison universelle, ne sauroit-il faire impression sur nos ames ?

Ah ! qu'une telle indifférence est loin du catholicisme ! Méditez nos premieres preuves, ajoutez-y celles que l'on peut tirer de l'esprit même de ses cérémonies et de ses rites. Tout y porte l'empreinte du culte avoué de la Providence pour être celui des nations.

Si le prêtre monte à l'autel, ce n'est point, comme chez les nations idolâtres, à un Dieu local qu'il vient rendre hommage ; c'est au Dieu créateur, c'est au Dieu régénérateur, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples. Faites attention sur quel autel va être offert le sacrifice. Cet autel s'appelle TOMBEAU, dans le langage de nos liturgies. Tous les législateurs avoient compris qu'il falloit

honorer la vertu dans ceux qui l'avoient pratiquée, pour en inspirer le desir à ceux qui leur survivent. Mais voici une politique plus céleste, et qui n'a été connue que de l'église catholique. C'est sur les reliques des saints qu'elle offre le sacrifice de J. C.; elle fait de l'autel même le tombeau des hommes justes, elle les regarde comme présens aux prieres des fideles, elle les établit les premiers protecteurs des peuples qu'ils ont édifiés par leurs vertus, elle les considere comme toujours intéressés à l'accroissement de la justice et de la paix parmi les hommes. O charité de Jésus-Christ, quel est ton empire et ton pouvoir sur les cœurs, et quelle philosophie t'égalera jamais! Jusques-là, chaque peuple avoit réservé ses hommages aux héros de la patrie: dans le culte catholique, le vrai juste est honoré en même-temps de toutes les nations. La vertu sur nos autels n'a donc plus qu'une seule patrie; elle y est indépendante des loix, des mœurs et des usages, elle y est ce qu'elle doit être, le patrimoine même de l'uni-

vers, et l'exemple du juste devient profitable à tout le genre humain.

Qu'ils sont donc aveuglés et malheureux, nos freres de Geneve, d'avoir ôté à leur culte, ce rapport du vrai culte avec la morale des nations ? Ils ont voulu, disent-ils, séparer la Religion de la superstition ; mais que ne se contentoient-ils alors, de distinguer avec la vraie église le culte et le culte, l'honneur rendu à Dieu et celui rendu aux Saints. Non, ce n'est point à la cendre des morts que notre culte se rapporte; mais nous respectons encore l'homme juste dans ses précieux restes, comme les fideles Israélites honoroient les débris de leur premier temple, lorsqu'ils étoient pleins de cette espérance, qu'ils serviroient à en élever un second, dont la gloire, surpasseroit celle du premier.

Tel est pour nous le culte des saints; une profession solemnelle de notre foi et le gage le plus assuré de la résurrection future. Ce n'est pas aux saints que l'on sacrifie, mais ils sont l'autel même sur

lequel on sacrifie (1). Ils communiquent avec nous, ils nous associent d'avance à leurs vertus, ils nous élevent à leur es-

(1) *Nos in isto loco non aram fecimus Stephano, sed de reliquiis Stephani aram Deo.* St. Aug. Serm. 218 de St. Steph.

Dès les premiers siecles, le saint sacrifice a été offert sur les lieux où les martyrs avoient répandu leur sang, et dans les endroits où l'on avoit conservé les précieux restes de leur corps. Et quoi de plus convenable d'offrir le sacrifice de Jésus-Christ sur les corps des saints, qui pour son amour se sont offerts visiblement en sacrifice? Quoi de plus convenable que de leur donner pour sépulture le lieu où la mort de Jésus-Christ est tous les jours célébrée? *Convenienter de martyribus sepultura decreta est ubi mors domini quotidiè celebratur.* St. August. Serm. 2.

Lorsqu'on bâtissoit des églises dans les lieux où il n'y avoit pas encore eu des reliques, l'on en mettoit sous l'autel, comme fit St. Ambroise à Milan. A défaut des corps des saints, on inséroit du moins quelques portions de leurs reliques dans la pierre sacrée. Cet usage de ne point consacrer d'autel sans reliques, a été si fort établi par la tradition, que le Concile général en fait un très-exprès commandement à tous les Evêques, sous les plus grieves peines.

Et si cette regle n'a pas toujours été constamment suivie, cela ne fait rien à l'usage universel. D'ailleurs,

pérance immortelle. Calvinistes, qu'avez-vous fait ? Vous avez renoncé à la charité chrétienne, en voulant la perfectionner; vous avez cessé d'être sensibles et reconnoissans envers la vertu, en voulant être plus justes appréciateurs de ses œuvres. Pour rendre vos temples plus dignes de l'Eternel, vous les avez privés d'un de leurs plus beaux ornemens aux yeux de l'Eternel. Quoi! falloit-il réformer ainsi votre culte pour le diviser, pour le rendre contraire au culte des premiers siecles, au vœu de tous les siecles, au concours de toutes les nations, à la plus grande édification des peuples ?

Mais lorsque le culte catholique étend et resserre les liens de la justice parmi les hommes, et qu'il les entretient sans cesse

l'on sent bien que cet usage n'est que de pure discipline; mais ce qu'il nous importe d'y reconnoître, c'est l'esprit même de l'Eglise qui est le même dans tous les temps et dans tous les lieux. *Explicat. litt. et dogm. des prieres et des cérémonies de la Messe, par le P. le Brun, act. 1, part. art. 8.*

de

de sentimens immortels et divins ; voyez dans le même sacrifice, où la vertu est ainsi honorée ; voyez-y Dieu, connu et adoré sous ces rapports universels, qui le présentent aux hommes, comme le pere commun des hommes, leur protecteur et leur sauveur. Quel hymne plus magnifique, et qui rende un plus solemnel hommage à la grandeur de Dieu, et disons-le, à celle de l'homme, que celui dont les paroles sont, tout-à-la-fois, l'expression de la louange et de l'adoration, de la reconnoissance et de l'amour : « Que la » gloire soit à Dieu dans le ciel, et la » paix sur la terre aux gens de bien. » Nous vous louons, nous vous bénis- » sons, nous vous adorons, nous vous » glorifions, etc. ». Arrêtez-vous à ce symbole qui renferme en si peu de mots toute la tradition des siecles, toute la sagesse des sages, toute la morale des nations ; là est la croyance en un seul Dieu : « Credo in unum Deum » ; en sa toute » puissance : « Patrem omnipotentem » ; en la création de toutes choses visibles et

invisibles : « Factorem cœli et terræ, visibilium et invisibilium » ; en un Dieu régénérateur et rédempteur, à un jugement à venir de toute créature, à un royaume éternel, à la résurrection des morts et à la vie du siecle futur. . . . . . .

Suivez le sacrifice des chrétiens, il est toujours d'accord avec cette morale universelle. Si le pain du sacrifice est offert, c'est pour le ministre, c'est pour les assistans, c'est pour tous les fideles chrétiens des différentes églises de l'univers : « Pro omnibus fidelibus christianis » ; pour ceux mêmes qui ne sont plus de la vie présente, mais qui ont encore des fautes à expier, avant de voir luire pour eux les jours de l'immortelle béatitude : « Vivis atque defunctis ». Si Dieu est invoqué, c'est comme le restaurateur de la dignité humaine ; et l'homme lui-même est regardé comme participant de la Divinité : « Deus, qui humanæ substantiæ, etc. ». L'invocation est non-seulement pour le salut d'un seul ou de plusieurs, mais pour le salut entier du

genre humain : « Pro totius mundi salute ». Ouvrez ce que les liturgies appellent LE CANON de la messe. Quel début ! quel ensemble ! Le pere commun des hommes adoré comme très-clément. Le chrétien catholique, qui ne parle jamais seul, ni pour son église seule, mais qui prie avec toutes les églises et pour toutes les églises. Que d'étendue dans les prieres et dans les vœux, et que de sentimens ils réveillent à-la-fois ! C'est la paix que le catholique demande, et la paix pour tout l'univers : « Quam pacificare... toto orbe terrarum », sous la sauve-garde de la Providence et la direction du ciel : « Quam custodire... quam regere ». Les puissances de la terre sont mises sous la protection de la puissance éternelle, ainsi que tous les adorateurs de la vraie foi.

Mais qui pourroit raconter tous les rapports du culte catholique avec la morale des nations ? Il faudroit faire l'histoire entiere de l'église et de ses cérémonies saintes, en expliquer le sens spirituel et profond, rappeller la part qu'elles ont eue

à la conversion même des peuples, et combien elles ont dû contribuer à adoucir les mœurs des hordes barbares, lorsqu'elles firent irruption dans l'Empire romain. Mais si, nous ne pouvons qu'indiquer cette vaste étendue de rapports, arrêtons-nous du moins, à une des cérémonies les plus solemnelles, qui nous donne une plus juste idée de l'esprit catholique dans toute la suite de ses rites. Choisissons de préférence, le jour où l'église célèbre la mémoire du grand sacrifice de la rédemption, et voyons si les vœux qu'elle forme en ce jour sont dignes, en tout, du prix de la victime qu'elle propose à l'adoration des mortels; elle prie; et avec elle tous les fidèles prient. Elle se prosterne devant le Dieu du ciel, elle implore avec instance sa miséricorde; et que lui demande-t-elle ? Le triomphe de la vérité et de la justice, la vertu et la sainteté des ministres et celle des peuples : « Oremus, pro omni populo sancto Dei ». Elle demande la sagesse pour ceux qui conduisent les peuples : « Assistricem sa-

» pientiam ». L'obéissance des sujets aux loix, et des loix justes pour les peuples : « Justè imperando et populos fideliter » obediendo ». Elle le demande pour la plus grande gloire du ciel, et pour la paix constante de la terre : « Ad divinam gloriam et nostram perpetuam » pacem ».

Et voyez comment, après ces vœux de félicité nationale, elle étend sa charité sur tous les maux, elle partage toutes les peines, elle embrasse, de sa charité, l'universalité des besoins. C'est Dieu, la vérité suprême qu'elle conjure d'éclairer les diverses superstitions de la terre (1). Ce

(1) *Oremus ; dilectissimi nobis. Deum patrem omnipotentem, ut cunctis mundum purget erroribus.*

Voyez les cérémonies de l'église du vendredi saint à l'office du matin. « Le vendredi saint est présentement le seul jour auquel on fait nommément des prieres publiques pour les infideles. Anciennement ces mêmes priéres se disoient à toutes les messes, au moins, à celles que les évêques célébroient.



sont toutes les maladies qu'elle voudroit guérir, tous les indigens qu'elle voudroit secourir, tous les fers qu'elle voudroit briser; enfin, elle appelle à grands cris la consolation du ciel sur tous les affligés, sur tous les malheureux sans distinction, ni de douleur, ni de souffrance :

Voyez St. Célest., tit. 11. aux Evêques de France, chap. 11, et le liv. de Vocat. omnium Gentium, qu'on croit être de St. Léon, liv. 2. chap. 12. Et encore aujourd'hui dans toutes les églises catholiques des Pays-Bas, à la derniere des collectes du commencement et de la fin de la messe, on demande à Dieu chaque jour la vocation des Gentils. Ce vœu de l'église, de prier également pour tout le genre humain, sans distinction de culte ni de croyance, est d'ailleurs renfermé d'une maniere générale dans les demandes de l'oraison dominicale. C est le même vœu de St. Paul, si bien nommé l'apôtre des nations, qui nous invite à prier pour tous les hommes, parce que *ces prieres sont agréables au Sauveur du monde, qui veut le salut de tous, et que tous arrivent à la connoissance de la vérité et de la justice. Timot. 11, 1 et suiv. Tertul. Apol. c. 30. etc. Ap. le catéchisme de Montpellier, Part. 3, sect. 2, ch. 7, 12.*

« De quâcumque tribulatione clamantium ».

Achevons de peindre ce beau concours de prieres et de vœux entre les prêtres et les fideles qui se reportent successivement des besoins de la patrie à ceux des particuliers, et de ceux des particuliers d'une église et d'une nation, à ceux de toutes les églises et de toutes les nations, sans distinction de culte et de croyance. La priere continue donc, et l'Eternel est de nouveau invoqué; c'est maintenant pour les églises dissidentes, et pour leur retour à l'église mere qu'elles ont abandonnée, c'est la réunion des Juifs qui est sollicitée avec ardeur, celle des idolâtres, celle de tous les peuples du monde; et le chrétien catholique ne sort pas du temple sans avoir acquitté la dette de son culte pour tout le genre humain. Or, qui doute que si un pareil culte devenoit celui de tout l'univers, les rapports politiques et moraux de nation à nation ne fussent mieux entendus! que les hommes des différens

pays n'apprissent à s'aimer comme des freres, et que la terre ne devînt enfin un paradis, comme l'a dit un de nos sages, si la Religion chrétienne y étoit observée.

QUATRIEME DISCOURS.

Du culte catholique, considéré dans ses rapports avec la morale des citoyens.

Beatus homo, quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum. Ps. 93. v. 12.

Ce ne seroit pas assez que le culte catholique étendît ses vœux sur tout le genre humain, si ce culte ne devoit resserrer les liens qui nous unissent à nos concitoyens, à nos proches; et vainement il prêcheroit la sagesse et le bonheur à l'univers, s'il ne rendoit l'homme plus vertueux et plus heureux au-dedans de lui-même. Mais combien encore, sous ces nouveaux rapports, ce culte n'est-il pas digne de toute notre admiration? La seule vue intérieure de ses temples est pour ses disciples un langage d'immortalité.

Ces autels élevés en tombeaux, ces monumens érigés à la gloire des Saints, ces tableaux qui nous les représentent dans

les principales actions de leur vie, ces tabernacles eucharistiques, ces croix qui couronnent les autels comme autant de trophées, cette table sacrée où tous les chrétiens, sans distinction de rang, ont droit à la même nourriture céleste; tout nous instruit, tout imprime, bien avant dans nos ames, un respect religieux et profond pour la Divinité; tout nous rappelle à la haute destinée de l'homme, aux engagemens solemnels qu'il a contractés avec le ciel, en naissant, et dont l'instruction évangélique ne cesse de nous développer les augustes devoirs.

L'instruction évangélique! Vous ne trouverez rien de semblable chez les peuples les plus fameux de l'antiquité. Graces soient rendues à J. C. de nous avoir préparé dans son église un cours d'instruction ignoré, jusqu'à lui, de tous les sages de la terre! Et dans cette instruction, voyez quelle morale! L'humilité, dont le nom n'a point d'analogue chez aucun des philosophes de l'antiquité, mise à la place de l'orgueil, une des maladies les plus

incurables de notre nature ; l'amour de Dieu et des hommes, prêché comme la fin et le sommaire de la loi, toutes les vertus recommandées, tous les excès proscrits, tous les vœux de l'homme pour le bien excités et soutenus par de dignes motifs ; et sa pensée, ses affections relevées par de célestes espérances : telle est l'instruction évangélique, dont l'égalité sainte des chrétiens fait un des préceptes les plus touchans et les plus remarquables. La philosophie reconnoissoit encore des Libres et des Esclaves, des Patriciens et des Plébéiens ; elle appelloit les empereurs, des Dieux, DIVI ; lorsque l'Eglise donnoit à tous les hommes le nom de FRERES, de TRÈS-CHERS, d'enfans de Dieu, de CO-HÉRITIERS DE SA GLOIRE ; lorsqu'elle établissoit sur la terre l'image de la société du Ciel ; lorsqu'elle rendoit ses disciples participans des mêmes sacremens et de la même table ; lorsqu'elle multiplioit pour eux les moyens de rapprochement et de bonheur dans la sanctification du septieme jour, ou du Dimanche.

Cette division de la semaine, la même chez tous les peuples, est mémorable. Les annales de Moyse nous en expliquent l'origine et le sens profond. Or, à ce premier culte nous en avons joint un second plus excellent. En transportant au Dimanche le jour du SABBAT ou du SEIGNEUR, nous avons honoré à-la-fois, en ce jour, le souvenir de la toute-puissance et celui de l'infinie bonté; nous avons célébré les merveilles du Seigneur au commencement et dans la durée des siecles, dans l'œuvre de la création, lorsqu'il dit : « Que le » monde soit, et le monde fut »; et dans l'œuvre de la régénération, lorsqu'il dit: « Je vous ai envoyé mon fils bien-aimé, » écoutez-le ». Ainsi le Dimanche est pour nous le jour du Seigneur; mais c'est aussi le jour de l'homme. En ce jour, nous apprenons à nous connoître et à méditer tout ce que nous sommes dans l'ordre de la Religion et de la Nature : ainsi, le Dimanche est le témoignage encore subsistant que le monde a été créé pour l'homme, et l'homme pour Dieu; vérité sans

laquelle tout ici bas, vertu, monde, félicité, ne serait qu'un vain songe et une longue erreur.

Tel est donc l'ordre du septieme jour, sanctifié par la Religion : c'est un jour de repos, mais non pas un jour d'oisiveté; c'est un jour de repos pour l'esprit et pour le cœur; pour l'esprit, fatigué des peines et des embarras civils et domestiques, qui trouve son délassement en la présence du Seigneur, qui, à la vue de cette autre cité qui l'attend dans le ciel, se console plus aisément des inquiétudes et des angoisses semées sur la route; pour le cœur, dont les affections, si souvent trompées dans le commerce des hommes, trouve pleinement à se satisfaire dans l'union plus intime de la Divinité. C'est ainsi que le Dimanche est un jour de repos, non comme le monde l'entend, mais comme la Religion en fait un précepte, c'est-à-dire, un jour de plein exercice pour la vertu; où Dieu est plus adoré, la Religion plus étudiée, le ciel plus près, en quelque sorte, de nous; où les amis ont



plus de temps pour s'édifier, les parens pour s'aimer, et la charité pour multiplier ses bienfaits sur la terre. Qu'ils sont donc à plaindre, les peuples qui sont étrangers à la sanctification du Dimanche, et qui ne peuvent faire un moment de halte sur la route périlleuse de la vie, pour s'interroger eux-mêmes et se reconnoître! Mais qu'ils sont plus à plaindre les hommes qui vivent, au milieu de nous, étrangers à nos assemblées saintes! Quelle fin plus digne de Dieu et de l'homme peut donc les occuper dans ces jours, que la Religion consacre? Hélas! ces jours s'écoulent pour eux, comme les autres jours, sans que le nom du Seigneur soit invoqué, sans qu'aucun accent de reconnoissance filiale se mêle, pour eux, à la durée du temps, et l'homme et la brute vivent ici, de la même vie.

Or, que de pareils hommes blâment ensuite l'institution de nos fêtes et de nos solemnités, en serons-nous surpris, puisqu'ils méconnoissent les divers rapports qui lient l'homme à Dieu, c'est-à-dire, au

principe de toute morale. Appellons de leur décourageante philosophie à la raison et au sentiment, et nous verrons que le culte des Saints, après celui de l'Éternel, est encore une des plus belles institutions dont l'homme soit redevable à notre culte.

Quelle morale, en effet, plus féconde et plus variée que cette succession de vertus qui nous est présentée par la vie des Saints? Vertus simples et populaires, qui sont à la portée de tous, qui ont pour objet le bonheur de tous, qui conviennent également à toutes les conditions et à tous les âges, qui offrent au pauvre comme au riche, aux heureux et aux malheureux, des exemples à suivre, des œuvres à imiter, la même récompense à espérer, et qui portent avec elles un charme tout divin qui excite l'ame à les suivre, à les cultiver, à faire des efforts pour y atteindre. Ainsi, dans notre culte, il n'y a point de jour dans l'année où le vrai chrétien soit délaissé; il n'y a point de jour où il ne reçoive la visite d'un homme juste, qui lui apporte, comme en tribut, tout le bien





qu'il a fait. Ainsi, l'année religieuse ne se passe point que toutes les vertus dont l'homme est capable n'aient été mises à sa portée, et que la morale la plus parfaite ne lui ait été enseignée sous tous ses rapports. Ah! nous l'avons trop oublié, dans le sein de nos propres familles, quel fruit immense nous pouvions retirer d'un tel culte, pour la vertu et le bonheur de nos enfans. Comme la lecture journalière de la vie des Saints leur seroit une excellente leçon d'égalité, de sobriété, d'austérité et de patience! Comme cette morale en action leur seroit plus utile que la morale des philosophes, qu'ils n'entendent point, ou que la même, qui est si souvent démentie par les œuvres! Comme ils seroient animés puissamment à faire le bien qu'ils verroient pratiquer, car je ne sais quelle grace secrete et quelle voix du ciel accompagnent le récit des œuvres des justes! Mais il est impossible, dans le premier âge, surtout, de ne point se livrer à l'envie de leur ressembler. Et qui doute que ce desir, réglé par de justes bornes, et

et confié à la prudence maternelle, ne puisse devenir un jour, pour les enfans, la source de la plus saine philosophie et des plus abondantes consolations. O, ma mere! ô, toi! que je serois inconsolable d'avoir perdu, si jamais je ne devois te revoir, reçois l'hommage de ton fils. Eh! pourrois-je l'oublier; que je ne propose rien ici que je n'aie puisé à ton école? que c'est la philosophie dont tu as nourri mon enfance, que je voudrois maintenant faire goûter à l'univers, mais sur-tout à toutes les meres tendres et passionnées pour leurs enfans, parce que ta philosophie fait toute la richesse et tout le bonheur de ma vie, que je n'ai qu'à lui être plus fidele, pour être plus heureux, et qu'avec une telle morale, on trouve de bons peres, de bons freres, de vrais amis; et si quelques nuages viennent intercepter les rayons d'un si beau jour, le retour à la sérénité, à la paix et au renouvellement des cœurs, est toujours prochain et facile.

Il est donc moins étonnant que les sages



du monde aient fait aussi des efforts pour transporter une semblable morale dans leur philosophie. Ils ont senti le vuide que laissoit en celle-ci l'absence de tant de moyens de vertus, et ils ont voulu y suppléer; ils ont voulu nous présenter une vie de grands hommes, selon le siecle, pour tous les jours de l'année. Si un tel zele a quelque chose de louable, j'ignore quel secours et quels motifs en pourront retirer le commun des hommes, qui ne sont point faits pour briller sur le vaste théâtre des siecles. J'ignore s'il y aura beaucoup de vertus à imiter, pour les simples et les ignorans, dans le journal des Héros, des Savans, des Politiques, des Littérateurs, et de tous ceux enfin qui occupent une place distinguée sur la scene du monde. Je suppose que ce livre parvienne jusqu'à l'artisan, dans son attelier; jusqu'au pauvre, dans sa chaumiere; que leur apprendra-t-il qui puisse leur être une consolation dans leurs travaux, un dédommagement dans leurs peines, une récompense assurée dans leur cons-

tance? Ah! qui ne sent l'insuffisance d'une telle philosophie pour la majeure partie des mortels? Et combien toutes les ressources de notre sagesse sont bornées devant celles de la Religion !

On reproche au Catholicisme de tromper l'opinion des hommes, sur les principes de la véritable vertu ! et parce que, dans le discernement des mérites, il ne se laisse point éblouir par les actions d'éclat, on l'accuse d'avilir son encens, de prostituer ses hommages ! Mais quoi ! devoit-il donc proscrire les vertus privées, et auxquelles tous peuvent aspirer pour ne plus nous entretenir que des vertus d'appareil et de représentation? Est-ce là une regle assez juste et assez équitable? Est-ce là celle qu'il appartenoit au vrai culte de suivre? Et s'il a son origine dans le ciel, est-ce ainsi qu'il devoit distribuer les mérites et la renommée, et partager ses récompenses? Mais il honore quelquefois la vertu d'un cénobite plus que celle d'un héros! C'est que, devant Dieu, un héros est souvent moins qu'un homme, et

un cénobite peut lui présenter, sous l'extérieur le plus humble, des vertus angéliques; c'est que Dieu sonde le plus profond des cœurs, et que dans les pensées, il sait discerner les motifs; et dans les œuvres, les moyens. C'est que Dieu, qui crée les talens, qui dispose des circonstances, qui annonce Cyrus et Alexandre à la terre, lorsque ces héros n'étoient point encore; Dieu ne sauroit tenir compte aux mortels de ses propres dons, mais de l'usage qu'ils en ont fait.

Vous dites que notre culte honore de fausses vertus; mais où sont les fausses vertus, sinon celles qui font le malheur de la société, qui la déshonorent, l'oppriment ou la corrompent; et qu'y a-t-il de semblable dans la vertu de nos Saints? Où sont les fausses vertus, sinon celles de ces hommes qui fixent au-dehors les regards du monde, qui surprennent son opinion, et qui cachent au-dedans toutes les bassesses de l'intrigue, toutes les jalousies de l'orgueil, toutes les hypocrisies du vice; et qu'y a-t-il même de semblable

dans la vertu de nos Saints ? Où sont, enfin, les fausses vertus, sinon celles des hommes qui abusent de leur grandeur, de leur fortune ou de leur génie, pour pervertir leur siecle, pour lui ôter la crainte de Dieu et de sa justice, et pour ébranler ainsi dans les ames tous les principes fondamentaux de la Religion et des mœurs ? Et qu'y a-t-il, encore une fois, de semblable dans la vertu de nos Saints; ou bien n'y auroit-il de fausses vertus sur la terre que celles qui se rapportent plus particuliérement à Dieu seul, comme celles dont la vocation, plus spéciale, est de conduire l'homme dans la solitude, pour y vivre ignoré du siecle, exempt de ses erreurs, sans autre ambition que celle de servir le Seigneur, dans la pureté de son ame, de le louer, de le bénir, de l'aimer par-dessus tout, et de l'intéresser, par ses prieres et par ses vœux, au salut de la patrie. Certes, si c'est là une fausse vertu, il n'y auroit donc que les sacrifices faits à ta gloire, ô mon Dieu ! et à celle de ta Religion sainte, qui seroient dignes d'ex-

citer la pitié et la risée des enfans des hommes! Mais, ajoutez-vous, si de telles vertus venoient à se multiplier sur la terre, que deviendroit le genre humain? Question oiseuse et chimérique. La Religion de J. C. ne connoît-elle donc que des vertus solitaires, et n'y a-t-il que des cénobites qui soient honorés dans nos temples? N'y a-t-il pas aussi des serviteurs et des maîtres, des riches et des pauvres, des jeunes gens et des vieillards, des hommes de retraite et des hommes du monde, des vierges et des époux, des savans et des ignorans, des grecs et des barbares, toutes les conditions, tous les pays, tous les âges ne s'y trouvent-ils pas? Chaque vertu n'y est-elle pas à sa place? La faveur du peuple ou celle des grands y a-t-elle jamais influé? La richesse y a-t-elle jamais donné un rang plus distingué, et le glaive des despotes y a-t-il jamais fait inscrire leurs noms? L'humble Genevieve n'y est-elle pas assise au-dessus de la génération de nos Reines? Le fils d'un laboureur, Vincent de Paule, au-dessus de

Louis XIV, dit le Grand? Et si Louis IX est honoré sur nos autels, est-ce sa royauté qui l'y a mis? Il a été le soutien des foibles et le défenseur des opprimés, il a porté les pauvres dans son cœur, il a aimé Dieu et les hommes, il a été juste; et c'est pourquoi la Religion l'a une seconde fois couronné. Ainsi le héros disparoît devant l'homme chrétien, et il ne lui survit, de toutes ses vertus, que celles qui méritent de lui survivre et de servir d'exemples à la vertu de tous les mortels.

Demandera-t-on à présent ce que peuvent les fêtes et les solemnités des mysteres dans cette vue si sage de l'église; des mysteres qui sont si élevés au-dessus de la raison humaine, et où il n'y a rien à imiter de ce qui appartient essentiellement à Dieu. Ce que peuvent ces fêtes et ces solemnités des mysteres? nous attester les bienfaits de la Providence à l'égard de l'homme, nous faire mieux connoître Dieu dans ses divers rapports, qui l'unissent à nous, et qui nous unissent à lui. Ce que peuvent les fêtes et les solemnités?

quand elles ne nous présenteroient rien à imiter, elles nous présenteroient encore tout à adorer, tout à aimer. Mais pourquoi les mysteres ne nous présenteroient-ils rien à imiter ? — Jésus-Christ n'est-il pas notre modele par excellence ? tous les mysteres de sa vie ne sont-ils pas des mysteres d'amour ? ne sont-ils pas également honorables à la dignité humaine ? n'ont-ils pas un but également moral, et qui ne nous laisse d'autre espoir d'arriver à Dieu, que la fidélité constante à ces douces vertus, que le monde lui-même préfére ; à la reconnoissance, à la bonté, à la clémence et à la charité qui est la réunion de tout bien.

Ne cherchez donc plus la raison de nos solemnités mystérieuses. Les églises dissidentes se joindroient à nous pour vous l'apprendre. « La Providence, a dit l'un de leurs ministres ; et je ne craindrai pas de le citer (1), parce que la vérité

(1) Saurin, Sermon sur les dévotions passag.

n'en a que plus de persuasion, quand elle a pu se conserver inviolable au milieu des opinions diverses; « la Providence, qui veille pour notre salut, a » établi dans son église, non-seulement » un ministere ordinaire pour cultiver notre piété, mais elle a voulu qu'il y eût » certaines périodes extraordinaires, propres à la réveiller, et elle s'est ainsi » proportionnée à notre foiblesse. Car, » quelques grandes que soient les vérités » de la Religion, il est certain qu'elles perdent de leur force, par l'habitude où » nous sommes de les voir, et nous ne » les envisageons qu'avec sécheresse, » quand on nous les montre toujours » sous les mêmes faces. Il faut qu'il y » ait des jours où on les revête de je ne » sais quoi d'extraordinaire, et où l'on » remue, s'il faut ainsi dire, les grands » ressorts de la Religion. C'est à quoi sont » destinées nos solemnités ».

Mais en assignant à l'homme des jours de repos, des jours de fêtes, des jours de solemnités, pour travailler à perfec-

tionner en lui les vertus du chrétien et du citoyen, en multipliant à ses yeux les bons exemples et les bonnes instructions, il faut encore l'aider et le soutenir dans l'inconstance et la foiblesse de sa nature; car où est l'homme qui n'a pu dire aussi quelquefois de lui-même, comme cet ancien : « Video, melio-»ra, proboque, deteriora sequor.», Il ne nous suffit donc pas d'avoir une bonne morale, ce sont les moyens de la pratiquer qui doivent nous être rendus plus faciles et plus fréquens. Plus ces moyens seront près de nous, plus ils seront accommodés à nos besoins, plus ils se lieront d'une maniere intime à notre existence, et plus ils seront puissans pour nous maintenir dans les voies de la justice et de l'équité, et plus ils assureront nos pas contre les écueils de la séduction et de l'erreur, et plus ils seront forts contre nos propres passions.

Or, telles sont les grandes ressources que Jésus-Christ nous a préparées dans les sacremens de son église; et voilà le tort

essentiel que les réformes du quinzieme siecle ont fait à la morale chrétienne: en diminuant le nombre des sacremens, elles ont diminué les moyens et les occasions de la vertu, elles ont ôté à l'évangile ses appuis et ses supports divins; et son économie toute céleste a été changée en la ressemblance d'une philosophie toute humaine, dont les maximes, bonnes seulement pour la théorie, ont abandonné l'homme pour la pratique, entre les mains de son propre conseil; et voilà en quoi nous accusons encore une fausse sagesse, d'avoir rendu moins respectable une Religion, qui ne se contente pas de dire à ses disciples: soyez vertueux et heureux, mais qui leur montre ce qu'il faut faire pour le devenir, qui leur rend ces moyens sensibles, qui les met à la portée de tous, et qui les proportionne de telle sorte à la mesure du cœur humain, que celui-là seul qui a fait le cœur humain, pouvoit les discerner et les établir. Parmi les plus excellens de ces moyens, l'on doit compter

le tribunal de la réconciliation ou le sacrement de la pénitence. Qu'ils ont été les ennemis cachés de la vertu; et qu'ils ont mal connu le secret de notre nature, ceux qui ont cru servir l'humanité même, en rejettant la confession des péchés. Si le tribunal de la pénitence pouvoit se comparer en quelque chose aux moyens d'expiations imaginés par les cultes profanes, s'il pouvoit ressembler en rien aux pratiques superstitieuses des différens peuples, qui attachent l'idée du pardon à des signes extérieurs, indépendans des œuvres; si c'étoit là le tribunal de la pénitence; alors, sans doute, il auroit fallu s'empresser, d'éclairer l'erreur des hommes sur ce point, et se hâter de retrancher de leur culte, une institution, si contraire à la vraie morale. Mais qu'il est différent, ce tribunal, établi entre la terre et les cieux, où l'homme est admis, en tout temps, pour se régénérer dans l'amour du bien, pour renouveller avec Dieu le pacte éternel de son alliance! Qu'il est différent, ce tribunal, de toutes les supers-

titions des peuples, dont l'homme ne peut s'approcher, sans former au-dedans de lui-même, la résolution sincère, de réparer le mal qu'il a fait, et d'y travailler tout-à-l'heure! O philosophes, dites-nous, si la Providence, voulant rendre sa miséricorde communicable aux enfans des hommes, si la Providence devoit choisir un autre tribunal? Dites-nous, si toute la sagesse des sages auroit trouvé un semblable moyen, plus accommodé à la foiblesse de notre nature, et en même temps plus éloigné de toute corruption? Quel tribunal, en effet, où le coupable ne peut être absous, sans devenir son premier accusateur et son premier juge; où il n'existe point de miséricorde sans repentir, ni de pardon sans satisfaction! Quel tribunal, qui se concilie si bien avec tous les intérêts d'une saine morale, que nul ne peut avoir droit à son infinie clémence, s'il ne revient ingénument à la vertu, et qu'il suffit pour se rendre inutiles tous ses bienfaits, d'un seul retour vers le vice! Quel tribunal enfin, dont l'homme ne

s'est jamais approché avec une conscience droite, sans en être sorti, changé en un homme meilleur; et c'est en quoi le culte catholique a mieux compris le secret de notre nature. Entrez, en effet, dans le cœur de l'homme, et voyez ce qui s'y passe, quand il s'est une fois éloigné de la vertu. N'est-ce pas, le plus souvent, par le désespoir de pouvoir désormais la reconquérir toute entière, qu'il fait peu d'efforts pour retourner à elle? N'est-ce point encore, par le seul découragement où son ame se trouve plongée, qu'il finit par cesser d'aspirer à régler sa vie, et par lâcher les rênes à sa volonté inconstante. Or, cette sorte d'impuissance pour la vertu, à laquelle le vice réduit l'homme, trouve un moyen suffisant de réparation dans notre culte, et il n'a point de contre-poids qui puisse l'égaler dans les cultes où la confession sacramentelle est supprimée; car si dans ces cultes, le vice trouve un premier accès dans l'homme, il forme bientôt dans les années de sa vie, comme un torrent que n'arrête aucune digue,

ou comme un cahos que n'éclaire aucune lumiere ; il est vrai que les Réformés du quinzieme siecle ont conservé l'aveu des péchés fait à Dieu sans le secours du tribunal et des formes sacramentelles, mais il n'y a plus ici de moyen efficace qui parle aux sens, qui pénétre les esprits et les cœurs d'une religieuse confiance. Il n'y a plus dans cet aveu de fautes, qu'un secours que nous avons déja dans la priere ; mais il y manque l'acte de jurisdiction divine, auquel le ciel a attaché la grace du vrai repentir. La sentence de rémission n'est pas prononcée au coupable. Il ne peut donc se dire à lui-même : aujourd'hui le ciel m'a pardonné, aujourd'hui mes premieres erreurs sont oubliées, la vie de l'homme immortel recommence en moi, elle recommence pure et sainte, et il m'est donné, cette fois, de pouvoir aspirer à une grande vertu, sans mélange de vice. Il ne peut se nourrir de ces consolantes pensées ; il ne peut y puiser le courage et la hardiesse du bien. Il est coupable, et il ne se voit point

aux yeux de Dieu et de sa conscience, sans se voir coupable. Quand et comment sera-t-il absous? Il l'ignore; et combien cette incertitude et ce doute sont propres à répandre à leur tour d'incertitude et de doute sur le renouvellement des mœurs? Il n'y a qu'à entrer en soi-même pour le comprendre, ou à interroger les philosophes, pour voir s'ils comptent beaucoup sur un semblable renouvellement. Nous avons médité long-temps les livres des anciens sages, et nous n'y avons gueres rencontré que deux sortes de distinctions morales, établies parmi les hommes. Celle de leurs disciples, et c'est la classe des gens d'élite qui sont hors de toutes les atteintes du vice; et celle du stupide vulgaire, qu'ils regardent comme susceptible de toutes les erreurs. Pour la classe des hommes séduits et trompés qui ont fait le mal, mais qui seroient capables de bien, ils s'en mettent peu en peine; il leur faut des gens impeccables. Hors de là, leurs discours ne s'adressent plus à personne, et l'on sait que la plupart de

nos

nos philosophes modernes, n'ont pas même été jusqu'à cette hauteur de principes.

Mais si la Religion catholique a mieux connu dans l'institution du tribunal de la pénitence, ce qui est nécessaire au bonheur et à la vertu individuelle de l'homme, croirons-nous que ses autres sacremens seront moins féconds pour la vertu et le bonheur de la société entiere? Pourquoi n'avons-nous pas le temps de les approfondir et de les décrire? Sous ces nouveaux rapports, qu'ils nous paroîtroient également desirables en vraie politique, et intéressans en bonne législation! Mais dans l'impuissance où nous sommes de tout dire, obligés d'indiquer, à peine, nos sujets à nos lecteurs, et de laisser beaucoup à faire à leur propre méditation : qu'il nous soit du moins permis de ne point passer sous silence ce sacrement si respectable, qui unit les époux, et qui sanctifie ainsi toute la société humaine dans sa source.

Remarquez d'abord, à la gloire du



Catholicisme, que, dans aucun autre culte, les femmes n'ont été aussi heureuses et aussi protégées. Il appartenoit, en effet, au vrai culte de défendre, de toute sorte de servitude, cette moitié du genre humain, la plus foible, et partout la plus opprimée. Considérez l'état des femmes dans toutes les religions étrangeres à l'Evangile. Le mahométisme les dégrade d'abord dans leur sexe, ensuite dans l'union des époux. On ne peut voir, sans une extrême compassion, les femmes, en Turquie, et par-tout où l'ilamisme a étendu son empire, renfermées dans des serrails, comme des victimes destinées à la passion de l'être le plus fort. On ne peut voir, sans une extrême douleur, l'union conjugale, l'union des ames et des cœurs, ainsi profanée; et l'intérieur des familles livré à toutes les haines, à toutes les jalousies et aux éternelles rivalités que la polygamie enfante. . .

Cependant la polygamie étoit d'usage chez les Hébreux, les plus religieux des peuples avant J. C.; il est vrai qu'elle y

étoit modérée par les loix, et que les femmes y furent toujours plus honorées que dans aucun autre pays du monde (1). Mais l'Evangile devoit établir un meilleur ordre de choses; il devoit mettre la femme à sa véritable place, c'est-à-dire, à côté de l'homme, pour les droits; il devoit rendre le lien conjugal indissoluble, en le rappellant à sa premiere origine; parce que le divorce, fût-il également au pouvoir des deux époux, est toujours une pire condition pour la femme, qui se trouve encore ici livrée au droit du plus fort, dont l'état n'a rien de certain, qui ne peut plus répondre, dans sa jeunesse, du sort que la vieillesse lui prépare. Le législateur de l'Evangile a donc été le bienfaiteur des meres; mais il a été aussi celui des enfans, en assurant l'unité des familles; il a été celui des pères, en les prévenant contre le mal-

(1) Cette seule croyance, que de la femme devoit naître le Sauveur du monde, rendoit le sort des épouses infiniment recommandable chez les Israëlites.

heur de leur propre inconstance ; et il a été celui de la société entiere, en consolidant, avec le plus saint des contrats, les mœurs et la bonne foi publique.

Et si quelques églises dissidentes ont admis le divorce, qu'est-ce donc à dire ? Que le culte resté seul en possession de l'indissolubilité de l'union conjugale, nous prouve en cela même qu'il est la justice et la vérité par essence, puisque les premiers droits de la Religion et de la nature, dans l'union des époux, s'y trouvent également conservés. Voyez comme il embellit et il honore cette union, comme il la sépare de la brutalité des sens, comme il distingue, par de célestes images, l'être intelligent qui s'unit à l'être intelligent ! Non, jamais on vit rien de semblable dans aucun autre culte. Que l'on se rappelle un moment les orgies des Payens, les prostitutions des femmes de Chaldée au temple de Vénus, l'idole de fer consacrée chez les Canarins de Goa, les idées voluptueuses des Musulmans ! Que l'on se rappelle ensuite la solemnité de nos ma-

riages; quel grand caractere le sacrement imprime au contrat! quels grands rapports avec les temps anciens et avec les temps à venir il découvre à l'homme! quelle céleste similitude il lui présente, entre l'union des époux et l'union immortelle de l'Eglise avec Dieu! Et l'on ne concevra point comment des sectes chrétiennes, qui, malgré leurs réformes hétérodoxes, font néanmoins profession de chercher dans les saintes Ecritures la seule regle de leur conduite; l'on ne concevra point, dis-je, comment ces diverses sectes expliquent la raison de leurs divorces, au milieu de tant de passages si exprès, si sentimentals et si divins, qui le réprouvent?

Mais la philosophie n'a-t-elle pas également violé la sainteté du mariage, quand elle a voulu s'ériger d'elle-même, et sans le secours de la Religion, en réformatrice du genre humain. Nous nous abstiendrons de rapporter tout ce que les cyniques ont dit et tout ce que leurs disciples ont ajouté à la doctrine de leur maître; la pudeur chrétienne auroit trop à en rougir. Mais,



que peut-on penser de tous les autres philosophes, quand on voit que les plus célebres de tous ont été les premiers à dénaturer le caractère d'épouse et de mere? Celui-ci, que toute l'Antiquité a appellé le DIVIN PLATON, ne vouloit-il pas établir dans sa République la communauté des femmes? Celui-là, dont l'institution politique passe d'ailleurs pour un chef-d'œuvre dans l'histoire des Républiques, n'avoit-il pas, en partie, réalisé, dans la sienne, le projet de Platon? L'érudit Pytagore, avec ses idées de métempsycose, ne relevoit-il pas assez la dignité de la femme, comme celle de l'homme, en les faisant de la même nature que le mâle et la femelle des animaux? Et n'étoit-ce pas donner un assez grand ascendant à la piété conjugale, que de l'établir sur des fondemens aussi sublimes? Le fameux Confucius, qui a la gloire d'avoir donné un code de morale à un des plus anciens peuples de l'univers, a-t-il fondé sur une base plus solide le bonheur des femmes; et le polytéisme, ainsi que la servitude domes-

tique, sont-ils un partage assez beau qu'il leur a légué par ses institutions ? Et ne croyez pas que le lien sacré du mariage ait été plus respecté par nos sophistes modernes, lorsque la foi catholique a cessé d'être respectée dans leurs écrits. Les femmes, qui ne craignent pas de se montrer et de devenir leurs enthousiastes, leurs plus ardentes prosélytes, ignorent-elles, jusqu'à quel point, dans ces mêmes écrits, elles sont méprisées en même-temps qu'adulées (1) ? Ignorent-elles quel sort à venir

(1) C'est ainsi qu'un de ces sophistes voulant prouver qu'il n'est aucune regle de morale innée dans l'homme, ne craint pas de citer les coutumes des peuples les plus barbares, pour venir à l'appui de ses opinions. Ce sophiste met au nombre de ces coutumes, des forfaits, qui, selon Buffon, dans son discours sur les variétés de l'espece humaines, n'ont jamais été que des exceptions aux loix générales de la nature, exceptions auxquelles on ne peut, d'ailleurs, ajouter foi sur un seul témoignage. Parmi ces coutumes monstrueuses, tirées de je ne sais quels voyageurs, j'aurois de la peine à citer celles-ci, s'il n'étoit utile de faire connoître le cynisme cruel de tous ces déclamateurs impies. « Les Caraïbes, dit l'auteur de la

leur seroit préparé, si la morale de ces sophistes devenoit celle de tous les hommes? Le divorce, qui d'abord rendroit leur état incertain; après le divorce, le concubinage qui ne tarderoit pas à les soumettre à des polygames. Et qui sait si, livrées à la merci des passions brutales, chez un peuple de sceptiques, elles ne seroient pas réduites à envier le sort des femmes de l'Asie? Qui sait jusqu'à quel point elles pourroient être plus malheureuses encore,

---

» *Philosophie du bon Sens*, engraissent leurs enfans » pour les manger. Plusieurs peuples du Pérou, font » leurs concubines des femmes qu'ils prennent à la » guerre; ils nourrissent délicatement les enfans qu'ils » en ont, et les mangent alors. Ils en font autant » de leurs concubines, lorsqu'elles ne font plus d'en- » fans. En tout cela, ils ne croient pas faire plus de » mal, qu'un Français qui met au pot une vieille » poule, qui ne fait plus d'œufs!!! » (t. 2. Réflex. 4. §. 3.)

D'où Mr. le marquis d'Argent, qui dédie sa philosophie à Madame de ***, conclut : Que s'il étoit vrai qu'il y eut des principes de morale innés et gravés dans l'ame de tous les hommes, il seroit impossible que des nations entieres, d'un consentement

quand on n'entendroit plus cette voix divine, qui dit aux époux : « Epoux, » aimez vos femmes comme Jésus-Christ » a aimé son Eglise, jusqu'à donner votre » vie pour elle ; aimez-les comme les » membres de votre propre corps, comme » la chair de votre propre chair, et que ce » que Dieu a uni, demeure inséparable ». Quand, au lieu de cette sauve-garde de la Providence, il ne resteroit plus aux femmes, avec toutes les passions de l'hom-

---

unanime et universel, démentissent ces principes... Et il résulte par conséquent, de son discours, que l'idée du juste et de l'injuste est de pure convention humaine, que la foi conjugale n'est qu'un mot vuide de sens, que prendre soin de ses parens dans leur vieillesse, n'est rien de mieux en soi que de leur enfoncer un coutelas dans le sein et de les faire servir à sa table ou à son vivier!... Or, quel miracle qu'un siecle qui tolere de tels écrivains, qui les accueille, qui les encourage, qui les préconise, qui fait de pareils sages les seuls grands hommes de la cour et de la ville, quel miracle, dis-je, que ce siecle finisse par enfanter des moralistes semblables aux Hébert et aux Marat, et des régénérateurs semblables aux Robespierre!

me à combattre, que le secours de cette fausse philosophie, qui ôte à l'homme la crainte de Dieu et de sa justice, qui ne lui laisse plus d'autre moyen de bonheur que celui des sens, qui nous mene à l'indifférence, par les excès, et qui, après avoir conduit ses disciples à tous les abus, ne leur laisse plus d'autre ressource, pour se délivrer du remord, que celle d'abuser encore.

Appliquez maintenant à toute la morale, ce que nous disons du lien conjugale. C'est, dans le culte catholique, que la vertu se montrera toujours à vous dans toute sa perfection. Eloignez-vous de ce centre d'unité ? Vous verrez son idée et son sentiment divin s'affoiblir, à proportion, dans les ames. Ainsi, dans les églises dissidentes, vous trouverez une morale qui est moins pure, à mesure qu'elle s'éloigne davantage de sa source. Il en est de même de la morale de tous les peuples et de tous les sages : le mal qui s'y trouve, est leur ouvrage, et tout ce qu'il y a de bien, s'il n'est imité de notre morale,

s'y rencontre; mais avec cette différence que vous y verrez tous les genres de bien réunis, sans mélange de mal.

Nul culte, nulle philosophie ne nous laisse donc rien à regretter de ce qui peut servir à multiplier pour nous les liens qui nous unissent à Dieu et aux hommes. Cherchez dans les différens cultes ce qui vous semble plus conforme à l'intention d'une sage nature; tout ce qu'il y a de grandes idées répandues dans les rites et les cérémonies des nations; tout ce qui est beau moral sur la terre; tout ce qui est bon, tout ce qui est juste, saint et desirable à la société et aux familles; le culte catholique vous en présentera le plan, l'économie et l'exécution, dans les seules idées accessoires de son sacrifice. Quelle vertu capable de faire le bonheur des mortels n'y est enseignée! Quel sentiment céleste et divin, propre à nous imprimer de plus dignes penchans, n'y est indiqué! Et quel motif heureux y est-il omis de tous ceux qui peuvent nous rendre plus chers et plus sacrés les liens de la pa-

renté, de l'amitié ou du voisinage! Des philosophes nous ont vanté les idées de fraternité que manifestent les différentes familles chinoises, assemblées, périodiquement, sur le tombeau de leurs ancêtres; ils nous ont vanté les idées d'égalité que le grand temple de Jagranat réveille, une fois l'année, dans les castes indiennes qui le visitent; mais ces idées ne sont-elles pas accessoires dans notre culte? Le riche apporte-t-il aux pieds de nos autels une victime différente de celle du pauvre? Distinguons-nous seulement, comme chez les Juifs, deux sortes d'offrandes, une pour l'opulence, une pour l'indigence; celle de l'agneau et celle des colombes? Et n'est-ce pas ici la même immolation pour tous? Vous citez les sacrifices de reconnoissance, ceux d'expiation, de dévouement et d'actions de graces, en usage chez tous les peuples; accord mémorable, sans doute, et qui n'est autre que la profession de foi du genre humain, par laquelle tous les peuples attestent qu'ils ne se sont point donné l'existence ni la con-

servation, et qu'ils tiennent, l'un et l'autre, de la Divinité. Mais avec quelle magnificence le Catholicisme remplit en même-temps toute l'étendue de ses rapports, sans les diviser, sans les mêler d'aucune superstition ni d'aucune erreur! Dieu n'y est-il pas connu, béni, loué et glorifié dans tous ses attributs, qui nous le rendent cher, qui nous découvrent le mystere de nos hautes destinées, et nous instruisent des efforts que nous devons faire pour ne point changer en une justice inexorable, une miséricorde sans bornes.

Cette derniere pensée est la premiere qui accompagne le prêtre à l'autel. Soyez attentifs aux paroles du ministre sacré, et à la préparation de l'esprit et du cœur, qu'elles supposent en lui et dans tous les fideles. Le prêtre demande à Dieu qu'il discerne ses œuvres de celles de l'homme injuste et trompeur; et c'est par la confession mutuelle des péchés que le prêtre et le peuple se disposent à l'immolation de la victime sainte. Mais quel plus grand



témoignage que Dieu est Dieu; et que l'homme est créé à son image et à sa ressemblance, que ce sentiment de pureté que tous les peuples ont attaché à la préparation du sacrifice! Quel témoignage plus assuré qu'il y a une justice et une miséricorde souveraine qui régissent cet univers, et dont l'action se fait également sentir à tous? Il existe ce témoignage authentique et solemnel, il existe dans le culte primitif des nations; il étoit vivement exprimé dans le culte judaïque, et on le découvre encore, quoique dégradé, dans toutes les Religions de la terre. C'est la croyance de l'Indien, lorsqu'il se lave dans un fleuve, avant d'entrer dans ses pagodes; du Mahométan, lorsqu'il multiplie ses lotions et ses ablutions sous le péristile de ses mosquées; du Guèbre, lorsqu'il se purifie par le feu, avant de se prosterner devant Ormuz; de cet autre idolâtre, lorsqu'il se fait peser dans une balance, et qu'il croit se racheter de ses péchés en s'acquittant au poids de l'or: c'est la même croyance, qui nous est

attestée par les sacrifices préparatoires des anciens, qui se faisoient à la porte des temples ou dans les bois consacrés. C'est la maxime qui étoit écrite sur une lame d'airain appendue à la porte du temple de Delphes : RIEN D'IMPUR NE DOIT ENTRER ICI. Mais si ce premier sentiment de la nature n'a pu s'effacer du culte des nations, il n'est véritablement digne de Dieu et de l'homme, que dans le culte catholique où l'idée du sacrifice le plus auguste est unie à celle d'une pureté sans tache, qui doit venir des dispositions même de l'ame ; sans lesquelles toutes les purifications du corps ne sont plus qu'une dérision de la Providence et un continuel outrage de ses saintes loix. . . . . . .

Vous remarquerez toutefois ici que l'église de Geneve n'a pas même retenu l'idée d'un sacrifice contre la pratique constante de tous les peuples du monde, et elle n'a pas eu plus d'égard à la croyance du genre humain, dans les prieres pour les morts, qu'elle a rejeté de son rituel, avec la foi d'un purgatoire. . . . . . .

Ainsi, cette idée touchante que l'on rencontre encore par-tout, et même jusques chez les hordes les plus barbares; cette idée, qui est un souvenir si attendrissant pour les familles, si propre à faire naître et à entretenir tous les bons sentimens parmi les hommes; cette idée, vous la chercheriez vainement dans les églises prétendues réformées: elle ne se trouve plus dans leur rituel; mais elle y étoit à l'époque, au jour et au moment de leur scission avec le culte catholique.

Ainsi, ce culte embrasse à-la-fois toute l'étendue de nos droits, en même-temps que celle de nos devoirs; et rien n'y manque de ce qui peut ajouter un nouveau lien à la morale, un nouveau prix à la vertu.

Malheur, malheur donc aux auteurs des hérésies et des schismes qui ont diminué son action et son pouvoir sur la morale des nations et celle des particuliers! Malheur aux hommes qui ont méconnu ses bienfaits sans nombre, et qui n'ont point vu en lui le tuteur, le pro-

tecteur

tecteur et le soutien de la plus belle morale qui soit dans le monde ! Malheur à tous les faux sages qui, loin d'apprendre à leurs concitoyens la juste fidélité qu'ils doivent à un culte ainsi fondé sur la vérité et la justice, sur la vertu et le bonheur de tous, ont multiplié leurs efforts pour le dénaturer dans leurs écrits, pour l'avilir dans l'opinion, pour substituer à sa place le culte de leur décourageante philosophie, c'est-à-dire, le néant de l'orgueil, l'oubli ou l'indifférence de tous les cultes ! Malheur, et mille fois malheur, à tous ces impies et à tous ceux qui seroient tentés de les imiter dans leurs voies insensées; leur gloire ne sera pas de longue durée sur la terre, parce que l'impiété ne pourra jamais devenir, ni la morale des peuples, ni celle des particuliers; parce que l'impiété est trop amere, et que son triomphe est bientôt flétri par les blasphêmes des infortunés qu'elle a faits, par la discorde des époux qui l'accusent, par le désespoir des peres et des meres, à qui elle enleve l'innocence et le respect de

leurs enfans, et par le deuil universel qu'elle répand sur toute la nature, sur tous les sentimens, sur toutes les vertus, sur toutes les espérances.

CINQUIEME DISCOURS.

Du culte catholique, considéré dans ses rapports avec la religion du sentiment.

Deus caritas est. 1. *Ep. Joan. c. 4. v. 8.*

DIEU est AMOUR, disent nos livres saints. — Avez-vous un esprit droit et sincere, un cœur vertueux et sensible? vous êtes capables d'entendre raconter les merveilles du royaume de Dieu, et les secrets de son amour peuvent vous être révélés; vous êtes digne de connoître le culte catholique dans ses rapports avec la religion du sentiment.

Nul instant, dans la vie de l'homme, que ce culte ne consacre à l'amour du souverain bien; nul instant qu'il n'embellisse, par des pensées de consolation et de paix, de louange et de gloire, de bénédiction et d'amour. Voyez-vous cette bonne mere qui serre son enfant nouveau

né dans ses bras, et qui, levant au ciel des regards attendris, laisse échapper, dans sa priere, des larmes d'une sainte alégresse. C'est une mere chrétienne qui bénit le Seigneur d'avoir inscrit le nom de son fils dans le livre des justes, et qui prononce dans son cœur, plein d'une douce émotion, ce vœu que Dieu entend, ce vœu de Blanche de Castille, qui devroit être celui de toutes les bonnes meres: « J'aime cet enfant, ô mon Dieu, plus » que tous les biens du monde; mais avant » que de le voir tomber une seule fois » dans le crime, je préférerois mille fois » le voir mourir ».

Ainsi, dès les premiers pas que l'homme fait dans la vie, le sentiment de son existence s'agrandit, aux yeux de ses parens, par le grand caractere que la Religion lui imprime. Il est encore dans le berceau, et la foi voit en lui l'homme des siecles éternels. Ah! que ne puis-je, pour convertir, d'une fausse philosophie, à la Religion, tous les peres et toutes les meres; que ne puis-je leur présenter le simple

spectacle d'une famille chrétienne qui jouit en J. C. des premieres caresses de ses enfans ! Combien cette grande idée d'une régénération divine répand de nouvelles délices sur les sentimens maternels ! Combien elle ajoute d'intérêts aux jouissances paternelles ! Combien elle rend les parens heureux d'avoir donné la naissance à un être qui vient d'acquérir des droits à la possession de Dieu même ! Comparez à ces fortunés mortels un pere et une mere, sans religion et sans foi, disciples des faux sages, matérialistes ou sceptiques. Quels retours amers la vue de leurs enfans nouveaux nés doit reproduire en eux, quand ils ne voient dans son existence que celle de la brute, et qu'ils se considerent eux-mêmes dans la classe des êtres, comme le mâle et la femelle de l'animal ! Que de pareilles idées sont capables d'avilir les premiers soins de la maternité ! Qu'ils les rendent insipides et dégoûtans ! Ah ! je ne m'en étonne pas, que les plus saints devoirs de la nature se changent pour de telles meres, en des chaînes insuppor-

tables; je ne m'en étonne pas, qu'il s'en trouve parmi elles qui évitent d'être meres, comme elles détourneroient de dessus leurs têtes une calamité! Je ne m'en étonne pas, enfin, que de tels époux blasphément plus souvent contre la Providence, et que cette parole de désespoir, leur échappe jusques dans le sein de la volupté : « Il eût mieux valu à l'homme » ne point naître, ou mourir aussi-tôt » après la naissance ».

Mais ce n'est pas seulement à la naissance des enfans, que la Religion catholique est pour les peres et les meres un sujet inséparable de consolation et de bonheur; on peut dire que ses bienfaits ne font que s'accroître avec les années de l'homme. « Vous trouverez, dit le bon Pluche (1), la docilité, la douceur des services et de nouveaux progrès d'intelligence, à mesure que vos familles apprennent la loi de Dieu, les articles de notre foi, les prieres de l'église, le sermon

(1) Pluche, Spect. de la Nat., pag. 338, tom. 9.

de J. C. sur la montagne, ses autres discours, et les plus beaux traits de la conduite des Saints. Quelquefois de jeunes enfans, deviennent votre lumiere. En paroissant vous réjouir, tantôt par la lecture, et tantôt par le chant ; ils deviennent vos apôtres, ils vous instruisent ; et ce qu'ils ont appris, devient pour eux un frein qui regle l'œil, la main et tous les desirs. C'est tout ensemble un encouragement à tout bien ». Que ne puis-je donc, pour faire mieux sentir aux hommes irréligieux le tort essentiel qu'ils se portent à eux-mêmes et à leurs familles ; que ne puis-je leur procurer un seul de ces tendres souvenirs qui retracent à des parens chrétiens ces jours mémorables où leurs enfans furent disposés, pour la premiere fois, à nos saints mysteres, et eurent le bonheur d'en approcher, sous la conduite d'un bon pasteur ! Quel surcroît de vertu, d'obéissance et d'amour signala en eux cet approche ! Et combien il est aisé de reconnoître, au même renouvellement de zele et de tendresse filiale, les diverses

époques où les solemnités de nos fêtes réveillent dans leurs jeunes cœurs les sentimens de religion et de piété !

C'est l'hommage qu'un philosophe célèbre, par la haine qu'il avoit jurée contre le Catholicisme (1), n'a pu s'empêcher de rendre à la sainteté de notre culte. « Ce culte, dit-il, préservera la jeunesse d'un homme, et le distraira, par ses propres attraits, de tous les écueils du vice ». Ah ! c'est que, jusques-là, ce philosophe avoit connu la loi de Dieu, et sans doute il l'avoit plus respectée. Eh bien, nous osons l'interroger lui-même, puisqu'il vit encore (2); et nous le sommons de nous dire, dans les glaces de l'âge et au milieu des lauriers littéraires qui couvrent ses vieux ans, si d'autres délices ont jamais remplacé dans son cœur celles de la religion de ses premieres années ? si, pour être devenu plus incrédule, il en est devenu plus

(1) Guillaume-Thomas Raynal.

(2) Il n'est plus ! Nous apprenons à l'heure même sa mort subite, ce discours étant sous presse.

heureux et plus sage ? si, depuis qu'il a attenté aux droits de cette Religion sainte, qui avoit fait la félicité de ses premiers ans; si, depuis qu'il a multiplié ses efforts pour l'avilir aux yeux de l'opinion, et qu'il peut se flatter d'avoir augmenté le nombre de ses blasphémateurs dans le monde; nous le sommons de nous dire si, depuis cette époque fatale, le remords n'a jamais pénétré jusqu'à lui; si aucune pensée d'amertume n'est jamais venue se mêler à ses autres pensées; si, dans le silence du monde et de ses passions, il n'est jamais entré dans une secrete horreur de lui-même et de l'humanité entiere, lorsque voyant de plus près le tombeau entr'ouvert sous ses pas, il y a vu l'homme éternellement déçu, il y a vu la fin de toutes les espérances ? Quelle croyance, bon Dieu! pour un vieillard dont les cheveux blanchissent! Est-il un supplice plus cruel, que celui de se voir ainsi livré au néant de ses propres pensées ? Et la Providence n'appésantit-elle pas assez son bras sur la tête de l'impie,

quand elle le laisse s'avancer vers le jugement à venir, avec une telle flétrissure morale dans son cœur?

Mais revenons à notre sujet. Que seroit-ce si nous savions profiter de tous les avantages du culte catholique, pour seconder ces excellentes dispositions de l'enfance, et pour donner tout son développement à son caractere aimant et sensible? De quelle autre institution, de quelle autre morale, de quelle autre philosophie aurions-nous besoin pour être heureux et pour faire des heureux? C'étoit celle des premiers chrétiens; et de-là leur commune fraternité, leur charité mutuelle, l'éclat de leur innocence, la pureté de leur affection, leur constance si fort au-dessus des revers, et toutes leurs vertus publiques et privées, qui composoient ensuite le plus riche ornement et le plus précieux héritage de leurs familles. Ils étoient assidus au culte de Dieu, disent les saintes annales; c'étoit là tout le secret de leur philosophie. C'est ainsi que, justes eux-mêmes, ils formoient à leurs écoles une

génération de justes. Mais quoi! nous avons avec le même culte, les mêmes moyens de sagesse et de bonheur, et nous leur préférerions les voies insensées et malheureuses des enfans du siecle! Quoi! nous pouvons, à l'exemple des premiers chrétiens, faire de nos maisons comme autant de sanctuaires, où la Divinité habite, où regne l'émulation du bien, où nous trouvions, en tout temps, un asyle assuré, au milieu des secousses de la vie! Et nous ne tiendrons compte de tous ces avantages célestes, et nous voudrions les remplacer par les vaines jouissances du monde et leurs éternelles rivalités. Nous avons une institution certaine pour former des ENFANS DE DÉSIRS, selon l'expression de l'Ecriture, et qui soient un jour comme les bâtons de notre vieillesse; et nous abandonnerions cette route choisie, pour en suivre une autre dont la fin est un abyme! Quoi encore! Nous avons quelquefois assez de lumiere pour reconnoître les déplorables écueils de l'opinion, et jamais n'aurions assez de prudence pour

éloigner de nous ses mensonges et ses impostures! O mortels! comparez les voies de Dieu et celle du monde; comparez la science qui enfle et celle qui édifie; comparez les rapports consolans qu'établit notre culte entre le ciel et la terre, et ceux qu'une fausse philosophie voudroit leur substituer; et sachez enfin auxquels des deux vous devez donner la préférence.

Le contraste entre les deux doctrines, est sur-tout plus frappant, en ces jours que la Religion consacre, et où le peuple fidele accourt dans nos temples, pour y chanter, à la gloire du Seigneur, des pseaumes, des hymnes et des cantiques.

Car c'est en ce moment que les hommes distraits de leur véritable destinée, s'oublient eux-mêmes dans le fracas d'une vie tumultueuse; c'est alors que l'ambitieux roule dans son imagination ardente et inquiete, de nouveaux moyens de s'élever, que le voluptueux se consume dans ses vains desirs, que l'avare se desséche dans ses stupides calculs, que le faux savant

pâlit sur ses tablettes, pour chercher des raisons de doute contre le ciel; c'est enfin alors que tout s'agite et se divise dans la société, que tout se tourmente pour de frivoles objets; c'est alors que les spectacles s'ouvrent, que les illusions de la vie se multiplient, que le monde, selon la parole d'un sage, va se nourrir de l'ombre des ombres (1)...... C'est alors, c'est en ce moment qu'il est beau, qu'il est admirable, qu'il est ravissant de considérer les vrais chrétiens déposant toute terrestre sollicitude, tranquilles et paisibles entrant dans nos temples, pour ne s'occuper plus que de sujets dignes, en tout, de remplir la pensée de l'homme. Voyez comment, avec des intérêts si divers dans le monde, réunis en présence du Seigneur, ils n'ont plus qu'un seul et même intérêt; comment, avec des vocations si inégales dans la société, il n'y a plus ici qu'une seule et même vocation; comment, malgré l'opposition de mœurs,

(1) Nicole, Traité des Spectacles.



de climats, de loix, de nations, tous les chrétiens des différentes églises de l'univers n'ont plus au pied des autels qu'une seule patrie, un seul fondateur, un seul législateur, une seule morale; voyez comment le même jour, désigné pour le jour du Seigneur, ils se présentent tous devant lui, des quatre parties du monde, et ils chantent ensemble les attributs de sa toute-puissance et la gloire de son royaume éternel; ils chantent la vertu et ses récompenses immortelles, ils chantent la justice et son triomphe à venir, ils chantent toutes les grandes époques de l'univers où Dieu a signalé sa Providence sur les enfans des hommes : maintenant c'est le monde sortant du néant. « O mon ame! bénis le » Seigneur, et dis-lui : O mon Dieu! que » tes œuvres sont belles! C'est à ta voix » que les cieux furent formés, et que la » terre devint féconde; car tu as dit, » et le monde a été; tu as voulu, et l'univers a été affermi sur ses bases (1) ».

(1) Ps. 103, 32, 78.

Maintenant c'est l'homme créé à l'image et à la ressemblance du Très-Haut.

« Oui, le silence même de mon ame » atteste un Dieu, et appelle sa miséricorde. Seigneur, je chanterai éternellement tes bienfaits : mon salut et ma » gloire sont en toi ; tu es ma force et » mon espérance. O Dieu ! tu as fait éclater sur moi la lumiere de ton visage. » Lorsque je considere les cieux qui me » développent ta gloire, je m'écrie : » Quest-ce que l'homme (1) » ?

Ici, ce sont les attributs d'un Dieu conservateur, c'est sa Providence qui est louée dans le gouvernement de cet univers et dans la justice et la miséricorde qu'elle exerce envers les nations comme envers les hommes. « Chantez, à la gloire du » Seigneur, un nouveau cantique ; annoncez sa gloire parmi les peuples, » parce qu'il redemande compte du sang » innocent, et qu'il entend le cri du » pauvre. Le Seigneur est le roi de toute

(1) Ps. 61, 4, 8.

« la terre, il regne sur toutes les nations.
» Dieu très-fort, qui est semblable à toi?
» Tu domines l'orgueil de la mer et tu
» abaisses ses flots lorsqu'ils s'élevent avec
» furie. La justice et l'équité sont les bases
» de ton trône : la miséricorde et la vé-
» rité marchent devant toi. Tu mets à
» l'épreuve ici bas le juste et l'impie;
» mais tu as donné un terme à l'iniquité.
» O Dieu! celui qui espere en toi ne sera
» point confondu (1) ».

Là, c'est le jugement à venir de toute créature; c'est l'immortalité du juste « Le
» Seigneur jugera l'univers selon la jus-
» tice, et les peuples selon l'équité. Les
» méchans seront consumés par leur pro-
» pre malice, et les justes recevront la
» récompense de leurs travaux; car l'at-
» tente des gens de bien ne sera point
» vaine. Oui, c'est le Dieu des Dieux,
» c'est le Seigneur qui a parlé; il viendra
» juger le monde, et rendre à chacun se-
» lon ses œuvres (2).

(1) Ps. 9. 46, 88, 11, 61.
(2) Ps. 97, 9, 26, 30 et 49.

Dans

Dans un autre endroit, ce sont les conseils de l'éternelle sagesse; ce sont les vœux de l'homme de bien dont toutes les voies sont droites, ou les résolutions du pécheur qui revient à Dieu et qui ne veut plus s'écarter de ses saintes loix. « Seigneur,
» conduisez-moi dans les voies de votre
» sagesse; applanissez devant moi le che-
» min qui conduit à vous; car il n'y a
» point de droiture dans les paroles des
» impies. Le fond de leur cœur n'est que
» malice, leur bouche qu'un sépulcre ou-
» vert. Retirez-vous de moi, vous tous qui
» commettez l'iniquité. Le Seigneur a écou-
» té la voix de mon repentir, il a exaucé
» ma priere, il a reçu favorablement les
» vœux de mon cœur. Que tous ceux qui
» esperent au Seigneur soient dans la joie;
» qu'ils soient dans une alégresse éter-
» nelle. Vous bénissez, ô mon Dieu! celui
» qui est juste, et vous le couvrirez de
» votre amour comme d'un bouclier (1) ».

---

(1) Ps. 5, 6, 5.

C'est ailleurs le sage de la Religion qui médite sur les biens du monde et ceux de la vertu, et qui en fait le discernement. « O que le Dieu d'Israël est bon à ceux » qui ont le cœur droit ! Heureux l'homme » qui met en lui sa confiance ! Il vaut » mieux se confier en Dieu que dans les » hommes ; espérer en lui que dans les » rois de la terre. Les rois ne se sauvent » point eux-mêmes par le grand nombre » de leurs troupes. Les plus forts ne se » tirent pas du péril par la grandeur de » leur force. Aimez le Seigneur, vous tous » qui êtes ses Saints, rien ne manque à » ceux qui l'aiment. Heureux ceux qui » aiment Dieu. Justes, ne vous troublez » point à la vue de la prospérité des mé- » chans, et ne portez point envie à ceux » qui commettent l'iniquité. J'ai vu l'im- » pie élevé au-dessus des cedres du Liban. » J'ai passé, et il n'étoit déja plus ; je l'ai » cherché, et je n'en ai pas même trouvé » les traces. Mais ceux-là seront heureux » à la fin, qui n'ont dans leur cœur que » le desir d'aller à Dieu ; chaque jour les

» rapproche du souverain bien; ils ver-
» ront dans Sion le Dieu des Dieux (1) ».

Mais pourquoi multiplier les citations? Puis-je rendre par extrait ces sentimens divers que les pseaumes et les cantiques font naître, tour-à-tour, dans les ames, lorsque tout y est puissant et fécond pour parler au sentiment; lorsque les pensées les plus sublimes s'y succedent avec une rapidité et une profusion qu'il est impossible de les décrire, ou impossible de les présenter, une à une, sans en affoiblir l'impression et l'image? Ainsi, le pseaume 118 doit être médité en entier, où il n'est point connu. Il en est de même de tous les pseaumes : tout y respire la magnificence de la suprême grandeur et de l'infinie bonté; tout y transporte l'homme au-dessus de lui-même, tout y agrandit son existence, et lui commande des pensées de paix et d'immortalité; tout le place à cette hauteur de sentiment où le vice et

(1) Ps. 117, 32, 36, 83.

toutes les passions basses et rampantes du monde ne sauroient atteindre.

Comment donc un de nos philosophes modernes a-t-il été assez malheureux pour ne recueillir de ces mêmes expressions divines qu'un chapitre entier d'horreur et de blasphêmes (1); où isolant la justice de Dieu de sa bonté, il ne nous montre plus en lui que le tyran de la nature et le fléau des mortels? C'est le secret de Dieu, qu'un si grand génie soit tombé dans une telle démence. Mais quoi! en disposant ainsi, avec artifice, des passages de l'Ecriture, pour en faire un ouvrage sans suite et sans liaison, un ensemble difforme et imposteur, espéroit-il diminuer l'éclat de nos livres saints, en affoiblir la raison, en dénaturer les principes? Oui, sans doute, à côté des sentimens d'amour, il y a aussi des sentimens de crainte dans nos divins

(1) Voltaire, en isolant quelques expressions détachées des pseaumes, en a fait un chapitre monstrueux, qu'il a osé présenter à ses lecteurs comme le résultat de la morale des Israélites.

cantiques; mais cette crainte n'est-elle pas toujours pour le crime? n'est-elle pas une sauve-garde continuelle pour la vertu? n'est-elle pas enfin, de la part de Dieu, une grande clémence, puisqu'un Dieu juste qui menace de si loin les pécheurs, est aussi un Dieu bon, un pere vigilant et tendre, qui n'avertit du châtiment que pour en préserver le coupable, qui ne fait gronder son tonnerre que pour réveiller les pécheurs de leur assoupissement, et qui ne leur présente la lueur de la foudre, au milieu des ténebres, que pour les préserver de l'abyme? Quel homme ami de Dieu et de la vertu, pourroit donc se plaindre que le vice et le méchant soient trop menacés, trop poursuivis, trop punis dans nos livres saints? Quel homme ami de Dieu et de sa justice ne l'aimera pas avec un renouvellement de tendresse et d'affection filiale, quand il verra en lui un rémunérateur si magnifique des gens de bien et un juge si inexorable de la race des impies et des pervers?

Mais ces pseaumes et ces cantiques,

qu'un philosophe ose avilir, n'ont-ils pas reçu l'approbation de la presque totalité du genre humain ? Le Russe et le Mexicain, le Péruvien et l'Arabe, l'Ethiopien et le Musulman, les descendans des Medes et des Perses, et tout ce qu'il y a de Juifs dans l'univers, ne s'unissent-ils pas à nous dans cette premiere partie de notre culte ? Et les pseaumes de David ne sont-ils pas devenus, pour la morale religieuse des peuples, ce que le Soleil est dans l'univers pour la lumiere des corps ; ne manifestent-ils pas un Dieu dans la Religion, comme le Soleil un Dieu dans la nature ? Ainsi la Providence a préparé, peut-être, de loin, dans ces mêmes cantiques, le signe de ralliement qui doit servir un jour à la réunion de tous les peuples du monde, dans une seule et même croyance. Ainsi, dans ces cantiques, tous les peuples sont invités à se soumettre aux loix d'un même Christ, dont plusieurs chantent la gloire sans le connoître, et à un même culte, dont la victime pure et sans tache doit être offerte, en tout temps et en tous

lieux, et publier hautement à l'univers le triomphe de nos saints mysteres. Car à quel autre sacrifice qu'à celui de nos autels rapporterions-nous ce célebre oracle des prophetes qui, plusieurs siecles avant J. C., annonçoit au monde l'immolation d'une victime très-sainte, offerte au Seigneur, dans les diverses régions, depuis les glaces du Nord jusqu'aux climats brûlans du Midi, depuis un soleil jusqu'à un autre soleil : AB ORTU SOLIS USQUE AD OCCASUM..... IN OMNI LOCO (1)..... La parole du prophete est accomplie. C'est ici la victime de tous les pays, de toutes les nations, de tous les âges, qui, à chaque jour de l'année, à chaque heure du jour, à chaque instant indivisible, lie tous les chrétiens existans dans le monde, par les mêmes vœux, par les mêmes sacrifices,

---

(1) Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, l'on sacrifiera, en tous lieux, à la gloire de mon nom, et une victime pure me sera offerte parmi les nations, dit le Seigneur. *Malachie*, c. 1, v. 11.

par la même communion; réunit toutes leurs volontés, non pas seulement les unes à la suite des autres, comme dans le vote des opinions, mais qui ne fait de toutes les pensées, de tous les sentimens des justes qu'une même pensée et un même sentiment immortels en J. C. (1)

(1) Combien il est, en effet, touchant de considérer que le soleil éclairant, tour-à-tour, les deux hémispheres, et les heures changeant, par une suite nécessaire, du matin au soir, il n'y a pas un seul instant où le sacrifice des chrétiens ne se succede; où nos sacrés mysteres soient interrompus; où la même victime cesse d'être offerte, et où des vœux de paix, d'innocence et de bénédiction cessent d'être adressés en même-temps à Dieu, sur nos autels catholiques. « Ainsi, tandis que le sommeil répare vos forces, » écrit un de nos missionnaires de Chine à un de ses » amis de France, pour vous renouveller au travail » et au service de notre Dieu; nous qui habitons » l orient de l'Asie, nous offrons la victime sans tache. » Sommes-nous arrivés au soir? Nous pouvons nous » unir aux sacrifices que vous offrez en Europe. Enfin, » l'Amérique, et sur-tout le Mexique et le Pérou, » célebrent cette auguste oblation pendant le temps » de notre repos; et lorsque les devoirs de l'après-midi » nous occupent, qu'il est doux de penser que le

Mais qui pourra concevoir cet ineffable mystere? Qui pourra comprendre J. C. dans l'Eucharistie, le Fils de Dieu sur nos autels, ministre et victime, attirant tout à soi, et s'immolant lui-même à la voix du prêtre, pour le salut de l'univers? Ciel! qu'ai-je dit, et quel scandale nouveau viens-je de rappeller aux faux sages? J'ai dit ce que je ne devois point taire; ce qui rend notre culte le plus adorable de tous les cultes; ce qui prouve que Dieu peut aimer en Dieu, et que ses voies, pour nous le manifester, sont incompréhensibles aux enfans des hommes. Nous avouons que ce mystere est au-dessus de toutes les conceptions créées; mais, de la part d'un Dieu, est-il donc incroyable?

» culte eucharistique est un culte continuel, et qu'il » n'y a pas un seul moment dans le jour où cet oracle » du prophete ne s'accomplisse à la lettre, *en tous* » *lieux, depuis un soleil jusqu'à un autre soleil! etc.*» (*Lettre de M. Hana. missionnaire, à M. Philippe, lazariste. Macao, 29 décembre 1788. Voyez les dern. relat. des mission. du Levant.*



Qui pourra l'assurer? Vous dites, ô théistes, que vous ne sauriez croire ce que vous ne voyez point; vous croyez néanmoins au Dieu de la nature, sans le voir ailleurs que dans ses ouvrages. Pourquoi donc n'ajouteriez-vous pas la même foi au Dieu de nos autels, lorsqu'il est le même Dieu invisible aux sens, visible à l'esprit? Pourquoi ne rapprocheriez-vous pas ces deux extrêmes? Pourquoi, dans le Dieu de la Religion, ne reconnoîtriez-vous pas le Dieu caché de la nature, le même Dieu qui voile ses regards aux yeux de Moyse, pour ne point l'effacer, par sa présence visible, du nombre des vivans; le même Dieu qui doit se couvrir de mysteres ici-bas pour nous conduire, par la foi et l'espérance, à la vue des mysteres, et qui doit ainsi accoutumer, par degrés, notre pensée, nos affections et tout notre être, à la manifestation à venir de sa toute-puissance?

Mais admirez comment Dieu se montre toujours Dieu sous ces mêmes apparences sacramentelles que nous serions tentés de

regarder comme moins conformes à ses attributs suprêmes ? Et quel autre, que le tout-puissant, pouvoit-il, d'un si frêle moyen, faire sortir un dessein si magnifique ? Ce dessein est caché ; mais tout caché qu'il est, en combien de manieres ne décele-t-il pas les vertus du Très-Haut ? Vertu de fécondité qui perpétue sur nos autels le miracle de la création ; vertu de miséricorde qui, dans notre repentir, nous est la caution d'une clémence sans bornes ; vertu de durée, d'où découle la permanence même de nos saints mysteres ; vertu d'étendue et d'unité qui, de tous les sacrifices offerts, en tous temps en tous lieux, ne fait qu'un seul et même sacrifice ; qui réunit à ce sacrifice les vœux du ciel et de la terre, l'espérance de tous les peuples, le salut des vivans et des morts, etc....

Qu'importe donc que ce mystere soit beaucoup au-dessus de mon intelligence bornée ? Plus le prodige sera grand quand on me parlera de l'amour ineffable d'un Dieu, plus il me paroîtra croyable. Quoi donc, je refuserois de participer à l'...i-

vinité, lorsque j'ose prétendre à son immortelle possession? je serois ébranlé d'un tel prodige, lorsque tout est prodige autour de moi et au-dedans de moi; je ne voudrois pas consentir à être divin, lorsque c'est le ciel qui m'y invite, et que je me vois enfin arrivé à ma place, et dans l'ordre de la nature, et dans celui de la Religion! Ah! les merveilles de la création auroient dû me préparer à d'autres merveilles plus étonnantes encore; et l'être intelligent, pour qui la terre produit, les champs se fécondent et le soleil éclaire, a pu connoître dans l'Eucharistie ce que vouloit dire le mot même de Religion, en y découvrant une nouvelle étendue de rapports entre Dieu et l'homme, que tous les autres cultes ont ignoré, et que la connoissance plus intime de ce mystere nous dévoile.

Avouons-le donc encore, et ne cessons de le publier à haute voix et dans le secret, que c'est ici un grand mystere; mais si nous y trouvons quelque chose de plus étrange, et qui soit plus dispropor-

tionné avec la majesté d'un Dieu, soyons dans une admiration plus profonde. C'est ici un mystere d'amour : or, puisque l'amour passionné, qui n'est qu'une image et une apparence ou une diminution d'amour ; puisqu'un tel amour se porte aveuglément, et sans raison, à de choses tout-à-fait surprenantes ; qui doute qu'un amour véritable, un amour infini et souverainement parfait, ne puisse produire en Dieu d'inconcevables sacrifices ; qu'il ne puisse faire que Dieu abaisse sa grandeur au-dessous de toutes nos pensées, et forme, en faveur de ceux qu'il aime, des desseins qui portent l'étonnement, le trouble même dans nos imaginations mortelles ?

Mais quelle nouvelle preuve en faveur de cet ineffable mystere, si nous nous arrêtons au puissant secours dont il est à la morale ? Ah ! je n'en suis pas surpris, que plusieurs fideles soient si fermes dans la foi de ce sacrement, qu'il soit pour eux un des argumens les plus irrésistibles en faveur de la vérité, et qui leur rende plus croyable tous les autres mysteres ; car tel

est le bien immense qu'ils en retirent : leurs ames en sont si consolées, leurs esprits si éclairés, leurs volontés si rechauffées de l'amour du bien ; enfin, ils y puisent une si grande abondance de moyens pour la vertu, qu'ils disent volontiers en eux-mêmes : non, il ne se peut qu'une institution si sainte ne soit pas attachée à l'ouvrage d'un Dieu.

Et s'il faut enfin ajouter un nouvel argument en faveur de notre foi ; homme, connois mieux ta propre vocation et la fin essentielle pour laquelle tu as été créé à l'image et à la ressemblance de l'Eternel, et un autre motif de ce grand mystere te sera dévoilé. Tu as été créé pour Dieu et pour être un jour participant de sa gloire. Or, puisqu'entre la fin et le moyen il existe un rapport nécessaire, il s'ensuit donc que celui qui doit être semblable à Dieu dans l'éternité, lui soit dès ici-bas semblable en vertu, et qu'ayant à être divin en l'un, il doit l'être aussi en l'autre ; et de-là quel moyen plus efficace pour devenir un homme divin en cette vie, que de rece-

voir Dieu lui-même en son ame? Mais qui pouvoit opérer en nous cette vie toute céleste? Ce n'étoit pas la créature, puisqu'elle n'a point en soi la Divinité. Il falloit donc que les cieux s'abaissassent vers la terre, que Dieu lui-même fît ce que l'homme ne pouvoit faire; car lui seul avoit le pouvoir d'élever ainsi l'homme, et de l'associer à son existence immortelle.

Tel est la sublime doctrine qui nous est manifestée à l'autel, au moment où le prêtre, après avoir disposé nos esprits et nos cœurs, va commencer la partie la plus solemnelle du sacrifice. Ecoutons attentivement sa voix : il demande de nous un recueillement plus profond, il nous rappelle à toute la grandeur des saints mysteres par la majesté de tous les siecles : PER OMNIA SÆCULA SÆCULORUM. Il nous invite à élever nos pensées vers le ciel, à perdre maintenant de vue tous les terrestres et périssables objets, pour ne nous occuper plus que de notre seconde patrie : SURSUM CORDA. Nous ré-



pondons que c'est là le vœu de nos cœurs: HABEMUS AD DOMINUM. Le prêtre nous invite à rendre graces au Tout-Puissant, qui opère en nous de si grandes choses; et nous répondons, que rien n'est plus juste ni plus équitable : DIGNUM ET JUSTUM EST. A ces mots de notre entier dévouement et de notre communion au sacrifice, le prêtre, les mains étendues vers le ciel, continue lui seul, et au nom de tous, la priere publique (ici les paroles intermédiaires varient selon les solemnités, mais c'est dans la préface pour les morts que la foi eucharistique prend un nouvel éclat d'immortalité. « Il est vé-
» ritablement juste et raisonnable, il est
» équitable et salutaire de vous rendre
» grace en tout temps et en tout lieux,
» Seigneur très-saint, Pere tout-puissant,
» Dieu éternel, par Jésus - Christ notre
» Seigneur, dans lequel vous nous avez
» accordé l'espérance de la bienheureuse
» résurrection : afin que, si l'inévitable
» nécessité de mourir attriste la nature
» humaine, la promesse de l'immortalité

future

» future encourage et console notre foi. » Car, pour vos fideles, Seigneur, mourir n'est pas perdre la vie, mais passer » à une vie meilleure; et lorsque cette » maison de terre où ils habitent, vient » à se détruire, ils en acquierent une » dans le ciel, qui durera éternellement. » C'est pourquoi nous nous unissons aux » anges et à toutes les intelligences cé- » lestes, pour chanter un cantique à vo- » tre gloire. Saint, saint, saint, le Sei- » gneur, le Dieu de l'univers, votre » gloire remplit les cieux et la terre: béni » soit celui qui vient au nom du Sei- » gneur; gloire et triomphe au plus haut » des cieux (1) ».

Placez à présent à côté de cette profession de foi eucharistique, de cet hymne d'immortalité, placez tout l'ensemble du sacrifice, tout ce que nous avons dit de son universalité, de son unité et de cette

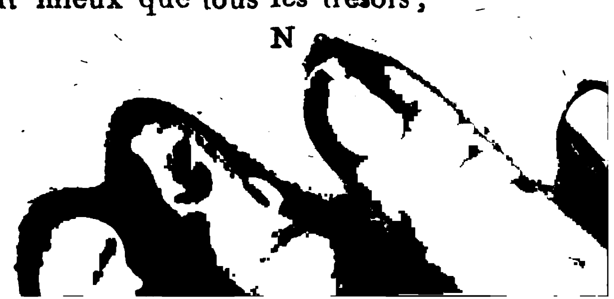
---

(1) Que les faux sages du siecle, avec leur décourageante philosophie, viennent ensuite nous dire: Que la morale de cette Religion n'est propre qu'à nous ôter la vraie philosophie de la mort!

adoration perpétuelle, que le culte catholique seul, entre tous les cultes, rend par Jésus-Christ au Dieu suprême, et tout ce qui nous resteroit à dire d'une Religion, où Dieu est sans cesse invoqué, où sans cesse, la nature et Dieu communiquent ensemble par les sacrifices, par les prieres et par les cantiques.... Pensées ravissantes, sentimens divins, union de tous les esprits, de tous les cœurs, de toutes les espérances en Dieu, qui me donneroit de vous peindre avec toutes vos délices? qui me donneroit d'exprimer tout ce que vous ajoutez de beauté, de vertus, de magnificence et d'éclat au culte des chrétiens? Mais non, il n'est pas au pouvoir de l'homme de découvrir toutes les profondeurs des mysteres de Dieu et tous les secrets de sa bonté infinie. Et néanmoins, si lorsque nous soulevons à peine une moindre partie du voile, il suffit de ce que nous voyons pour attendrir nos ames sur les merveilles de la toute puissance; que sera-ce, si nous apprenons à méditer plus fréquem-

ment la loi de Dieu ! si nous la faisons régner plus souverainement sur nos ames ? Dieu est bon avec les bons ; ceux qui le cherchent le trouvent. Avec quelle profusion de bienfaits, ne doit-il donc pas communiquer avec ses saints, et répandre sur eux ses graces les plus ineffables !

Heureux, heureux donc celui qui connoît sa loi sainte et qui demeure fidele à son culte ; heureux les peres et les meres qui l'enseignent à leurs enfans, ils auront des enfans vertueux et soumis ; heureux, les époux dont elle resserrera les liens, et les amis qui s'aimeront en elle ; ils s'aimeront encore au-delà du trépas, ils s'aimeront toujours ; heureux le citoyen qui lui aura gagné un seul citoyen ; il aura mérité de la cité du ciel la couronne civique, que Rome donnoit jadis à celui qui avoit sauvé la vie à un citoyen. Heureux enfin, et mille fois heureux, l'homme qui croîtra dans la pratique et dans l'amour de cette loi sainte ! « Elle vaut mieux que tous les trésors,



» et le fruit qu'on en retire, est plus
» excellent que l'or le plus fin. Son prix
» surpasse toutes les richesses, et tout ce
» qu'on desire le plus ne mérite pas de
» lui être comparé. Elle a la longueur
» des jours dans sa droite, et dans sa
» gauche, les richesses et la gloire. Ses
» vòies sont belles. Ses sentiers sont
» pleins de paix. Elle est un arbre de
» vie pour ceux qui l'embrassent. Heu-
» reux celui qui se tient fortement atta-
» ché à elle. Mon fils, ne cesse point
» d'avoir devant les yeux les conseils que
» je te donne. Garde cette loi, et elle
» sera la vie de ton ame et les délices
» de ton cœur. Tu marcheras alors avec
» confiance, et ton pied ne heurtera pas
» contre la pierre. Si tu dors, tu ne crain-
» dras point. Tu reposeras, et ton som-
» meil sera tranquille. Tu ne seras pas
» saisi d'une frayeur soudaine, et tu seras
» à l'abri de la puissance des impies; car
» le Seigneur sera à tes côtés pour te
» sauver de leur fureur. Il frappera d'in-
» digence la race des méchans, mais il

» bénira celle des justes. Il se moquera
» des moqueurs, il donnera sa grace à
» ceux qui lui sont fideles. Les sages pos-
» séderont la gloire, l'élévation des impies
» fera leur confusion (1) ».

(1) Proverbes, l. 3.

SIXIEME DISCOURS.

Du culte catholique, considéré dans ses rapports avec l'existence religieuse, morale et politique de ses ministres (1).

Lumen ad revelationem gentium. *Cantic. Simeon. in Evang.*

Il y a toujours eu un ministere de prêtres dans le monde pour rendre à Dieu l'honneur et la gloire de son culte. Tout homme naissoit sacrificateur et pontife dans l'origine des sociétés, et sous la loi de nature. Mais bientôt les peuples venant à se multiplier et à s'étendre, et les pratiques superstitieuses commençant à se mêler à la tradition primitive, il deve-

(1) Ce discours est le même que celui publié séparément en 1791, sous ce titre : *Du Ministere pastoral dans l'église catholique.* Nous le réimprimons avec de très-légers changemens.

noit nécessaire de concentrer le sacerdoce dans un petit nombre de personnes choisies ; et de créer en elles les dépositaires publics de la Religion et des rites. C'est ce que la plupart des instituteurs des nations avoient compris ; mais ils ne l'avoient compris qu'en politiques, qui cherchoient encore plus leur intérêt propre que celui de la Divinité. En réunissant les hommes sous leurs loix, ils vouloient se les attacher plus expressément par un même culte. Leur premier soin fut donc de soumettre le ministère des prêtres à leur seule autorité. Ils se firent rois et pontifes. Tels furent un Minos, un Numa, et dans la suite des temps, un Mahomet, comme dans le nouveau monde, un Manco-Capac : et si tous les fondateurs des empires ne furent pas à-la-fois prêtres et monarques, ils subordonnerent également le culte et ses ministres à leur seule autorité ou à celle des magistrats, ainsi qu'il paroît en Chine et en Chaldée. Ce qui ne tarda pas à assujétir la croyance de ces peuples à toutes les variations de la po-

litique, et à toute la corruption des cours; et ce qui doit être encore regardé comme une des causes qui rendirent l'idolâtrie si florissante dans l'univers. Ses prêtres tenoient par-tout la Religion et le culte dépendans du pouvoir souverain qui les dominoit; c'étoit à la volonté des grands et des riches de la terre que se rendoient les oracles, que de nouvelles divinités peuploient les cieux, et que de nouvelles superstitions répandoient ici bas leurs ténèbres.

Nous ne pourrions donc plus nous assurer de la vérité, ni reconnoître où est le culte que nous devons suivre, où est le sacerdoce que nous devons écouter, si tous les cultes avoient une semblable origine; si le ministère sacerdotal étoit par-tout asservi à la volonté arbitraire des gouvernemens; si la loi, dont il a été rendu dépositaire, avoit pû changer avec la politique des souverains, ou avec les passions des hommes et leurs génies divers. Mais graces en soient rendues à la providence d'un Dieu créateur et conser-

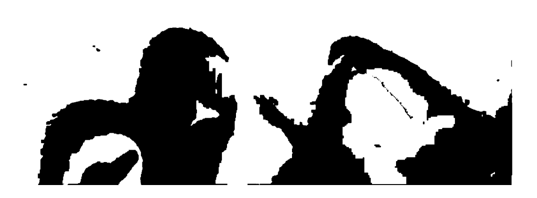
vateur; celui qui n'a pas permis encore que dans la succession des siecles rien ne se confondît ou ne se mêlât dans l'ordre du monde physique, auroit-il voulu qu'il en fût autrement dans l'ordre du monde moral? Celui qui a conservé invariablement les genres et les especes, sans souffrir qu'au milieu d'une si étonnante fécondité, un seul être changeât essentiellement de caractere ou de forme; ce grand Dieu auroit-il pû tolérer que la semence de sa parole fut étouffée par celle de l'irréligion ou de la superstition? Non, cela ne se pouvoit sous les loix d'une Providence immuable. Voici donc ce que Dieu a fait: Pour empêcher que le mensonge ne prévalût à la fin, et que le sacerdoce primitif ne fût aboli sur la terre, au moment où, avec la fondation des peuples, plusieurs cultes insensés prenoient racine dans le monde, et menaçoient d'envelopper l'univers entier dans la nuit du Polythéisme; il a fondé de son côté un peuple, une religion et un culte. Il a créé un ministere sacerdotal, et tel

est le caractere essentiel auquel on pourra toujours le reconnoître; il l'a entièrement séparé du gouvernement temporel. Il en a formé une tribu à part, une tribu, à laquelle il n'a donné pour partage que l'étude de sa loi, l'exercice de sa parole, une pureté plus parfaite, un dévouement plus absolu à la vérité et à la justice. C'est la tribu de Lévi, qui reçut de Dieu cette haute vocation d'être toute entiere consacrée à son service et à celui des hommes, en ce qui concerne la Religion et les mœurs.

Ainsi le ministere sacerdotal a une succession distincte depuis l'origine du monde jusqu'à Jésus-Christ, et on peut aisément le distinguer aux mêmes caracteres. Sous la loi écrite, comme sous la loi de nature, il offre au seul Dieu suprême l'adoration et l'amour. Il n'y a que les formes accessoires au culte, et qui ne sont que de discipline, qui soient sujettes au changement. Sous la loi de nature, tout pere de famille, tout homme offroit lui-même à Dieu l'élite de ses fruits ou de ses trou-

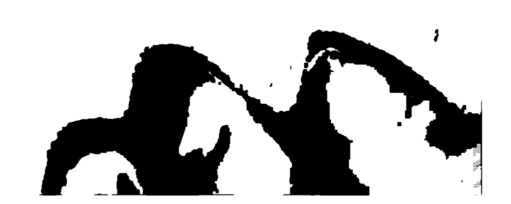
peaux ; sous la loi de Moyse, les rites et les cérémonies étoient décrites, et la parole du Seigneur étoit enseignée publiquement dans les synagogues par un corps de pasteurs qui en avoient la mission expresse, comme elle l'étoit précédemment par les chefs de tribus dans les tentes des patriarches, dans le pays de Gessen, de Canaan ou de la Mésopotamie.

Ainsi se compose l'église juive après l'église patriarchale. Ainsi, le vrai culte et le vrai ministere sont maintenus, la tradition primitive conservée, l'espérance en un pasteur à venir, qui étendroit sa mission à toutes les parties du monde, toujours assurée. Ainsi, le ministere sacerdotal établi de Dieu prend un caractere absolument distinct de tous les ministeres religieux des nations ; ainsi l'instruction est préparée aux simples et aux petits ; dès que la Providence devient l'institutrice d'un culte. Premiere réflexion que l'on doit se rappeler dans la comparaison des différens cultes. Vous n'en



trouvez aucun avant Jésus-Christ, si ce n'est celui des Juifs, où le ministere des prêtres ait été chargé spécialement par la loi, d'enseigner les peuples, et de les instruire dans les voies de Dieu, vous n'en trouvez aucun qui soit enté comme celui d'Israël, sur la foi des patriarches et des prophetes qui remonte, comme celui d'Israël, à la croyance du premier homme; qui rende compte du premier jour de la création, et qui l'ait consacré par un rit particulier; vous n'en trouvez aucun qui porte avec lui des titres si augustes et si certains, qui réponde si bien à l'attente de l'homme et au dessein de Dieu sur nous, qui soit ainsi fondé sur toute vérité et sur toute justice; vous n'en trouvez enfin aucun qui vous transmette ainsi d'âge en âge jusqu'au nom et aux actions des souverains pontifes qui ont précédé la naissance du Sauveur des hommes. Quel est en effet le ministere sacré des nations qui mérite de lui être comparé? Celui des Mages approche-t-il de celui des Lévites? Les prêtres d'Egypte, les lettrés Chinois

doivent-ils leur être préférés ? dans tous ces ministres de la philosophie ou de la superstition, je ne rencontre que des hommes amateurs des sciences ou des arts, des astronomes, et souvent des doctes infatués de toutes les vanités de l'astrologie judiciaire et de la magie; mais toujours des hommes dévoués aux passions des autres hommes, et se mettant peu en peine de l'instruction et du salut du peuple. Nous ne disons rien des Bonzes, des Druides, des prêtres de Cybèle, des autres ministres des Dieux; on sait trop de quelles erreurs et de quels mensonges ils se rendirent coupables, et combien d'ailleurs, ils étoient étrangers à l'enseignement des peuples, et à leurs autres besoins. La gloire du ministère lévitique fut d'éviter tous les vices du sacerdoce idolâtre, de tendre sans cesse à la réunion de tous les Israélites dans une même foi, de ne point désespérer de la providence de Dieu, de conserver religieusement l'attente d'un Rédempteur, d'enseigner aux enfans des patriarches à servir Dieu comme



l'auteur de tout bien, à l'aimer par dessus tout, et à ne craindre que sa justice.

Mais si nous louons de la sorte le ministere de Lévi, que dirons-nous du ministere Catholique, dont il n'étoit que l'ombre et la figure? Que dirons-nous de ce ministere, fondé, non plus pour la restauration d'un seul peuple, mais pour celle de tous les peuples; non plus pour conserver le dépôt des promesses, mais pour les manifester à toutes les générations des hommes, non plus pour expliquer aux enfans d'Israël les premiers âges du monde, mais pour apprendre à tout l'univers ce qui étoit arrivé depuis le commencement jusqu'à Jésus-Christ, et ce qui devoit arriver depuis Jésus-Christ jusqu'à la consommation des temps? Que dirons-nous de ce ministere, qui, au bienfait de l'instruction Mosaïque, joint celui de l'instruction Evangélique, qui nous a délivré de la servitude des observances légales, qui nous a rendu la vertu plus accessible, qui nous a dévoilé les myste-

res du royaume de Dieu, et qui a porté au comble de la perfection le grand commandement de la charité? Que dirons-nous de ce ministere, dont Jésus-Christ a été lui-même le fondateur et le premier pontife? et que louerons-nous en lui? Sera-ce son institution? Sera-ce sa fécondité? Sera-ce son amour pour les hommes, ses bienfaits permanens pour la société? Tout en ce ministere mérite la louange et la bénédiction, la reconnoissance et l'amour. Il n'y a que les abus, dont les hommes ont trop souvent obscurci sa beauté native; il n'y a que les abus qui aient pu lui nuire auprès des ignorans, des foibles ou des pervers. Pourquoi les rappellerions-nous ici? Ces abus ou ne sont plus, ou peuvent être ôtés, ils lui sont tous étrangers. Il n'en est point que son divin instituteur ou que ses premiers apôtres ne condamnent; il n'en est point qui ne soient une violation expresse des principes et des regles sur lesquels il est établi. Contentons-nous donc de dire ce qu'est ce ministere dans l'esprit



de l'église universelle. C'est la meilleure maniere de répondre à tous les sophismes des incrédules, à toutes les calomnies de ses ennemis.

Qu'ils viennent donc échouer devant son institution premiere, tous les sarcasmes des faux sages ; qu'ils viennent être confondus, tous les impies, devant le grand dessein de la régénération de l'univers. Philosophes du Lycée, philosophes du Portique, disciples de Zoroastre ou de Confucius, Brâmes, Gymnosophistes, Mages d'Egypte ou de Chaldée, et vous tous qui êtes les héros, les protecteurs ou les disciples de la sagesse humaine, venez, voici de quoi vous confondre. Un enfant nous est né, et cet enfant a pour nom EMMANUEL, c'est-à-dire, « Dieu avec nous » : il est né pauvre dans Bethléhem, de Juda, à l'époque prédite par le ministere des patriarches et des prophetes, et par l'institution de la loi juive, au temps marqué par la synagogue, et au moment où tous les prêtres d'Israël disputoient de sa venue. Il a accompli en

en lui tout ce qui étoit dit du Sauveur des nations; et sans le secours des lettres humaines, sans la protection des hommes et sans appui de la part du monde, sans autre autorité que celle qu'il tenoit de lui-même. Il a choisi une poignée d'ignorans qu'il s'est associés comme disciples, et il a institué en eux ce nouveau ministere, qui devoit appeller et la Judée et l'univers, à une Religion de paix, de vertu, de bonheur, telle qu'il convenoit en tout au Sauveur des hommes d'enseigner aux hommes, telle qu'il convenoit à un Dieu de laisser pour héritage à la terre, en venant la visiter.

Et maintenant, considérez quelle étoit la philosophie des nations, lorsque Jésus-Christ vint les instruire, et le peu d'accès que pouvoit y avoir le vulgaire des hommes, et voyez ensuite comment tout-à-coup la vocation au ministere apostolique releve l'existence des pauvres. Ce sont de simples artisans, qui les premiers sont appellés; à la différence des institutions philosophiques, qui ne formoient des éle-



ves qu'à la cour des rois, ou sous les portiques des académies. Différence essentielle à remarquer, et qu'il ne faut pas omettre. Car, dès ses premiers pas dans la carriere, Jésus-Christ nous annonce assez hautement que ce ne sont ni les richesses, ni les grandeurs humaines auxquelles il vient donner la préférence, mais l'homme et la dignité de sa nature, qu'il vient relever; il nous annonce assez hautement que sa morale va être à la portée de tous, puisque les derniers d'entre le peuple peuvent en être les docteurs et les apôtres. Delà, l'évangile est déja séparé de toutes les doctrines des philosophes, qui ne sont bonnes que pour l'instruction des philosophes. Platon fréquente la cour de Denis; Socrate est jaloux de compter Alcibiade au nombre de ceux qui l'écoutent; Aristote tient à honneur d'être le précepteur d'Alexandre; Confucius passe une partie de sa vie auprès des rois, et l'autre partie à leur adresser des leçons; tous ces sages se forment des disciples choisis dans la classe des grands ou des

savans. Jésus-Christ arrête les prémices de ses faveurs sur les simples et les petits : il appelle pour ses premiers disciples, Simon-Pierre, et André son frere, qui étoient pêcheurs ; et deux autres freres qui étoient pêcheurs aussi (1).

Mais ce n'étoit pas assez que le ministere pastoral fût établi sur des notions bien différentes de celles de la sagesse humaine ; il falloit encore lui communiquer une autorité que la sagesse humaine n'avoit point. L'autorité est nécessaire pour commander la persuasion aux hommes ; un ministere sans autorité ne seroit plus écouté qu'avec critique, ou, ce qui est pire encore, avec indifférence. Et dès-lors il ne seroit plus assez puissant pour servir d'obstacle aux passions. Vous avez beau présenter aux hommes des maximes célestes ; la plus belle morale n'empêcheroit pas le moindre mal sur la terre, si elle ne s'annonçoit avec autorité. Comme il n'y

(1) Matth. IV, v. 18; Ibid. v. 21.



a pas de loi, ni de tribunal qui empêchassent le moindre crime, s'il n'y avoit aucune force coactive pour les faire respecter. Que dis-je? une loi portée par un particulier sans autorité, par un tribunal sans défense, n'exciteroit que la dérision et le mépris. Il en est de même de la morale qui nous seroit prêchée par des gens sans caractere. Les philosophes l'ont éprouvé du temps de Socrate, lorsque cet homme, « le plus sage de tous les hommes », prêchoit sa doctrine à Athenes. D'où vient qu'elle eut un succès si borné, et que ses disciples ne purent étendre ses principes hors de l'enceinte de son école? C'est que Socrate et ses disciples n'avoient d'autre droit, pour se faire obéir, que celui de l'homme. Mais delà, que ce droit ne leur venoit que de leur propre volonté, il existoit un droit tout semblable pour les philosophes des différens partis; il restoit à tout homme d'alléguer sa propre raison, et ses propres principes, contre la raison et les principes de Socrate, et de s'annoncer aussi

comme l'instituteur, le moraliste du genre humain. C'est ce que les philosophes qui ont suivi, n'ont pas manqué de faire. Voilà ce qui devoit à jamais empêcher la morale du fils de Sophronisque, d'avoir aucun succès hors de l'enceinte de son école; le savant ayant à lui opposer une autre doctrine, l'ignorant ses seules passions. La même chose étoit arrivée à Confucius. Ses disciples trouverent bon, sans doute, de partager sa réputation, en enseignant au-dehors une même morale que celle de leur maître; mais comme Confucius n'avoit sur eux d'autre autorité que celle qu'ils vouloient bien lui donner, ils ne se crurent pas obligés long-temps de lui être fideles dans le secret. Delà, cette double doctrine, qu'on les accuse d'avoir propagée dans les Indes. Et delà encore, ce sceptisme de morale, qui les rend si étrangers aux diverses superstitions du peuple, qui sont innombrables chez les Chinois. Certes, ce n'est pas le reproche que l'on peut faire au ministere pastoral de Jésus-Christ. Il est dit dans l'évan-

gile, que les peuples étoient dans l'admiration de « Jésus, parce qu'il les enseignoit avec autorité » (1). C'est que Jésus-Christ connoissoit la portée de l'esprit et du cœur de l'homme, et il savoit comment il devoit proposer sa loi pour lui assujétir les consciences; il savoit que Dieu seul a le droit de se faire obéir de tous les hommes, parce qu'il est leur pere commun. C'est pourquoi, comme il le dit de lui-même, il tiroit toute sa doctrine du ciel; ce n'étoit pas lui qui enseignoit, mais Dieu qui enseignoit en lui. Sortez de cet enseignement divin, ô philosophes; vous pourrez nous donner de belles maximes de mœurs, mais trouvez-vous une autorité, qui puisse procurer une semblable croyance à vos maximes ou à vos loix?

Mais, dira-t-on, si le ministere catholique se glorifie d'être institué de Dieu; celui de Bramâ, celui de Fô, celui de Ma-

(1) Matth. VII, v. 28, 29.

homet s'en glorifient aussi; de même tous les prêtres des faux cultes qui ont partagé, dans les divers temps, la stupide vénération des mortels.

Oui, ils s'en glorifient aussi, mais que peut-on en conclure? Que l'auteur de l'Alcoran, ou l'inventeur de Fô, ou celui de Bramâ ont pu en imposer à leurs disciples, comme des hommes sans aveu qui arriveroient des pays lointains dans notre patrie, pourroient en imposer par de fausses lettres de créance; ce qui n'empêcheroit pas assurément qu'il n'y eût de vraies ambassades. L'important est donc uniquement ici de distinguer la vérité de la mission; et les moyens ne nous manquent pas pour arriver à cette fin importante. Tous les peuples nous sont connus; toutes les religions anciennes et nouvelles nous le sont aussi; et de même nous connoissons quel a été le ministere des prêtres dans tous les âges, et chez tous les peuples. Mais pour nous borner dans un sujet si vaste, et qui embrasseroit dans son étendue le corps entier de la



religion, qu'il nous suffise de nous arrêter à ces seules preuves de sentiment que nous avons déja indiquées, et qui seront mieux entendues de tous : que le sacerdoce catholique porte exclusivement les caracteres d'une succession primordiale et divine ; qu'il est, ce que le ministere du ciel doit être sur la terre, indépendant des temps, des lieux, des circonstances, le plus profond en témoignage, le plus puissant en œuvres saintes ; qu'il est l'instituteur de l'humanité entiere ; et qu'enfin, bienfaisant par essence, il n'est donné aux sociétés que pour leur vertu, et leur bonheur.

Nous disons que le ministere pastoral catholique porte exclusivement le caractere d'une succession primordiale et divine. Et d'abord remarquez qu'à l'époque où le nouveau ministere s'établit dans le monde, l'ordre lévitique, qui avoit succédé au sacerdoce patriarchal, alloit cesser. Il avoit rempli les desseins de la Providence, et il ne pouvoit plus désormais prolonger sa durée, sans présenter

au monde le scandale de deux ministeres également approuvés de Dieu, et qui eussent pu rendre par leur concours la Religion moins respectable; car, ainsi que la vraie Religion est une, le vrai ministere doit être un. Or, la Providence ne nous a pas laissé long-temps dans le doute. Eh! qui refusera de donner son assentiment à ses oracles, si l'on vient à les comparer avec l'événement? Les prophetes avoient dit : « Quand le pontife en-
» voyé de Dieu sera arrivé; alors ces-
» sera l'offrande et le sacrifice Mosaïque,
» l'ordre Lévitique sera détruit; il n'y
» aura plus de souverain pontife en Israël,
» et la foi primitive sera transportée à
» un nouveau peuple de croyans, avec
» un nouveau ministere sacerdotal, avec
» un sacrifice pur et sans tache, qui sera
» consacré au Seigneur dans tous les lieux
» de la terre (1) ». Jésus-Christ est arrivé;

(1) Deuter. 18, 15 et seq. Isaï, c. 22, v. 2. Daniel, c. 9, Osé, 3, 4, 5. Malach. c. 1, v. 1, 10, 11. Voy. les Proph. passim.

il a été le pontife envoyé de Dieu ; il a établi ce nouvel ordre de ministere et de sacrifice ; la foi des patriarches a été transportée aux diverses nations, et à l'époque marquée, le sacrifice a cessé en Israël ; il n'y a plus eu de souverain pontife en Juda, et l'ordre lévitique a été dissipé, et les généalogies anciennes ont été perdues, et, avec elles, le caractere sacerdotal des enfans de Lévi est devenu impossible à distinguer. Il n'y a donc plus eu ni de pontife, ni de sacerdoce, ni de sacrifice dans la loi ancienne.

Si donc alors, la loi de Jésus-Christ n'avoit déja été entée sur la loi de Moyse, il seroit vrai de dire, que le ministere sacerdotal n'auroit plus eu de continuité sur la terre, et que le sacrifice primitif auroit été interrompu.

C'est donc Jésus-Christ, qui est le terme de la loi ancienne, et le principe de la loi nouvelle, qui unit les temps anciens et les temps nouveaux, qui donne la main aux deux ministeres; qui succede au souverain

pontife d'Israël, dont le sacerdoce, loin d'être interrompu, se trouve ainsi accru et perfectionné dans son divin auteur; et en cela, qui pourra s'empêcher d'admirer le gouvernement d'une Providence ineffable, dont toutes les voies sont constantes, invariables, et toujours unes? Qui pourra s'empêcher de reconnoître dans la succession du ministere catholique, une des preuves les plus éclatantes en faveur de la priorité et de la perpétuité de la foi? Voyez Jésus-Christ apparoissant à ses disciples, entre Moysé et Elie, embrassant à-la-fois les deux testamens, et se rendant à lui-même témoignage, par cet admirable accord des deux ministeres, dont l'un annonce le Sauveur des hommes qui doit venir éclairer les nations, et leur apporter l'évangile de paix, et dont l'autre publie l'avénement de ce même Sauveur, et les prophéties accomplies. Ce ne sont point là des raisonnemens abstraits, et qui passent la portée de la multitude; ce ne sont point des argumens difficiles à saisir, ou des faits moins aisés à comprendre; c'est ce que tout

le monde voit et entend. Il existe une succession dans le ministere pastoral catholique qui n'existe dans aucun autre culte. Chaque souverain pontife y est appellé par son nom, depuis S. Pierre, successeur immédiat de Jésus-Christ, jusqu'à Pie VI, qui occupe actuellement le Saint-Siege, centre de l'unité catholique. De Jésus-Christ, chef de la loi nouvelle, nous remontons à Aaron, par un pontificat également connu. Aaron nous conduit aux patriarches; les patriarches à la tige commune du genre humain, à la création, à Dieu, d'où nous sommes sortis. Ainsi, la chaîne des vérités religieuses nous est transmise par un ministere toujours suivi, par une succession non interrompue de pontifes. Ainsi est tracée d'avance la ligne de démarcation entre le vrai sacerdoce et tous les ministeres qui s'en écartent: ainsi l'on peut aisément distinguer les églises dissidentes de l'église-mere, en interrogeant leur ministere, et en leur demandant compte de leur généalogie sacrée. Pasteurs Luthériens, pasteurs de Genève,

d'où venez-vous? de qui tenez-vous votre mission? qui vous a instruits de la morale de Jésus? Qui a fait parvenir jusqu'à vous la foi primitive? Qui vous a conservé la forme de sacrement que vous avez adoptée? Dans quelle église avez-vous été d'abord enfantés à l'évangile? Et s'il est un temps voisin de nous où vous étiez encore unis à nous par la même succession de ministres, où vous aviez une même église, une même doctrine, qui a pu vous autoriser à faire scission avec nous, à vous créer un nouvel ordre de pasteurs qui n'a plus rien de commun avec l'ordre social? Qui a pu vous assurer votre confiance dans une foi que vous avez rendue variable, qui n'est plus pour vous, depuis Luther et Calvin, ce qu'elle étoit pour vos peres? Vous avez rougi des abus qui dénaturoient à vos yeux l'ancienne église de Jésus-Christ! Ces abus étoient de l'homme, et vous détruisez l'apostolat qui vient de Dieu; vous détruisez cette hiérarchie pastorale qui a fait si long-temps l'admiration des philosophes eux-mêmes, et qui seroit,

en effet, la plus superbe conception de l'intelligence humaine, si elle n'avoit un Dieu pour auteur.

Rien de plus admirable, en effet, que la hiérarchie ecclésiastique dans les temps qui ont précédé sa décadence, et que le rétablissement des anciennes loix peut aujourd'hui faire revivre. Rien de plus admirable que le plan d'administration politico-sacrée, sur lequel est fondé l'empire de Jésus-Christ et la prédication de son apostolat dans toutes les nations (1). C'est l'univers entier que ce plan magnifique embrasse dans la vaste étendue de ses rapports. Le ministere pastoral y est divisé en plusieurs fonctions, mais toutes nécessaires à l'ordre, à l'harmonie de l'ensem-

---

(1) L'empereur Julien ne trouvoit rien dans l'histoire des Peuples et dans les annales de la Philosophie qui méritât de lui être comparé. On sait quels furent ses vains et inutiles efforts pour introduire dans le paganisme une semblable hiérarchie. Ce prince apostat ignoroit, dans son aveugle desir, qu'un ordre de choses que la charité seule a établi, ne peut se maintenir que par elle. *Juli. Epist. 46, 56, 63, Misop.*

ble, mais toutes également liées d'une maniere indivisible à l'unité d'une même foi. Diacres, Prêtres et Pontifes, les emplois sont différens, et la plénitude de l'apostolat n'est pas égale pour tous, mais la fin du ministere est égale, et l'honneur du sacerdoce n'est point divisé. Et voilà en quoi ce ministere surpasse toutes les idées de l'entendement humain et tout le pouvoir des intelligences créées. Nul ministre n'y exerce pour soi ou en son nom; tous y exercent pour Jésus-Christ, et au nom de Jésus-Christ, le même sacerdoce et le même apostolat, mais selon la mission qu'ils en ont reçue de Dieu. Ainsi, l'égalité de l'homme est conservée dans la hiérarchie ecclésiastique, l'égalité de l'homme et sa dignité; ainsi, dans l'église, le moindre Lévite est, en quelque sorte, pour la grandeur de sa vocation et la sublimité de ses rapports, au même rang que celui qui occupe les premieres places; ainsi, toutes les considérations de la vanité humaine s'évanouissent, pour un vrai ministre, devant le grand but de l'utilité so-



ciale; il ne connoît ni de premier, ni de dernier, selon que les hommes l'entendent; et s'il est appellé à dominer les autres, ce n'est que pour être le serviteur de tous.

Joignez à cette unité des fonctions sacerdotales l'unité du gouvernement ecclésiastique dans le partage du monde catholique, en dioceses et en paroisses, dont le point central est une seule église, dans la division de tant de dioceses, dont les différens pasteurs sont réunis à un même pasteur, leur égal pour l'apostolat, leur supérieur dans l'ordre hiérarchique, et l'évêque-primat de toute la chrétienté. Quelle distribution heureuse pour atteindre, à l'instant, d'un bout de l'univers à l'autre, pour entretenir parmi les peuples une correspondance de sentimens, de desirs et d'affections; et pour assurer au ministere pastoral une indépendance plus absolue des puissances de la terre!

Quel gouvernement, en effet, pourroit prétendre à asservir à ses loix un ministere sacré qui est établi pour tous les gouvernemens?

vernemens ? Cela se peut, sans doute, à l'égard de tout sacerdoce qui a rompu l'unité avec le culte catholique, et qui n'est ordonné que pour un seul état ou un seul pays du monde, ainsi que le sacerdoce anglican ou éthiopien. Qu'un tel sacerdoce soit attaqué dans l'enceinte de ses limites, nous en convenons, il ne peut se rallier ailleurs, ni se perpétuer ici-bas. Il faut donc qu'il succombe et qu'il périsse, si la puissance temporelle qui le soutient vient à lui ôter son appui ; ce qui est arrivé à une multitude d'églises dissidentes qui ont voulu, à quelques époques, élever autel contre autel. Elles ont successivement disparu de dessus la terre, laissant après elles la seule église catholique, toujours stable et permanente, si ce n'est dans les mêmes lieux, du moins dans le même univers.

Et de-là, lorsque nous parlons de l'indépendance du ministère pastoral catholique, nous n'entendons pas qu'il doive renoncer à la protection du gouvernement temporel. Mais cette indépendance, nous



la faisons consister dans le pouvoir qu'il a reçu du Ciel, de se maintenir, jusqu'à la consommation des siecles, dans la même doctrine, dans la même foi, dans le même enseignement de vérité, de justice et de bonheur. Or, voilà ce qu'en suivant la chaîne traditionnelle des siecles, nous reconnoissons dans le ministere catholique; mais ce que nous ne reconnoissons qu'en lui.

Voyez, en effet, si ce ministere a jamais fléchi devant la cour des tyrans, devant les faisceaux et les licteurs des maîtres du monde; si, dans le temps où il suffisoit d'un seul édit pour mettre en fuite tous les professeurs de la sagesse humaine, il a jamais cessé d'instruire les peuples et les grands, et de faire entendre sa voix aux juges de la terre. Voyez, dans d'autres temps, si lorsqu'une trop accommodante philosophie a si souvent molli devant le despotisme ou la volonté des potentats du siecle; si lorsqu'un sacerdoce dissident, comme au temps de Luther et de Henri VIII, a fléchi ses principes au gré des

têtes couronnées ; voyez, dis-je, si le vrai ministere n'a pas toujours conservé la même indépendance dans sa foi et dans ses mœurs ; s'il n'a pas toujours été un ministere de liberté, s'il n'a pas pris un nouveau degré de force dans les persécutions, s'il n'est pas sorti constamment victorieux, depuis dix-huit siecles, de toutes les attaques de la superstition et de l'erreur, du fanatisme et de l'incrédulité.

Il peut donc se maintenir dans un état, malgré le vœu des puissances, ce ministere fondé par le Très-Haut : oui, il le peut, jusqu'aux catacombes, jusqu'au martyre, qui ne firent que hâter ses succès sous les Nérons, les Dèces et les Maxences. Mais il peut aussi quitter tel gouvernement et passer dans tel autre, non pas à l'heure et au moment que les puissances de la terre le veulent ainsi, mais à l'heure et au moment où Dieu venant à réprouver les puissances de la terre, à cause de leurs crimes et des crimes des peuples, il permet qu'elles viennent à méconnoître



les ineffables bienfaits du véritable apostolat, ou à les dédaigner.

Ainsi les hérésies anciennes ont séparé une partie de l'Asie et de l'Afrique ; ainsi les hérésies modernes ont divisé le Nord et l'Angleterre. Mais remarquez combien est véritable ce que nous disons, que le ministere pastoral est indépendant des puissances dans l'église catholique, qu'il ne peut être, ni corrompu, ni altéré par elles, et qu'il doit toujours durer et se perpétuer malgré elles. Est-il perdu pour une partie de l'Asie ? Il s'étend vers le nord de l'Europe ; et la Suede, le Danemarck et la Prusse se convertissent à sa parole. Le même ministere est-il proscrit par Luther et Calvin dans une partie de l'Europe ? Il passe les mers ; et ses progrès rapides dans les deux Indes lui valent des conquêtes plus vastes, que les hérésies n'avoient pu lui occasionner de pertes. Tel est le ministere pastoral établi par Jésus-Christ, toujours un, toujours indivisible : il n'abandonne un pays que pour aller étendre ses bienfaits sur un autre

pays; et si Rome elle-même venoit à lui manquer, par-tout où il trouveroit un successeur à Pie VI, il trouveroit une autre Rome, et la dignité centrale de l'église de Rome; car c'est de cette église qu'il est écrit, que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle : « Et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam ». Matt. c. 16, v. 16.

Que peuvent donc contre nous les diverses objections des impies, qui voulant réduire la vraie Religion en un systême purement humain, attribuent son origine, ses succès et ses pertes à l'ambition des princes de la terre? Les annales du monde s'élevent hautement contre une pareille erreur. Ce n'est, ni sur la science des politiques, ni sur la mission préalable des peuples, ni sur la recommandation des philosophes, ni sur le despotisme des souverains, que le ministere pastoral catholique a été fondé : il étoit déja connu et propagé dans l'univers, quand les philosophes sont venus à lui; et quand le Césars l'ont honoré, il avoit déja ré-

pandu ses lumieres jusqu'aux extrêmités du monde.

Et remarquez qu'un des grands moyens que possede le ministere établi de Dieu, pour se conserver libre et indépendant de la politique du siecle, se trouve dans le sacrement même de l'Ordre, par lequel ce ministere s'étend sur toutes les nations, et se perpétue dans tous les âges. C'est par ce sacrement que de nouveaux prêtres et de nouveaux pontifes reçoivent la mission du Ciel, pour gouverner l'église de Jésus-Christ. C'est par ce sacrement que toute la force des rois et des empires ne pourroit suppléer, que l'ordre de la mission ecclésiastique ne sauroit être au pouvoir des tyrans, et que nulle persécution, quelque cruelle et étendue qu'on la suppose, ne peut espérer de détruire sur la terre la semence des vrais pasteurs. Mais c'est ainsi encore que des missionnaires sont envoyés à des peuples qui ne connoissent point la foi; et que, dans le commencement de l'église, les Apôtres se créerent des successeurs, des suppléans

ou des vicaires, pour présider après eux, ou conjointement avec eux, aux diverses églises; et pour propager au loin le même ministere et la même doctrine. Nous ignorons, après cela, comment les pasteurs de Geneve expliquent leur mission apostolique, qu'ils reconnoissent ne tenir que du peuple; car si le vœu, ou le concours du peuple, est seul nécessaire pour la mission à l'apostolat, n'en résulte-t-il pas l'impossibilité évidente d'appeller à l'église de Jésus-Christ de nouveaux peuples? N'en résulte-t-il pas que, dans cet étrange systême où la mission doit venir du peuple, nul pasteur légitime ne peut aller prêcher l'Evangile à des infideles, sans être dans la fâcheuse alternative, ou de se donner la mission à lui-même, ce qui ne peut se dire, ou de ne la tenir de personne, ce qui est aussi absurde. Mais qui ne sent que si une pareille vocation à l'apostolat avoit été nécessaire aux Apôtres, l'Univers entier seroit encore idolâtre? Ainsi l'ordre de succession dans le ministere catholique doit être également re-

P 4



gardé comme une des marques distinctives de son institution divine, et comme un caractere absolument essentiel à son indépendance et à sa durée, comme un moyen plus assuré de conserver, dans la suite des générations, le même enseignement et le même culte.

MAIS après avoir vu quel est le ministere pastoral, considéré en lui-même, il est temps de voir ce qu'il est, considéré dans ses rapports avec la vertu et le bonheur de l'homme.

C'est un ministere plein de douceur et de bonté. Voyez à quels emblêmes touchans son divin auteur veut qu'on le reconnoisse; voyez sous quels rapports consolans, il fonde la mission de ses disciples; combien ces rapports divers sont accommodés aux différens intérêts de la vie; combien ils sont près de nous et de nos besoins, ils sont à la portée de notre esprit et de notre cœur, ils excitent davantage notre gratitude et notre amour, et ils sont dignes en tout du suprême pasteur

des hommes. Ce seul nom de bon pasteur, que Jésus-Christ se donne à lui-même dans son ministere à l'égard des hommes, et qu'il laisse en héritage à ses Apôtres, ce seul nom patriarchal, que d'idées, que de sentimens de tendresse et de bonté il fait naître dans les ames! Et par quelle suite de comparaisons célestes Jésus-Christ n'en relève-t-il pas les devoirs, les sollicitudes et la dignité! « Le Fils de l'homme, dit-il, est venu pour sauver ce qui étoit perdu. Si un homme a cent brebis, et qu'une seule vienne à s'égarer, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller chercher celle qui s'est égarée? Et s'il arrive qu'il la retrouve, ne lui cause-t-elle pas plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf qui ne s'étoient point égarées? Ainsi votre pere, qui est dans les cieux, ne veut pas qu'un seul de ses enfans périsse (1) ». Quelle douceur, quelle prévenance dans ce peu de paroles! Que l'évangile est ra-

(1) Matth. c. 18, v. 11 et 5.



vissant dans l'idée qu'il donne du vrai sacerdoce, et que le ministre de Jésus-Christ accumule sur lui de crimes et de châtimens, lorsqu'à un caractere si noble et si divin, il substitue d'autres sentimens, d'autres inclinations et d'autres pensées. Mais il n'est donc pas en lui-même un ministere inexorable, le ministere pastoral établi de Dieu; il n'est pas ce ministere dur et sans pitié, tel que les philosophes, ou trompés, ou trompeurs, ont voulu nous le faire accroire? Non, ceux qui l'ont ainsi considéré, ne se sont arrêtés qu'aux vices particuliers de quelques-uns de ses ministres. C'est l'homme qu'ils ont voulu peindre avec tous ses défauts; c'est l'homme que l'évangile réprouve, que l'histoire de l'église flétrit, que tous les Canons des Conciles frappent de leurs anathêmes; mais le ministere de Jésus-Christ n'a rien qui lui ressemble. Ah! sans doute, si le vice des particuliers avoit pu lui nuire, il y a long-temps qu'il ne subsisteroit plus, ou qu'il ne se montreroit plus à nous que vicieux et dégradé. Mais heureusement ses

caracteres, sont aussi indépendans de ses propres ministres, que des puissances de la terre. Ils existent dans l'Evangile et dans les Conciles; et l'Evangile, et les Conciles existent entre les mains de l'Univers, qui en garantit l'authenticité. C'est dans ces livres d'institution divine que nous devons constamment remonter, pour connoître toute l'excellence du ministere pastoral, et ses formes toutes célestes.

C'est un ministere de miséricorde et de bienfaisance. Ecoutez Jésus-Christ dans la premiere instruction qu'il donne à ses Apôtres; écoutez Jésus-Christ dans sa réponse aux disciples de Jean. Envoie-t-il ses Apôtres pour annoncer la nouvelle morale qu'il est venu apporter sur la terre? il ne veut pas qu'ils se présentent aux peuples, sans répandre sur eux des bienfaits (1). Répond-il aux disciples de Jean, qui l'interrogeoient, s'il étoit le Messie; ou s'il falloit en attendre un autre? Allez ra-

(1) Matth. c. 10.



conter à Jean, leur dit-il, ce que vous avez vu, et ce que vous avez entendu. « Les aveugles voient, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Evangile est annoncé aux pauvres (1) ». Mais avez-vous compris ce dernier témoignage, il vaut lui seul toutes les preuves morales que nous pourrions apporter en faveur de la vraie Religion; il releve plus lui seul le ministere pastoral que tout ce que nous pourrions ajouter de nouveaux témoignages. Jésus-Christ l'emploie ici comme le grand caractere du Messie, du législateur des nations, comme l'explication unique de toutes les prophéties, comme l'accomplissement de toutes les promesses anciennes. « Allez dire à Jean ce que vous avez vu, et ce que vous avez entendu.... L'Evangile est annoncé aux pauvres ». — Et si des prodiges inouis accompagnent ces paroles, remarquez que la nature de ces prodiges a un rapport di-

(1) Matth. c. 11.

rect avec le salut que Jésus-Christ est venu apporter au genre humain, et à la lumiere dont son Evangile devoit éclairer les nations. Ce sont des sourds qu'il fait entendre, des aveugles qu'il fait voir, des morts qu'il ressuscite ; emblêmes trop frappans des divers états dans lesquels languissoit notre nature, pour être méconnus. Et tel est le caractere particulier de tous ces prodiges qui nous étonnent ; c'est toujours la miséricorde souveraine de Dieu qui se manifeste aux hommes ; qui, dans ces biens terrestres et matériels, a toujours quelque rapport, ou visible, ou secret, avec le bien des ames. Ainsi, dans le miracle de la multiplication des pains, Jésus-Christ fait usage de toute sa puissance ; mais c'est pour nourrir tout un peuple avide de ses discours ; et par-là il nous instruit assez que, sans le secours des richesses, un bon ministre trouve, en tout temps, dans sa seule compassion pour les pauvres, des trésors de miséricorde inconnus aux enfans du siecle. Nous répéterons donc, après Jésus-Christ : que ceux qui ont des oreilles



pour entendre, entendent. C'est ici un prodige, mais un prodige de bonté, et dès-lors, il est croyable; et dès-lors, il manifeste le gouvernement de la Providence, il convient au chef du ministere pastoral, il caractérise l'ordre, la fin et les moyens de ce ministere, et son indépendance de tout secours humain.

Mais que sera-ce maintenant, si nous venons à considérer dans le sacerdoce de Jésus-Christ ce caractere de charité qui l'éleve si fort au-dessus de toutes les philosophies et de tous les sacerdoces des nations? Nous osons hardiment en défier les sages du siecle. Qu'ils nous disent si jamais la sagesse humaine s'est montrée à de pareils traits; si jamais elle eût pu enfanter dans son sein ce vaste plan, de renouveller l'Univers par la charité. Qu'ils nous disent comment à peine le christianisme annoncé, il s'établit une correspondance nouvelle qui n'est, ni l'appas d'un gain sordide, ni l'intérêt d'une gloire périssable, mais un sentiment profond d'humanité et de fraternité qui lie ensemble

tous les hommes, et tous les hommes avec Dieu. Qu'ils nous disent quels étoient les mortels qui ont communiqué une semblable impulsion au monde ? ou plutôt, qu'ils rendent hommage à l'institution du sacerdoce de J. C., qui a opéré toutes ces merveilles sur la terre, et qui les reproduit encore au milieu de nous, malgré la perversité du siecle présent.

Oui, le ministere pastoral a encore, au milieu de nous, ses merveilles; et pour les multiplier, comme dans les premiers temps, il n'auroit besoin que d'être conservé dans les bornes de sa puissance.

Vous demandez où sont ces merveilles? Je répondrai d'abord : dans les obligations mêmes de l'apostolat, qui n'ont point changé depuis J. C. jusqu'à nous. « O » Pasteurs ! s'écrie Fénélon, loin de vous » tout cœur rétréci; élargissez, élargissez » vos entrailles, vous ne savez rien si » vous ne savez que commander, que » reprendre, que corriger, que montrer » la lettre de la loi. Soyez peres, ce » n'est pas assez; soyez meres; souffrez

» de nouveau les douleurs de l'enfante-
» ment; à chaque effort qu'il faudra faire
» pour former J. C. dans un cœur (1) ».
Et voilà une premiere merveille qu'un tel ministere nous soit parvenu à travers la corruption des différens âges, aussi pur dans ses principes qu'il l'étoit en sortant de son auteur.

Vous demandez où sont ses merveilles? Dans les travaux journaliers du ministere lui-même, dans ces travaux que le monde dédaigne, que le philosophe regarde comme si inférieurs à ses soins, qui n'attirent, en effet, ni gloire, ni considération humaine, et qui sont cependant les ressources inépuisables de la vertu et de la félicité publique. Où sont ses merveilles? Dans ces humbles catéchismes qui enseignent à l'enfant du pauvre ce que les sages du siecle ne lui enseigneront jamais, à aimer Dieu de tout son cœur et de toute son ame, et le prochain comme soi-même;

(1) Discours pour le sacre de l'évêque de Cologne.

dans

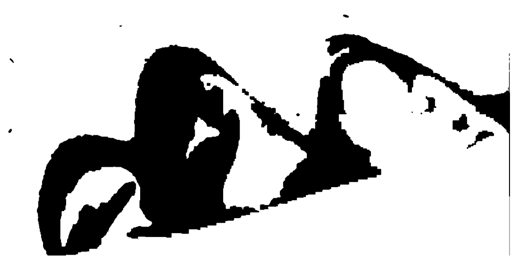
dans ces touchantes instructions où l'orateur sait abaisser son génie pour se mettre à la portée des ignorans, et sacrifier l'éclat de la parole pour gagner plus sûrement à la vertu les simples et les petits. Où sont les merveilles du ministere pastoral ? Dans la visite des malheureux, que l'univers abandonne, dans la consolation des pauvres honteux, toujours assurés de trouver un bon ami dans la personne d'un bon prêtre; et, s'il faut le dire, en un seul mot, dans l'entier dévouement de l'homme et de toutes ses affections à Dieu et au prochain. Qu'un bon prêtre est donc respectable, et qu'un ministre est grand devant Dieu et devant les hommes ! Un bon prêtre est le tendre pere des pauvres, le consolateur assuré des malheureux ; il n'existe pas pour lui-même, mais sans cesse placé entre le ciel et la terre, il prie pour le peuple, il est sans cesse occupé des besoins du peuple ; il instruit les enfans du peuple, il leur apprend à être soumis, à être justes, vertueux, sensibles et charitables. Un bon prêtre est un homme dont on est

sûr pour le secret, pour la probité; un homme dont on a droit d'exiger la plus haute vertu. Il est l'homme de Dieu, l'homme du gouvernement, l'homme du peuple. Sa continuelle méditation est la vérité; sa continuelle étude, le bonheur du genre humain, et la charité universelle. Ainsi, un bon prêtre est l'image visible de la Providence sur la terre, et son agent immédiat auprès de ses ouailles.

Tel est le caractere essentiel du ministere pastoral catholique : tel est le genre de dévouement auquel il appelle l'homme. S'il l'enleve aux premiers sentimens de la nature, c'est pour lui en communiquer de plus dignes de Dieu et des attributs suprêmes. Les sentimens les plus chers de la nature, quand ils attachent l'homme plus que les intérêts de Dieu ou de la société, deviennent une sorte d'égoïsme, dont peu de gens, dans le détail de la vie, savent se garantir. Il faut donc, il faut un véritable dévouement pour être élevé aux fonctions sublimes d'un ministere qui exige de ses prêtres des affections toutes divines.

Comme Dieu, dans le gouvernement de sa providence, ne se borne point à un seul être, mais embrasse l'ensemble de tous les êtres, tel son ministre, dans le plus parfait de tous les cultes, seroit peu digne de lui, s'il prétendoit exercer son ministere sans étendre également ses affections sur toute la société dont il est le pasteur.

En quoi donc mériteroit-il d'être regardé comme un célibat anti-social, ce célibat qui se dévoue à la société, ce célibat qui fait le plus grand bien de la société, ce célibat qui donne à tous les orphelins un pere, à tous les indigens un trésorier fidele, à tous les pauvres honteux un ami secret par caractere et par vocation; ce célibat qui embellit la société et qui la perfectionne; car la société humaine étant composée de grands et de petits, de savans et d'ignorans, de forts et de foibles, et tout homme dans la société étant, premiérement, occupé de son intérêt personnel, n'est-ce pas une chose admirable, et qui doit mériter au culte catholique toute la reconnoissance du peuple, toute la



protection des loix, n'est-ce pas, dis-je, une chose admirable, qu'au milieu de l'agitation de la vie et du choc de tant d'intérêts divers, lorsque chacun ne songe qu'à soi, et que les ames même les plus élevées ne portent leurs regards que sur la prospérité extérieure de la patrie? N'est-ce pas une chose admirable, qu'il y ait dans son sein une portion d'hommes d'élite, uniquement occupés de l'intérêt d'autrui et du dessein sublime de régénérer les esprits et les cœurs; une portion d'hommes qui consacrent tous les instans de leur vie à multiplier le bien qu'ils peuvent faire à leurs semblables........ O vous! les héros de la législation humaine, sages de l'antiquité, qui avez posé les premiers fondemens des sociétés, avec quel empressement n'auriez-vous pas fait entrer dans le plan de vos Républiques, cette tribu sacerdotale de DÉVOUÉS, si un tel sacerdoce avoit existé parmi vous, ou s'il avoit été au pouvoir de votre sagesse de vous élever jusqu'à sa pensée; et l'on oseroit mettre en balance de nos jours, si l'on

doit maintenir dans le gouvernement français le chef-d'œuvre de la Religion et de la politique ensemble réunis, un ministere de dévouement, qu'il faudroit appeller des extrêmités de la terre, pour associer à toutes les idées de régénération politique ces autres idées de régénération morale, de sacrifice, de dévouement et de grandes vertus, sans lesquelles toute réforme dans l'Etat devient impossible, et la liberté n'est elle-même qu'un vain fantôme, suivi bientôt de tous les vices odieux qui perdent les Empires?

Qui voudroit donc ôter au ministere pastoral un des plus beaux caracteres qui l'honorent, et des plus féconds pour le bonheur des peuples? Est-ce la politique? Celle des plus fameux législateurs de l'antiquité l'auroit accueilli. Est-ce la religion? Elle le consacre au milieu de nous par un culte de dix-huit siecles. Est-ce la raison? Elle est contente de ses nobles motifs. Est-ce enfin la nature? Mais celui-là n'est-il pas à ses yeux, plus qu'un pere et qu'un époux qui porte éga-



lement dans son cœur tous les peres, tous les époux, tous les enfans de son église. Il faut donc conclure hautement qu'il mérite d'être conservé, défendu et protégé par tous les gouvernemens catholiques, ce célibat sacerdotal qui donne au peuple autant de dévoués, dont la vocation unique sur la terre est de travailler incessamment à la vertu et au bonheur publics.

Qu'oppose-t-on maintenant à tout notre discours? Les abus et les scandales des prêtres! Hélas! nous l'avouons, qu'un grand relâchement s'étoit introduit dans l'église, et qu'il étoit temps de lui prescrire un terme. Nous l'avouons, que dans un siecle où la seule vertu du Clergé peut lui acquérir des droits inaliénables à la persuasion; où il faut au peuple un corps de ministres sacrés, qui le rappellent au bien, par l'exemple; qui lui inspirent plus généralement la confiance et le respect par une conduite plus conforme à l'évangile: nous l'avouons, dis-je, qu'il n'existoit que trop de ces ministres infideles,

qui, semblables aux enfans d'Héli, rendoient les préceptes divins méprisables, par une conduite sans cesse opposée. PECCATUM GRANDE NIMIS QUIA RETRAHEBANT HOMINES A SACRIFICIO DOMINI (1).

Mais, il faut être juste, et ne pas fermer les yeux au bien en les ouvrant au mal. S'il y a de mauvais prêtres, il y a aussi de bons prêtres, avec cette différence que les premiers sont comme la paille qui cache le froment. Ils se montrent d'abord à tous les regards; vous les rencontrerez dans les promenades publiques, dans les cercles, dans les théâtres. Ce sont les seuls prêtres que le monde voit et fréquente. C'est d'après leur exemple, c'est d'après leur discours, qu'il conclut aisément d'une corruption particuliere à une corruption générale, et le ministere sacré demeure avili dans l'opinion du monde. Soyons plus équitables, et nous trouverons que l'église Gallicane, quoiqu'étran-

(1) I. Reg., c. 2, v. 17.

gement dégénérée de sa gloire, n'est pas néanmoins privée de bons et fidéles ministres. Ah! l'on en compte encore qui, dépositaires du feu sacré de la doctrine et des mœurs, doivent les faire revivre avec un nouvel éclat, si la Religion est jamais rendue à sa pureté premiere. Oui, j'aime à le répéter, il est, il est encore des sages en Israël; vous en trouverez dans tous les ordres de la hiérarchie. Nulle église qui ne puisse vous citer l'exemple de quelque pasteur digne des premiers siecles. Qu'il me soit permis d'en attester ces hommes respectables, ces pasteurs selon l'esprit de Dieu, que nous voyons depuis plus de cinq ans, les innocens objets de tant de persécution et de fureur, dont on n'accuse les sentimens, les opinions et les principes, que parce qu'on les ignore, et qui, jusques dans l'exil ou dans les fers, n'ont jamais formé d'autre vœu que celui du bonheur de leur patrie, pour laquelle ils s'estimeroient trop heureux de pouvoir sacrifier leurs biens, leur repos, leur vie même;

qu'il me soit, dis-je, permis d'en attester ces ministres de la vérité, qui sont en même temps, ceux de la vertu, et dont je n'ai fait que peindre l'existence et les œuvres, en décrivant les devoirs de l'apostolat. Pardonnez à mon ame de s'épancher un moment dans votre sein, et de vous appeler en témoignage de mes paroles, hommes vraiment prêtres; c'est avec vous que j'aime à méditer la régénération des mœurs du sanctuaire; et quand je suis tenté de désespérer du salut de l'église, c'est encore votre souvenir, inséparablement lié à celui de tous les bons prêtres et de tous les vrais fideles, qui me rend le courage et l'espérance. Souvenir inestimable, il est pour moi le plus grand encouragement au bien. Dispersés dans les différentes églises, vous me représentez cette échelle mystérieuse, dont parlent les saintes écritures. Vous êtes comme les anges consolateurs d'Israël, qui montoient et descendoient du ciel; vous annoncez hautement, que la terre ne cesse pas de communiquer avec le ciel;

qu'il y aura une génération de justes sur la terre.

Mais remarquez que les bons prêtres vivent de vertu, et non d'ostentation; leur regne, comme celui de Jésus-Christ, n'est pas de ce monde. La simplicité de leurs mœurs; leur amour pour la solitude, leur goût pour les études saintes, leur dévouement entier aux devoirs de leur état, forment un contraste trop frappant avec la vie et le goût des autres hommes, pour que leur société puisse plaire, et leur conversation amuser. Comment seroient-ils donc connus du monde? Ils sont pour lui, comme s'ils n'étoient point. Il n'y a que les pauvres, il n'y a que les indigens; il n'y a que ceux qu'ils conduisent dans la voie de l'innocence et de la paix, qui rendent hommage à leur zele, à leur sentiment, à leur charité; et cet hommage n'est, le plus souvent, connu que de Dieu. Ainsi, le monde continue à le penser et à le dire, qu'il n'y a que désordre et que corruption dans le Clergé, et il continue à dire

et à penser ce qui est contraire à toute justice ; et il continue à confondre les vices particuliers de l'homme avec l'institution même du sacerdoce de Jésus-Christ, ce qui est contraire à toute vérité.

Qu'il est loin, en effet, de tous les vices de l'homme ce sacerdoce, qui, non-seulement proscrit les abus et les scandales de ses prêtres, mais qui proscrit encore jusqu'à leur inutilité, à leur nullité.

Les paroles de Jésus-Christ sont expresses. Il n'avoue point d'autre ministre que le pasteur laborieux et économe de ses œuvres, « que le pasteur qui fera et qui » enseignera » (1), ce sont les termes de l'évangile. Ainsi, l'édifice de la régénération pastorale porte tout entier sur la vertu de l'homme et le dessein de son auteur ne fut jamais de créer un ordre de citoyens oisifs et inutiles par vocation,

(1) Matth. c. 5, v. 14.



Ainsi l'évangile est une institution commune au prêtre et au peuple, où il n'est question ni de livres sybillins, ni de mysteres d'Isis ou d'Eleusis, ni de secrets particuliers aux chefs, ni de la double doctrine de Pytagore; tout y est apparent et à découvert, c'est la même morale pour tous; mais le prêtre seul y est obligé à une plus grande abondance de vertus, comme étant la lumiere du monde, le sel de la terre, qui doit être foulé aux pieds par les hommes, s'il perd de sa saveur. « Vos estis lux mundi.... Vos estis sal » terræ, quod si sal evanuerit ad nihilum » valet ultra nisi ut mittatur foras, et con» culcetur ab hominibus (1) ».

Ainsi quand on s'éleve contre les relâchemens que les hommes ont introduits dans le ministere pastoral, on a raison de solliciter des réformes utiles; mais quand on affecte de confondre les abus avec le ministere même, on ment contre l'évangile et contre la tradition

---

(1) Matth. c. 5.

de tous les siècles. Ah! ne nous citez plus, pour avilir, le vrai sacerdoce de Jésus-Christ, les crimes particuliers de tous ces ministres d'opprobre qui l'ont déshonoré par leurs vies; ne nous citez plus leurs mœurs efféminées et corrompues, qui ont pu se communiquer et s'étendre sur un plus grand nombre de pasteurs, à certains temps et à certaines époques, où l'église avoit joui d'une plus longue paix. Hélas! pour que l'évangile fut véritable, il falloit qu'à cet égard aussi les prophéties s'accomplissent, et que la foi des peuples fût souvent ébranlée par les désordres du sanctuaire, comme les désordres du sanctuaire devoient souvent s'accroître des prévarications des peuples. Mais au milieu des justices du Très-Haut, vous remarquerez toujours que la plus sévere justice est réservée pour les mauvais prêtres; et si vous suivez attentivement l'évangile, vous y verrez que la premiere fois qu'il y est parlé du châtiment inexorable que le Seigneur doit exercer sur les méchans, c'est

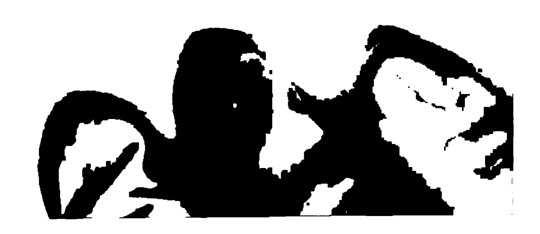


à l'occasion des scandales des mauvais pasteurs qui réjaillissent sur les peuples, et qui leur rendent la loi de Dieu méconnoissable (1).

Vous ne trouverez donc point, dans le ministere pastoral catholique, cette connivence avec les abus qui a toujours déshonoré le sacerdoce des nations. Lorsque les prêtres chez les Grecs, les Egyptiens et les Chinois, étoient les juges arbitraires de leur propre conduite, et pouvoient constamment régler leurs principes sur leurs mœurs, dans le culte catholique la loi juge le prêtre, et l'oblige à prononcer tous les jours lui-même son propre jugement s'il prévarique. Ainsi, les siecles s'écoulent, et le même sacerdoce demeure ; le relâchement s'introduit dans l'église ; les vrais docteurs se taisent ; les imposteurs élevent la voix ; les ténebres se répandent sur une région, et puis sur une

(1) Voyez Isaï., c. 13, in fine. Id. c. 56, v. 10 et 11. Ezech., c. 3, v. 18. Zachar., v. 16. Malac., c. 1 et 2, etc., etc. Matth. c. 2, v. 41.

autre région, et le même sacerdoce demeure, pour appeller à grands cris la réforme, tonner sur les têtes coupables, rendre les principes imprescriptibles, et opérer tôt ou tard dans l'église le bien qu'il indique sans cesse.



SEPTIEME DISCOURS.

Du culte catholique, dans ses rapports avec la tradition primitive.

Veritas Domini manet in æternum. *Ps.* 116, *v.* 2.

Je demandois une tradition primitive, 1°. qui m'apprît à connoître l'homme dans son origine et dans ses différens rapports avec son auteur; 2°. qui m'enseignât dans ses préceptes et dans ses conseils la perfection de la sagesse humaine; 3°. qui se fût maintenue toujours pure et invariable au milieu des continuelles mutations de cet univers. Or, ces trois caracteres de vérité également simples, et d'une évidence si frappante, que nul homme droit et sincere dans ses recherches ne sauroit s'y méprendre, ni refuser au culte qui les renferme, le consentement de sa raison et de sa conscience; je les trouve réunis dans la tradition catholique.

Jettons

Jettons d'abord un rapide coup-d'œil sur toutes les traditions de la terre. Tel philosophe est aujourd'hui incrédule, qui ne s'est peut-être jamais avisé d'approfondir cette vue générale de la croyance du genre humain. Elle rapproche beaucoup plus qu'on ne le pense, la foi des différens peuples; elle est un nouveau témoignage en faveur de la foi catholique, sur lequel on ne sauroit trop insister. Si donc nous venons à examiner les diverses traditions du monde, nous les verrons se réduire à trois principales : celle des Chrétiens, des Juifs, des Mahométans, et des Guebres ou Parsis, qui est la même dans sa source; celle des Chinois, disciples de Confucius; et celle des Indiens, sectateurs de Brama. Je ne parle pas de la tradition de quelques idolâtres qui existent encore dans quelques parties des Indes orientales, de l'intérieur de l'Afrique, et des forêts américaines; mais dont les dogmes sacrés n'ont ni suite, ni liaison, ni décence, et accusent trop visiblement leurs auteurs d'ignorance et d'imposture.



Ainsi donc, pour nous arrêter aux trois sortes de traditions dont nous venons de parler, celle des Indiens n'est, comme nous l'avons remarqué ailleurs, qu'une tradition locale attachée irrévocablement au fleuve du Gange; elle est mêlée d'histoires ridicules et sans rapport à leur sujet. Elle compte une multitude de siecles dont elle ignore les événemens; elle joint à un absurde polythéisme, la déplorable doctrine de la métempsycose : elle suppose que le monde, et tout ce qu'il renferme d'êtres intelligens, finira par être anéanti, pour recommencer à exister de nouveau sous une autre forme d'êtres.

La tradition des Chinois, fondée par Confucius, ne passe pas les bornes de leur Empire. La morale en est la même que celle de Socrate et de Platon; elle a, comme nous l'avons remarqué, le même défaut de sanction divine. Elle commence dans la Chine avec Confucius; et ses livres sacrés, en nous parlant d'une création, d'un état d'innocence et de déchéance du genre humain, nous en laissent ignorer

les causes et les effets. J'apperçois des traces d'une foi primitive dans cette tradition, mieux marquées que chez les autres peuples; mais elles ne suffisent pas pour m'expliquer les vrais rapports préexistans entre Dieu et l'homme.

La tradition des Guébres est évidemment imitée de celle des Juifs, comme plusieurs savans l'ont si bien prouvé dans leurs écrits; elle n'est plus suivie que par un petit nombre de disciples, reste malheureux des anciens Perses.

La tradition de Moyse, également respectée des Juifs, des Chrétiens, des Mahométans et des Guébres, est donc, par excellence, la tradition de l'univers, puisqu'elle sert de base à la croyance religieuse de l'Europe, de la majeure partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique; qu'elle réunit la presque totalité des peuples, et que ceux qui n'y croient point, y sont néanmoins conformes, pour le fond de leur doctrine, et lui rendent hommage, par la ressemblance, quoiqu'altérée, des principaux traits de leur histoire.

Cette premiere considération nous conduit à deux conséquences également utiles à la foi catholique : l'une, que nul peuple du monde n'a désespéré d'une tradition primitive, et ne s'est cru abandonné des cieux ; la seconde, que la tradition juive ayant la presque totalité des suffrages, l'on ne peut aujourd'hui s'en écarter, sans offenser la croyance universelle, ni lui en préférer une autre de celles qui existent, sans passer d'une croyance plus éclairée à une autre qui l'est moins, et qui correspond à celle-là, pour le fond de ses dogmes et de sa morale.

Si nous venons ensuite à comparer ces trois sortes de traditions, en ce qu'elles nous apprennent de l'histoire de la création et de nos premiers rapports avec Dieu ; celle de Moyse nous donne seule un cours suivi d'instruction sur l'origine du genre-humain, sur les premiers âges du monde, sur l'action continuelle de la Providence, dans le gouvernement de cet univers. La tradition des Chinois et celle des Indiens se contentent de nous parler

de l'existence d'un Dieu créateur et conservateur, et d'une déchéance de l'homme, d'un déluge universel. Celle de Moyse nous apprend quel est ce Dieu qui a tout créé, cette Providence qui gouverne tout: elle nous dit en quoi consiste cette déchéance de l'homme; elle nous fait l'histoire de sa chûte; elle y ajoute la promesse de sa régénération; et en nous décrivant les ravages du déluge, elle a soin de nous en détailler les causes et les effets, dans la dépravation des hommes et la justice outragée du Très-Haut.

Il y a donc cette différence entre cette tradition et les deux autres, que celles-ci ne remontent point jusqu'à l'origine du monde, et nous laissent absolument ignorer le secret de notre nature, et les vues de la Providence dans les époques les plus solemnelles du genre humain. Ces traditions ne sont donc pas primitives; elles ont une lacune de plusieurs siecles, que celle de Moyse remplit; et si elles supposent les mêmes faits, elles en ignorent la contexture et l'ensemble.



Un autre défaut commun à ces deux traditions, c'est de se trouver isolées entre le passé, qui ne leur est point connu, et l'avenir, avec lequel elles ne conservent aucun rapport suivi; lorsque tous les événemens se suivent, se lient et s'enchaînent dans la tradition juive, où le Pentateuque, s'appuye sur le livre de Josué, le livre de Josué sur celui des Juges, celui des Juges sur celui des Rois, celui des Rois sur les livres Sapientiaux et Prophétiques, etc.: ce qui forme une suite non interrompue de faits, qui concourent tous au soutien et au développement de la même vérité. Ainsi, l'on peut dire que la tradition juive est sans lacune, que son histoire est complette, depuis la naissance du monde jusqu'à Jésus-Christ; hommage que lui rendent à-la-fois les Juifs, les Chrétiens et les Mahométans. Les autres traditions, au contraire, nous présentent l'image d'un édifice plein de lacunes, qui péche également par le comble et par la base.

Il s'agit maintenant de savoir où se trouve, depuis Jésus-Christ, la continuité

de cette tradition, et lequel de ces trois peuples, qui en sont les possesseurs, Juifs, Chrétiens ou Mahométans, y est resté le plus fidele.

Remarquez, que depuis Jésus-Christ, il n'a plus rien été ajouté aux livres sacrés des Juifs; que, peu de temps après, leur culte public a été dissous; qu'ils n'ont plus eu, ni temples, ni autels, ni sacrifices, ni législation, ni gouvernement, ni police nationale; qu'ils ont été errans et vagabonds dans l'univers.

Remarquez, en second lieu, que si, à l'époque de la destruction de Jérusalem, arrivée quarante ans après la résurrection de Jésus-Christ, il n'y avoit pas eu un autre culte enté sur celui de Moyse, et qui, dans les desseins de la Providence, devoit le remplacer, il y auroit eu un temps dans la durée du monde, comme nous l'avons dit ailleurs, où il n'y auroit plus eu sur la terre de culte public avoué du Ciel; un temps, par conséquent, où la vérité eût défailli dans l'univers.

Et qu'on ne prétende pas nous citer la

loi de Mahomet comme un culte de remplacement (1); cette loi n'est venue que

(1) Mahomet a tiré de la tradition juive et chrétienne ce qu'il a mis dans l'Alcoran de plus conforme à l'idée de Dieu et de la vertu.

Mahomet s'est mis en contradiction avec lui-même, en louant J. C. et son évangile, et en élevant autel contre autel.

L'auteur de la *Certitude des preuves du mahométisme*, le baron de Cloost de Val-de-Grace, depuis Anacharsis Cloost, connu sous le sobriquet d'*Orateur du genre humain*, prussien de naissance, le même qui, lors de la fédération de 1790, parut à la barre de l'assemblée nationale, avec la prétendue députation de tous les peuples de la terre, l'un des ennemis les plus acharnés de la Religion, et qui a fini par être décapité avec Hébert et quelques autres factieux; ce baron de Cloost a voulu démontrer la vérité du mahométisme, pour accuser indirectement le christianisme de mensonge. Mais que sauroit-il résulter de toutes ses preuves? Rien autre, sinon que le culte de Mahomet, qui n'est au fond qu'une hérésie de la Religion juive et chrétienne, peut feindre les mêmes preuves de vérité que celles-ci, et en abuser pour séduire les simples et les grossiers. Nous ne prétendons pas le nier. Mais en est-il moins certain que le culte de Mahomet, sorti du fond de l'Arabie, s'est répandu, au septieme siècle, le glaive à la main, sur une partie de l'Asie et de

six ou sept cents ans après; et pendant cet intervalle, la vérité n'eût plus eu d'asyle sur la terre, si la Religion chrétienne ne lui avoit consacré ses adorations et ses hommages.

Le christianisme est donc la religion établie de Dieu pour être substituée au culte judaïque, comme une loi beaucoup plus parfaite, qui appelle non plus un seul peuple, mais tous les peuples, à l'unité d'enseignement et de doctrine : de-là le nom de CATHOLIQUE, qui la distingue de tous les autres cultes; et ce nom, qui comprend la grandeur et l'universalité de ses préceptes, annonce suffisamment qu'elle vient du Ciel, qu'elle descend du Pere commun des hommes, à qui le salut de toutes les nations est également désirable.

Cette supériorité du catholicisme sur

---

l'Afrique, et a multiplié les persécutions et les épreuves contre les disciples de la vraie foi, lorsque la vraie foi n'a pas cessé de répandre sur la terre ses lumieres pacifiques et ses instructions pleines de justice et de candeur?



tous les autres cultes, doit être attentivement méditée. La religion juive, ainsi que nous l'avons dit encore, n'étoit qu'une religion locale, elle ne devoit pas toujours durer; et, chose étrange! lorsque sa tradition embrassoit les époques les plus solemnelles de l'univers, qu'elle annonçoit un rédempteur commun à tous les peuples, et que toutes ses espérances étoient CATHOLIQUES, elle concentroit néanmoins son culte aux enfans d'Israël; elle n'admettoit que des Juifs au temple unique qu'elle avoit élevé à Jérusalem, en l'honneur du vrai Dieu; elle annonçoit donc une loi plus parfaite; et quand cette loi est venue instruire les hommes, celle des Juifs a cessé d'être conforme à elle-même, en lui refusant sa croyance. Dès-lors ses oracles, ses rites sacrés, toutes les pages de son histoire, sont devenus inintelligibles à ses propres disciples; et ses rabins ou ses prêtres l'ont remplie de tant de superstitions et de mensonges, qu'elle n'a plus rien eu de commun avec la religion de Moyse, que le dépôt des mêmes livres

saints, qui publient la réprobation de la loi ancienne et le triomphe de la loi nouvelle. Et certes, il étoit juste et raisonnable que la religion juive, dépositaire silencieuse de la tradition catholique, cédât sa place à l'évangile, qui est venu manifester cette tradition à la face de l'univers, et y appeller tous les peuples; qui a continué l'histoire du genre humain, à l'époque où les livres sacrés des Juifs se sont tus; qui a instruit ses disciples des derniers siecles du monde, comme Moyse les avoit instruit des premiers siecles de la création, et qui a completté la tradition religieuse des peuples, en ne nous laissant plus rien de nouveau à apprendre sur notre vocation ici-bas, sur la cause et la fin de tous les êtres.

Mais l'évangile a vu naître dans son sein diverses sectes qui l'ont déchiré. Ces sectes ont expliqué la tradition de Jésus-Christ chacune à sa maniere, et elles ont fondé autant de cultes disparates, aussi contraires à l'unité de l'enseignement qu'à l'unité de la doctrine. Or, comment distin-



guer la vraie église de toutes celles qui s'en attribuent si faussement le nom? En leur demandant, sans distinction d'orthodoxes ou de dissidentes, où est l'église CATHOLIQUE? Toutes vous nommeront la même église apostolique et romaine, que Jésus-Christ a fondée avec son sacerdoce, et dont la tradition est si bien établie, qu'il est impossible de la démentir sans attaquer la durée de la foi elle-même, sans nier que la religion soit l'ouvrage d'un Dieu. « Par où en avons-nous la connois-
» sance? Ne craignons pas de le répéter:
» par une succession suivie de docteurs et
» des disciples, par des écrits publiés d'âge
» en âge, et conservés de main en main,
» par des traditions qui ont passé des peres
» aux enfans, par des assemblées solem-
» nelles en chaque province et en chaque
» ville, pour l'exercice de cette religion;
» et par les bâtimens destinés à ces usages,
» dont quelques-uns subsistent depuis
» mille ans: tout cela sans aucune inter-
» ruption. Depuis que St. Pierre et St. Paul
» ont fondé l'église romaine, il y a tou-

» jours eu à Rome un pape chef des chré-
» tiens : nous en savons toute la suite et
» tous les noms jusqu'à Pie VI; nous avons
» la suite des évêques de Jérusalem, d'An-
» tioche, d'Alexandrie, de Constantinople.
» Pour venir chez nous; nous connoissons
» les évêques de Lyon, depuis St. Potin et
» St. Irénée; de Toulouse, depuis St. Sa-
» turnin; de Tours, depuis St. Gatien; de
» Paris, depuis St. Denis; et les églises
» même dont l'origine est plus obscure,
» ont une succession connue depuis envi-
» ron mille ans : c'est la preuve la plus
» sensible de la vraie religion. Toute
» église qui remonte jusques aux pre-
» miers siecles, montrant une suite de
» pasteurs toujours unis de communion
» avec les autres églises, et principale-
» ment avec l'église romaine : toute église
» qui a cet avantage, est catholique. Au
» contraire, on connoît les sociétés des
» hérétiques, parce qu'en remontant, on
» trouve plus tôt ou plus tard le temps
» précis auquel ils se sont séparés de l'é-
» glise où ils étoient nés. La doctrine nou-



» velle ou particuliere est fausse : la vé-
» ritable est celle qui a toujours été en-
» seignée par toute l'église (1) ».

Voici donc la différence essentielle qui existe entre la tradition de l'église catholique et celle des églises dissidentes. C'est que celle-là n'a jamais varié dans son institution premiere, et s'est maintenue pure de toute innovation, soit dans le dogme, soit dans la morale. Elle enseigne aujourd'hui la même doctrine qu'elle enseignoit au commencement, et qu'elle enseignera jusqu'à la fin des siecles. Mais toute église dissidente a varié dans sa foi; et pour excuser sa séparation et son isolement des autres églises, elle a été obligée d'accuser la tradition ancienne, d'avilir sa pureté, son unité et sa durée; comme si la Providence pouvoit lui manquer, ou qu'elle dût faillir avec le temps. Ainsi, le moyen de distinguer l'erreur de la vérité est simple pour le chrétien fidele.

(1) Fleury, 1er. discours sur l'Hist. Eccl., pag. 4 et 5.

Par-tout où il verra un temps, une époque où une église se séparera des autres églises, pour suivre une croyance à part, il reconnoîtra que la tradition primitive est violée, et la tradition catholique sera toujours pour lui celle qui est immuable dans sa foi, et qui se perpétue, d'âge en âge, dans l'unité d'un même sacerdoce.

Ainsi, l'avantage de la foi, c'est de reposer notre esprit et notre cœur sur une croyance dont la durée égale celle des siecles, et qui ne peut souffrir, ni tache, ni changement, ni variation : ainsi, le bonheur du catholique, c'est de pouvoir penser de la divinité et de la vertu, comme le premier des hommes, et toute la suite des justes, en ont pensé ; c'est de ne pas cesser un moment de voir l'action de la Providence dans le gouvernement de cet univers, dans la propagation de la vérité, ou dans son obscurcissement chez les peuples : c'est de reconnoître tous les jours, et avec de nouvelles délices, la supériorité de sa croyance sur tous les vains systêmes des philosophes. «Que de choses vaines dont



je n'ai pas besoin ! » disoit un sage de la Grece, à la vue du luxe et de la vanité de ses concitoyens ; et il remercioit le Dieu suprême de lui avoir accordé une meilleure philosophie. Et moi je dirai, à la vue de tous les vains systêmes enfantés par les faux sages : « Que de choses vaines dont je n'ai pas besoin ! » et que d'obligations je dois au Ciel de m'avoir exempté de tant de doutes, de scepticisme et de recherches pour me conduire droit à la connoissance de Dieu et de sa loi sainte, à travers un si grand nombre de définitions de la vérité, qu'un moderne en a compté plus de trois cents parmi les philosophes des différens âges ! Etrange variation de principes, qui me prouve suffisamment que la vérité est encore pour eux au fond du puits (1).

Les différens systêmes religieux qui n'ont pas la vérité pour eux, ont donné dans les mêmes écarts et dans les mêmes inconvéniens que la philosophie humaine. Tout

(1) On sait que c'est là où quelques philosophes grecs l'avoient placée.

sectaire

sectaire qui s'est arrogé le droit de dogmatiser, n'a pu le refuser, sans être inconséquent, à un autre sectaire. De-là cette multiplicité d'hérésies sorties d'une seule, dans les derniers siecles, et cette fureur d'innover, qui s'étoit emparée de tous les esprits, à la suite de Luther et de Calvin; de-là tout le scandale des hérésies ne peut retomber que sur leurs auteurs; et l'unité catholique n'en paroît, à côté de la discordance de leurs principes, que plus brillante et plus solemnelle (1).

---

(1) Il n'est aucun de ces sectaires qui n'ait voulu prouver contre le gouvernement d'une Providence, que la foi a pu se corrompre dans l'univers, et qu'il est arrivé un temps où la vraie Religion a cessé d'honorer Dieu par un culte très-pur; le prétexte de toutes les hérésies est le même. La vérité, disent leurs auteurs, a été altérée sur la terre, et il n'existe plus de Religion digne du ciel. Voilà le principe sur lequel Luther, Calvin, Guillaume Penn ont établi chacun leur réforme, et leurs disciples n'ont point vu qu'en se séparant de l'église-mere, non-seulement ils renonçoient à l'unité de l'enseignement, mais à celle de la tradition; et qu'en rendant leur croyance variable, ils lui ôtoient tout droit d'autorité sur les esprits:



Que l'on cesse de nous opposer les progrès de l'erreur dans les différens âges. C'est ici-bas la destinée de la vérité, d'être dans une lutte continuelle avec le monde et ses faux sages. La tradition catholique nous la présente, dans tous les siecles, attaquée et triomphante de mille ennemis divers. Il ne faut pas perdre de vue cette existence de la vérité sur la terre, pour n'être point scandalisé des coups que lui porte, de nos jours, la multitude des impies, et pour lui demeurer fideles au milieu de la défection générale. Suivez-la dès l'origine du monde; persécutée dans Abel; couronnée de gloire dans Hénoch; il ne lui reste plus, du temps de Noé, qu'une seule famille d'adorateurs et qu'un seul asyle, ce-

---

ce qui a dû susciter des réformes sans fin, des sectes sans fin, des contradictions sans fin dans les nouvelles réformes, (*Voyez l'Histoire des Variations de Bossuet*). C'est à cet esprit innovateur qu'il faut remonter pour trouver l'origine du phisosophisme de notre âge.

lui d'un frêle vaisseau environné des décombres et de ruines du premier univers. Elle survit au déluge ; elle se perpétue dans la famille d'Abraham ; et lorsque Moyse vient la tirer de la servitude des Pharaons, on sait quels nouveaux périls l'attendent dans l'apostasie du désert. Elle reçoit dans la terre de Chanaan les hommages des douze tribus ; mais ne croyez pas que ses dangers aient cessé avec les victoires des Israélites. Les Philistins au-dehors, les sophistes au-dedans, ne cessent d'attaquer son ministere ; les uns par la force des armes, les autres par la séduction de leurs principes. L'arche sainte où le livre de ses oracles est déposé, tombe au pouvoir de ses ennemis. L'incrédulité s'empare du cœur même de Salomon. Les tribus se divisent sous Jéroboam. L'idolâtrie devient dominante dans Israël. Des princes conquérans s'élevent contre Juda. Jérusalem est détruite, son temple renversé, son peuple emmené captif ; et c'est alors que la vérité fait entendre sa voix sur les bords de l'Euphrate. Elle réside à la cour de

Babylone sur les levres de Daniel. Elle sort inviolable avec le prophete, de la Fosse aux Lions; et c'est au milieu d'une fournaise ardente qu'elle entonne, par la bouche de trois jeunes hébreux, le plus beau cantique qui existe, en l'honneur du Dieu de la nature. Elle vient effrayer l'impie Balthasar jusqu'au milieu des festins. L'Empire des Assyriens s'écroule; son Temple est rebâti. Attaquée de nouveau sous Antiochus, les Machabées relevent de nouveau son empire; mais bientôt son éclat immortel paroît s'affoiblir. Plusieurs sectes de faux sages propagent en Israël leurs opinions impies. La venue de Jésus-Christ approche, et jamais la vérité n'a été menacée d'un plus grand obscurcissement. Jésus-Christ arrive, et le massacre des innocens, commandé par l'affreuse politique d'Hérodé, ôte aux Juifs foibles et pusillanimes l'espérance même d'un Messie. La tradition primitive leur paroît en défaut, lorsqu'elle va devenir, par la prédication de l'évangile, la tradition de l'univers.

Mais l'évangile ne se propage pas sans résistance de la part du monde et de ses sages. La persécution des sophistes aide celle des bourreaux, et celle des bourreaux, la persécution des sophistes; et tandis que ceux-ci épuisent contre les chrétiens le sel de la raillerie et le fiel de la satyre, ceux-là inventent des supplices inouis contre les confesseurs de la foi. Vains et inutiles efforts, la vérité demeure victorieuse du glaive et du sophisme. L'église triomphe des lycées et des académies, et la croix de Jésus remplace l'aigle romaine sur le front des Césars.

Un nouvel ordre de persécution s'éleve alors contre la vérité; le relâchement de ses ministres et les hérésies. A ces deux fléaux viennent se joindre les siecles d'ignorance; aux siecles d'ignorance succédent les prétendues réformes du quinzieme siecle; à ces fausses lumieres, le philosophisme de notre âge, et tous les genres d'impiété dont nous avons été les témoins et les victimes.

Mais, quelque grands que soient ces



maux, devons-nous désespérer de la vérité ? Ah ! c'est sur nous et sur nos enfans qu'il faudroit pleurer, si nous avions le malheur d'appartenir à une nation pécheresse et apostate, et non sur le sort de la vérité ; car « la vérité du Seigneur demeure éternellement ». Comme elle a triomphé de toutes les persécutions anciennes, elle triomphera de toutes les persécutions nouvelles. Ne faut-il pas qu'il y ait des hérésies pour que l'oracle de l'apôtre s'accomplisse, et que les élus de Dieu soit éprouvés ? Ne faut-il pas encore que la foi voyage sur la terre, qu'elle passe d'un climat à un autre climat, pour que la parole de Jésus-Christ ne soit point trompeuse, et que la vérité soit ôtée au peuple qui en abuse, pour être transportée à un autre peuple qui en connoisse tout le prix, et où elle puisse produire son fruit ? Que peuvent donc contre elle tous les efforts de l'impiété ? Tout varie dans l'univers, les loix, les arts, les sciences ; mais la vraie tradition demeure. Chaque âge a son opinion, chaque peuple

son temps d'accroissement et de décadence. Les nations les plus colossales meurent, à la fin, comme les hommes; mais la vraie tradition est immuable. Thébes, Memphis et Babylone ont été, et ne sont plus. On ignore à-la-fois l'époque de leur fondation et celle de leur durée. Il en est ainsi de tous ces cadavres de villes qui jonchent le sol de l'Asie, du midi de l'Europe et des côtes orientales de l'Afrique. Ils nous rappellent la mémoire de vingt nations jadis célebres, dont un souvenir confus est aujourd'hui tout ce qui nous en reste. Ainsi, les usages et les coutumes des peuples, et leurs religions elles-mêmes, quand elles sont l'ouvrage de l'homme, s'alterent avec les années, et finissent par tomber avec eux dans un éternel oubli. Rien, enfin, sur la terre ne sauroit se conserver dans le même état, au milieu de cette continuelle mutation des hommes et des choses, qui transportent la politesse et la philosophie d'une nation à une autre nation, des Egyptiens aux Grecs, des Grecs aux Romains, des Romains aux Barbares,



des habitans de l'ancien monde à ceux du nouveau. La vraie tradition surnage seule au-dessus de l'abyme des siecles; et toujours pure et toujours inviolable dans sa durée, elle enseigne constamment aux hommes le même Dieu à adorer, la même morale à pratiquer, la même tradition à suivre.

HUITIEME DISCOURS.

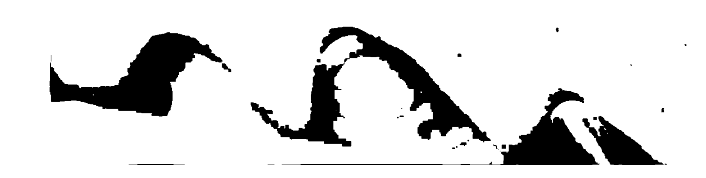
Du culte catholique, considéré dans ses rapports avec l'unité, la prospérité et la durée des empires.

Justitia elevat gentem. *Prov. c. 14. v. 34.*

C'EST dans les principes mêmes du catholicisme qu'il faut chercher ses vrais caracteres sociaux, et non dans les excès qu'il condamne; dans les abus qu'il réprouve, dans les vices qu'il proscrit, et qu'on ne sauroit dès-lors lui imputer sans injustice.

A entendre cependant plusieurs sophistes modernes, cette religion n'est propre qu'à diviser les hommes et à les rendre malheureux; il n'en est pas qui convienne moins à un bon gouvernement.

Mais ces reproches sont-ils fondés? Sont-ils seulement vraisemblables vis-à-vis de la



premiere religion qui ait proclamé sur la terre le grand commandement de l'amour de Dieu et des hommes.

Nous pourrions citer en preuve du contraire tous nos discours précédens; mais consentons à n'avoir rien dit en faveur de cette religion sainte, si nous ne démontrons évidemment son action et son influence directes sur le bonheur social, sur l'unité des empires, sur leur prospérité, leur durée.

Or, nos preuves sont fondées sur autant de vérités, dont le sophiste lui-même ne sauroit nier les conséquences.

PREMIERE VÉRITÉ.

Plus un état peut multiplier les moyens d'union parmi les hommes, plus il se rapproche de l'unité sociale.

Conséquence de cette premiere vérité.

De-là le culte le plus propre à multiplier parmi les hommes cette union sera le plus propre à servir les vues d'un bon

gouvernement; de-là le triomphe social du catholicisme.

Toujours un et invariable dans ses dogmes et dans sa morale, c'est par l'unité de la même foi qu'il conduit ses disciples à l'unité des mêmes sentimens et des mêmes pensées. En vain nous opposeroit-on l'existence des chrétiens dissidens. S'ils sont dissidens, ils ne sont plus dans l'unité; mais ils ne peuvent sortir de l'unité sans cesser d'être catholiques: ceux-ci reçoivent la même instruction chrétienne dans toute l'étendue de l'uni-nivers; leurs principes sur la moralité des actions et la regle des devoirs sont les mêmes.

Régénérés dans les eaux d'un même baptême, ils vivent de la même vie spirituelle, et ne forment plus en J. C. qu'un seul esprit et un seul cœur; et leur union est tellement au-dessus de toutes les pensées humaines, que toutes les expressions sentimentales de l'amitié, de l'amour, même profane, n'ont rien qui puisse nous en montrer le vrai caractere. Le catho-



lique, selon l'expression de l'Ecriture, voit dans le disciple de la même foi, la chair de sa chair, l'os de ses os; et telle est leur identité d'existence en J. C., que deux enfans jumeaux dans le sein de leur mere ne sont pas plus unis par le sang qui les vivifie, que les enfans d'une même foi ne le sont dans le sein de la même église par les mêmes sacremens qui les sanctifient.

De-là toutes les vertus sociales du chrétien qui répandent un si doux charme sur tous les momens de l'existence; de-là les motifs surnaturels d'aimer le prochain comme nous-mêmes, de l'assister dans ses besoins, de le protéger dans sa foiblesse, de le défendre contre l'oppression, de le consoler dans son infortune, et, ce qui est la suprême perfection évangélique, de compatir à ses maux, de souffrir avec ceux qui souffrent, et d'être tellement unis aux affections de nos semblables, que leur joie devienne notre joie, et leur douleur notre douleur. Et ce sont ces hommes dont les sophistes ont dit

que leur religion les rendoit étrangers aux diverses affections de la vie!

Maintenant à côté d'un culte si puissant dans ses moyens d'union religieuse et sociale, placez le culte d'une vaine philosophie qui constitue chaque citoyen le maître de se choisir à lui-même sa regle de mœurs; laissez à chaque sophiste le champ de la morale libre; autorisez chaque sectaire à dogmatiser à son gré; traitez toutes les religions avec la même indifférence; et voyez quel sera pour l'état la suite d'une telle politique? La variété la plus déplorable d'opinion et de sentiment sur les principes de tout devoir. La foi ne tardera pas à être divisée; la vérité ne sera plus qu'un problême, la vertu qu'un sujet de scepticisme. Quoi! le moindre sophiste se donnant à lui-même la vocation d'instituteur du genre-humain trouvera, s'il est éloquent, des lecteurs et des dupes; et chacun se faisant désormais une morale conforme à ses passions, il en résultera pour les citoyens une défiance mutuelle, conséquence nécessaire de la défiance des



principes; il se formera dans l'état des corporations de sectes les seules redoutables à sa tranquillité; point de département, de canton, de cité ou même de famille, dont la diversité de croyance n'altere les sentimens, ne divise les cœurs, ne relâche les liens les plus intimes : l'amitié ne pouvant exister parfaite entre deux ames désunies par leur foi; ce qui fait sourire des enfans à la vue de la piété de leur vieux pere, ce qui ne laisse subsister d'autre ressemblance entre des freres impies que l'identité de leurs vices et la nullité de leurs vertus.

Mais, dit-on, ne peut-on pas suppléer à l'enseignement religieux par l'enseignement politique, au catéchisme catholique par le catéchisme social ?

Non, sans doute, puisque l'enseignement politique, le catéchisme social, fussent-ils rédigés sur la même morale, manqueroient encore de cette sanction divine, sans laquelle nous avons vu que toute morale sera toujours variable au gré des passions, tout homme selon qu'il sera mû par

ses propres desirs se croyant en droit de l'expliquer à sa maniere. — Mais il existera des livres élémentaires, pour en fixer irrévocablement le sens. — Fort bien; mais si ces livres sont suivis ponctuellement par les esprits vulgaires, les esprits plus élevés ne sauront-ils pas s'en affranchir? Et sous une pareille institution sera-t-on jamais plus assuré de la doctrine des maîtres que de celle des disciples?

DEUXIEME VÉRITÉ.

La société humaine fut violée dans tous les temps par les passions, dont celle des conquêtes n'est pas la moins dangereuse.

Conséquence de cette vérité.

De-là, le meilleur de tous les cultes est celui qui commande le plus sûrement aux passions, et qui se montre le plus éloigné de l'esprit de conquêtes.

La religion de Romulus, je l'avoue,



n'étoit que trop capable de faire de son peuple, un peuple de conquérans; mais si l'oracle qui promettoit au Jupiter du Capitole la conquête de l'univers, éleva si haut le courage guerrier des Romains, ne devoit-il pas amener tôt ou tard leur décadence, les Romains, d'après cet oracle, ne pouvant cesser d'être conquérans sans cesser d'être croyans? Religion terrible pour le repos du reste du monde, mais terrible encore pour le repos de ses propres disciples.

La religion de Mahomet a été de même conquérante par principe, et elle a dû conduire de même les peuples à leur perte par leur agrandissement (1).

---

(1) La religion chrétienne n'ayant pour objet que de rendre les gouvernemens établis plus justes et plus heureux, s'accorde avec tous les gouvernemens, et n'en préfere aucun. La loi des Musulmans établit au contraire (code religieux, 73e article de foi) : « que » ses disciples doivent être gouvernés par un Iman » qui ait le droit et l'autorité de veiller à l'observa- » tion des préceptes de la loi, de faire exécuter les

Le

Le Catholicisme se montre donc bien plus sage dans ses principes lorsqu'il nous apprend à desirer la paix comme le premier des biens, et que dans le sein même de la victoire, il en fait le premier objet de nos prieres et de nos vœux.

» peines légales, de percevoir les dîmes fiscales, de » lever des armées, etc. ».

L'établissement d'un Iman est un point de la foi musulmane, arrêté et statué par les premiers sectateurs du mahométisme. Ce point fondamental est autorisé par cette parole de leur prophete : *Celui qui meurt sans reconnoître l'autorité de l'Iman est censé mourir dans l'infidélité.* Le peuple musulman doit donc être gouverné par un Iman ; cet Iman doit être seul et unique ; son autorité doit être absolue, elle doit tout embrasser ; tous doivent s'y soumettre et la respecter : nulle ville, nulle contrée ne peut en reconnoître aucun autre. *Voyez le tableau général de l'empire ottoman, tom. I, Code religieux, pag. 258 et suiv.*

Cet Iman doit être issu, suivant le 35[e] article de foi, d'une race particuliere d'Arabes, du sang des *Coureychs*, de tout temps considérés comme la plus noble des tribus arabes, dans laquelle Mahomet prit naissance. Il est vrai que la maison ottomane n'a pas l'avantage d'être de ce sang. Mais les juristes de l'em-



Mais n'est-il pas à craindre que des principes si pacifiques ne finissent par amollir notre courage, et ne nous inspirent des sentimens lâches et pusillanimes? Non; parce que le catholicisme en détournant ses disciples de tout esprit de conquêtes, ne les détourne pas avec moins de soin de tout ce qui seroit capable d'énerver leurs mâles vertus.

Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs (1) de la vaillance des soldats chrétiens. Dès les premiers siecles de l'évangile ils avoient fait leurs preuves, et dès-lors l'apologiste de la vraie religion pouvoit défier les chefs des légions romaines d'avoir des soldats plus courageux et plus fideles. Un sophiste prétend que ce cou-

---

pire concluent en sa faveur, d'une rénonciation formelle du dernier des Kaliphes-Abassides en 1517, qui leur a acquis les mêmes droits; un autre argument est celui qu'ils tirent de la puissance et de la fortune des armes qui ont établi la maison ottomane. *Voyez le tableau général de l'empire ottoman, au lieu cité.*

(1) De la Religion aux Législateurs, Ire. part., art. V.

vage dura peu, et que les soldats chrétiens, braves seulement par émulation, perdirent toute leur valeur au moment où la croix eut chassé l'aigle; comme si l'armée de Bélisaire avoit été une armée de lâches! celle de Charlemagne une armée de poltrons! celle des Croisés une armée sans valeur! et, pour nous rapprocher de notre siecle, celle de Louis XIV une armée sans bravoure!

Une pareille calomnie se détruit d'elle-même, et il n'est besoin pour la réfuter que d'ouvrir les annales de l'histoire.

Mais ce n'est pas seulement d'une vaine ambition, que la morale chrétienne voudroit guérir les gouvernemens; elle les défendroit, si elle étoit mieux écoutée, de tous les vices capables de troubler l'harmonie sociale ou le repos des familles. Le polythéisme des Grecs et des Romains favorisoit également l'orgueil, la volupté, les haines héréditaires et nationales; passions funestes qui, de quelque beau nom qu'on les décore, ne cessent de précipiter les hommes à leur perte. Le polythéisme

favorisoit l'orgueil en ne récompensant que les vertus d'éclat, en ne plaçant dans l'Olympe que les plus illustres des mortels, sans discernement des œuvres; la volupté en y poussant la jeunesse par l'instruction et l'exemple des Dieux; les vengeances et les haines héréditaires en leur élévant des autels, et en instituant des fêtes civiques pour en perpétuer le sentiment dans les ames.

Qui doute cependant que, ces vices détruits ou seulement affoiblis dans les ames, les gouvernemens ne fussent mieux assurés, et le nombre des injustices plus rares sur la terre? Concluez-en donc que le culte catholique, qui ne cesse de combattre ces mêmes vices par leur contraire, défend, autant qu'il est en son pouvoir, les sociétés humaines des passions qui les violent, et que s'il devenoit jamais la loi constante de tous les peuples, une paix inaltérable régneroit sur la terre.

TROISIEME VÉRITÉ.

Plus les hommes sont tenus par la conscience, plus ils peuvent compter sur leur bonne foi réciproque.

Conséquence de cette vérité.

La religion la plus propre à tenir les hommes par la conscience sera donc aussi la plus propre à les assurer les uns les autres. Nouveau sujet de triomphe pour le catholicisme ; il ne cesse de tenir l'homme sous la main de Dieu, de l'investir de sa présence, et de l'instruire dans les voies de la sagesse et de l'équité. Principes d'où dépend toute la moralité de nos actions, et sans lesquels l'idée même de la justice s'effaceroit bientôt des sociétés humaines, ou plutôt, sans lesquels les sociétés humaines ne sauroient exister.

Les ennemis du catholicisme accusent, il est vrai, ses prêtres d'exercer, à la fa-



veur de ces principes, un empire illimité sur les consciences dans le tribunal de la confession. Mais si cet empire n'est que celui de la vertu, s'il est libre comme elle, qui peut l'appeller sans rougir un empire subversif des loix et des gouvernemens? Depuis que la confession des péchés fait partie du culte public dans le monde chrétien, les états les plus ombrageux, en regarderent-ils jamais la pratique comme dangereuse à leur repos? Tout au contraire; ceux même de ces états qui se sont séparés de l'unité catholique, en ont retenu la confession des péchés; et les protestans, qui seuls n'en reconnoissent point l'obligation divine, s'efforcent néanmoins de l'accréditer et d'en maintenir l'usage comme d'une utilité reconnue pour les mœurs (1).

---

(1) Il y a environ une vingtaine d'années qu'un catholique de Suisse, des environs de Fribourg, ayant trouvé une somme considérable d'argent, sur le chemin de Berne à Fribourg, la retint. Ayant été se confesser, son directeur l'engagea d'aller déposer dans les mains des magistrats de Berne, la somme qu'il avoit

Cependant un de nos sophistes modernes s'indigne contre l'impénétrable secret de cette *fonction sacerdotale*, qu'il appelle *une cérémonie clandestine*. Mais n'est-ce pas le secret même de la confession qui attire les coupables, et devient pour eux le premier motif d'encouragement à la vertu ? N'est-ce pas cet impénétrable secret qui ouvre leurs bouches à l'aveu de leurs fautes les plus honteuses, en même-temps que leurs yeux aux larmes et leur cœur au repentir ? N'est-ce pas enfin à la faveur de ces ténebres sacrées, que le criminel se dérobant à tous les regards des hommes, et n'existant plus dans la nature entiere, qu'avec Dieu, sa conscience et son juge, contracte de nouveau l'engagement

---

trouvée sur les terres de ce canton ; il le fit. Cette action causa une sensation considérable parmi les protestans ; et les magistrats ayant renouvellé, en 1758, les ordonnances pour le clergé du pays de Vaud, ils y recommanderent la confession avec plus de soin qu'ils ne l'avoient encore jamais fait dans leurs anciens réglemens. *Des causes du bonheur public*, *édit. de 1768, pag. 250.*



souscrit du ciel, de réparer ses fautes, et de remplacer par autant de vertus peut-être bien des crimes qu'il eût commis encore et qui eussent fait le malheur d'un pere, d'un époux, d'une famille entiere? Interrogez ces pasteurs vertueux, ces hommes apostoliques qui ont vieilli dans l'exercice du sacerdoce, et ils vous diront que l'extinction des procès et des haines qui désolent les familles, la réparation des injures, la cessation des larcins, des usures, des monopoles, des adulteres, et de tous les genres de crimes, en sont les fruits journaliers; et ils vous apprendront (ce que vous ignorez, sans doute, mais ce qui n'en est pas moins important pour la régénération et le bonheur des empires), que leur ministere dans le tribunal de la confession fut toujours incomparablement plus efficace et plus persuasif pour la réforme des mœurs et la réparation des injustices, que les discours les plus éloquens, que les instructions les plus touchantes dans les chaires chrétiennes; témoignage confirmé par un des philosophes les moins suspects à l'opinion du jour,

« Que de restitutions, dit J. J. Rousseau, » que de réparations la confession ne fait-» elle pas faire chez les catholiques ? (1) »

Mais n'est-il pas à craindre que les prêtres n'abusent de cet *empire invisible* qu'ils exercent sur les consciences pour troubler et renverser les gouvernemens qui les protegent ou les tolérent ? Non, parce que leur enseignement dans le tribunal de la pénitence ne sauroit être différent de leur enseignement dans les chaires chrétiennes ? Or, quel enseignement plus ami de toutes les constitutions sociales que le culte catholique ? « Nous croyons, dit Fleury (2), que la religion s'accommode avec toutes les formes de gouvernemens ; que l'on peut être chrétien à Venise et en Suisse aussi-bien qu'en Espagne et en France, et que chacun doit demeurer fidele et soumis aux loix de sa patrie ».

Voudroit-on même se former l'idée d'une république fondée toute entiere sur

(1) Emil., tom. 3.

(2) 9e. Discours sur l'Hist. Ecclésiastique.



l'égalité de nature? que l'on jette les yeux sur celle du Paraguay, dont le monde n'avoit point encore vu de modèle, et qui fut fondée dans le centre de la plus féroce barbarie, sur un modele plus parfait que ceux de Platon, de Thomas Morus, de l'auteur du Télémaque, par des hommes qui en cimenterent les fondemens de leurs sueurs et de leur sang; qui, armés du seul glaive de la parole et l'évangile en main, ont affronté la fureur des sauvages les plus intraitables; et que les armes des Espagnols n'avoient fait qu'irriter, les ont civilisés, et en ont fait des chrétiens qui, pendant un siecle et demi, ont fait l'admiration de tous ceux qui ont vu de près leur police et leurs mœurs (1).

Cependant des républicains ardens prêts à tout sacrifier à leur amour pour la liberté, n'ont plus vu dans le catholicisme que la religion qui consacre les rois; et sous ce rapport, ils ont cru qu'il ne pouvoit s'allier avec des principes répu-

(1) Voyez l'Hist. du Paraguay par Charlevoix, t. 1, liv. 1.

blicains : ils ont été plus loin. — Raisonnant du culte public en simples politiques humains, ils ont pensé que ce culte pouvoit varier au gré du législateur, qu'il devoit même varier avec les divers gouvernemens ; et que les hommes étant toujours enclins à se faire de la divinité des idées conformes à leurs inclinations et à leurs habitudes, le culte d'un seul Dieu convenoit aux monarchies, le culte de plusieurs aux républiques : raisonnement spécieux, mais qui ne peut surprendre que des hommes étrangers à toutes les connoissances de la religion et de l'histoire.

Et d'abord loin que le polythéisme soit né avec les républiques, il est né tout au contraire avec les monarchies les plus absolues, avec le despotisme oriental. Les Chaldéens et les Assyriens, le premier des peuples idolâtres, furent également asservis au pouvoir d'un seul, et tellement leurs esclaves, que Nabuchodonosor s'en faisoit adorer comme un Dieu, sans qu'aucun de ses sujets osât refuser de fléchir le genou devant son idole.

Il est ensuite à remarquer que le polythéisme accueilli par les Grecs et les Romains ne les empêcha pas, tout républicains qu'ils étoient, d'établir un gouvernement monarchique dans les cieux, soumettant toutes choses à la volonté du grand Jupiter, qui, d'un seul mouvement de ses sourcils, pouvoit ébranler les fondemens de la terre, comme dit Horace, et qui dans Homere menace tous les Dieux de les enchaîner, avec l'univers, au sommet de l'Olympe, où ils ne seront plus qu'un météore suspendu devant lui (1).

---

(1) L'aurore versoit sur la terre ses rayons d'or. Assis au milieu de l'Olympe, environné d'éternelles clartés, le maître du tonnerre tenoit l'assemblée des immortels.: il parle; tous les Dieux tremblent à sa voix.

« Ecoutez ce que ma sagesse m'inspire. Qu'aucun Dieu, qu'aucune Déesse ne tente d'arrêter le cours de mes desseins. Que ma volonté soit la vôtre, et que soudain le destin s'exécute ».

« S'il est un de vous qui ose aller porter aux Troyens et aux Grecs un secours que je réprouve, en proie à la douleur et couvert de honte, il remontera dans

C'est le poëte chéri des Grecs qui fait parler d'une maniere si souveraine le pere des Dieux et des hommes; et c'est ainsi qu'en ont pensé tous les grands génies dont la Grece, Rome et tout le genre-humain ont droit de s'honorer. Car, soit que ces génies au-dessus du vulgaire connussent mieux les vices des gouvernemens sous lesquels ils vivoient, soit qu'ils ne

---

l'Olympe, où ce bras, loin du céleste séjour, le précipitera dans les abymes du Tartare ».

« Là sont des portes de fer enchaînées sur des voûtes d'airain, autant au-dessous de l'enfer que le ciel est au-dessus de la terre; il apprendra enfin que tous les Dieux doivent trembler devant moi ».....

« En douteriez-vous encore? Attachez à la céleste voûte, la chaîne d'or qui embrasse le monde. Que tous les Dieux, que toutes les Déesses unissent leurs efforts; jamais vous ne pourrez entraîner sur la terre, et votre maître, et votre roi ».

Moi, si j'étends les bras, j'enleverai, et la chaîne et les Dieux, et la terre et les ondes; j'attacherai la chaîne au sommet de l'Olympe, et l'univers entier ne sera plus qu'un météore suspendu devant moi : tant mon pouvoir surpasse le pouvoir des mortels et des Dieux. *Illiad., chant 8. au commenc. trad. de Lebrun.*



s'arrêtassent qu'au sentiment moral qui rapporte tout à l'unité, quand il veut rapporter tout à la suprême perfection, les Socrate, les Platon, les Xénophon admirent également l'idée d'un premier principe, auteur et régénérateur de tous les êtres, et dont la toute-puissance régit l'univers. L'on voit même que Platon a puisé dans cette idée celle de son verbe. Jamais idée plus sublime n'éclaira l'imagination de l'homme, et je ne doute pas que Dieu, voulant préparer le genre-humain à la connoissance de l'évangile, par les lumieres les plus pures de la raison, n'ait permis au plus grand génie de l'antiquité d'entrevoir ici le secret de son essence immortelle. Mais comment Platon avoit-il pu parvenir à cette vue raisonnée d'un des mysteres les plus impénétrables de la divinité? C'est, selon nous, qu'il ne vit plus dans les discussions les plus orageuses des assemblées populaires d'Athenes, que le vote même des opinions qui formoit à la fin le décret auquel tous devoient obéir. Ce décret sorti de la

bouche du magistrat étoit aux yeux de ce grand philosophe la parole ou le verbe créateur de la loi qui, terminant toutes les discussions ultérieures, faisoit fléchir toutes les volontés devant une volonté suprême. Or, il nous paroît croyable que ce grand homme, en rapportant aux idées morales et aux causes premières de cet univers, ces idées philosophiques touchant la législation et le gouvernement de sa patrie, s'éleva jusqu'à l'idée d'un décret divin, d'une parole céleste, d'une loi éternelle, d'un verbe incréé sorti du sein du très-haut et suprême ordonnateur de tous les êtres.

Nous livrons au reste ces conjectures à la réflexion de nos lecteurs, et nous nous contentons d'en conclure que le républicanisme le plus pur, tel que celui de ces illustres personnages, les ramenoit de l'idolâtrie à l'unité divine, toutes les fois qu'ils vouloient se former des idées claires et distinctes d'une regle de mœurs ou d'une providence dans le gouvernement de l'univers.



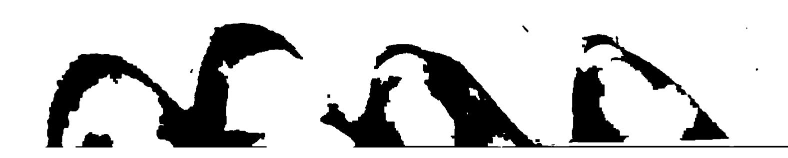
Il est donc faux que le polythéisme, tel que nos sophistes l'entendent, soit essentiel aux républiques, puisque l'Olympe des républiques grecque et romaine étoit une véritable monarchie, et que d'ailleurs Rome ne fut jamais plus esclave qu'à l'époque où laissant tomber les anciennes loix en désuétude, elle ne mit plus de bornes à son idolâtrie. L'on ne peut pas dire non plus que le culte qui se borneroit aux divers objets de la nature, et qui seroit fondé, par exemple, sur l'astronomie ou sur l'agriculture, fût plus favorable à la liberté des nations, puisque le culte des astres et le culte agricole furent d'abord en honneur chez les Egyptiens et les Chaldéens, également gouvernés par les plus absolus des rois.

Ainsi le polythéisme ne convient pas plus aux républiques qu'aux monarchies: que dis-je? n'est-il pas démontré par les diverses annales des peuples, que ce culte se prêta, dans tous les temps, aux caprices de la tyrannie; qu'il fut toujours au pouvoir des despotes de l'asservir à leurs passions,

sions, jusques-là que l'on vît son encens sacrilege brûler sur les autels des Néron et des Claude.

Mais voyez plutôt à quel haut degré de liberté nous a conduit la religion de Robespierre, et dîtes-nous si pendant quatorze siecles de durée la France nous présenta jamais une plus exécrable tyrannie que celle dont nous avons été les témoins, au milieu du polythéisme, sans contredit, le plus raisonné, le plus complet, le plus méthodique de tous les cultes semblables, dont les ténebres se soient répandues dans l'univers.

Remarquez néanmoins que si le tyran signala ses premieres démarches par la proscription du culte catholique, c'est qu'il savoit bien que ce culte ne pouvoit s'asservir, et il lui parut encore plus facile de le dissoudre que de l'incliner à ses loix de vengeance et de sang; et certes il ne se trompoit pas. En effet, pendant ces jours d'épouvantable mémoire, où la France n'étoit plus qu'un vaste cachot qui ruisseloit du sang de ses premiers citoyens, le



catholicisme a su disposer ses disciples à la mort, jamais à l'avilissement. Vous avez vu des vierges timides mourir en héroïnes avant que de prononcer un seul mot contraire à leur foi; vous avez vu des légions de prêtres aimer mieux périr par mille glaives avant que de cesser d'être prêtres catholiques; vous avez vu de simples fideles redescendre dans les catacombes avant que d'arborer l'étendard de l'apostasie et de la séduction, et se maintenir ainsi toujours libres au milieu de la servitude universelle.

Tel est l'esprit du culte catholique. Ah! ne craignez point que ses prêtres se révoltent jamais contre les gouvernemens qui les protégent ou les tolérent, eux qui ne peuvent, sans manquer à leur propre croyance, cesser d'être soumis aux gouvernemens qui les persécutent.

« Ce n'est point par foiblesse. Qui » peut mourir n'est jamais foible; mais » l'église sait jusqu'où il lui est per» mis d'étendre sa résistance. *Vous n'a-* » *vez pas encore résisté jusqu'au sang,*

» disoit l'apôtre; jusqu'au sang, c'est-à-» dire, jusqu'à donner le sien, et non » répandre celui des autres. Quand on la » veut forcer de désavouer ou de taire les » vérités de l'évangile, elle ne peut que » dire avec les apôtres : que prétendez-» vous? *Nous ne pouvons pas;* et en même » temps d'ouvrir le sein où l'on veut » frapper; de sorte que le même sang qui » rend témoignage à l'évangile, le même » sang le rend aussi à cette vérité, que » nul prétexte, ni mille raison ne peuvent » autoriser les révoltes (1) ».

(1) Bossuet, sermon sur l'unité de l'église.

Ils étoient profondément convaincus de ces mêmes principes, les soldats de cette fameuse légion thébaine qui, menacés de la peine de mort s'ils ne sacrifioient au génie de leur empereur et ne renonçoient à leur culte, écrivoient à Maximilien Hercule : « Nous » sommes vos soldats, mais nous sommes aussi ser-» viteurs de Dieu; c'est ce que nous avouons, et » avec joie. Nous vous devons l'usage de nos armes, » et à Dieu la pureté de nos cœurs. Nous avons reçu » de vous la solde militaire et de Dieu l'existence et » la vie. Nous devons donc vous suivre, mais non » contre celui qui est notre créateur et qui est aussi

V 2



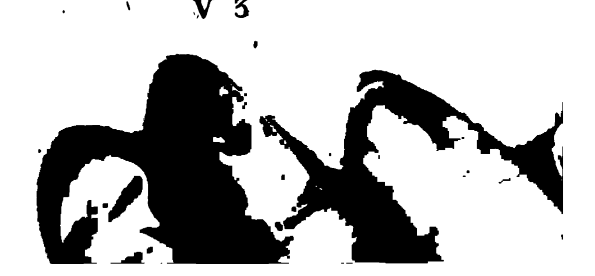
Or, d'après ces principes invariables du culte catholique, ses ministres ne sauroient être rebelles à l'état sans devenir rebelles à l'église. Quoi donc! ils ne seroient plus que des prévaricateurs s'ils cessoient un moment de prêcher la subordination aux loix, le paiement des subsides, le respect pour les autorités publiques, le maintien de l'ordre social? Et si, d'autre part, ils pouvoient démentir dans le secret des consciences cette pacifique doctrine que leur sacerdoce leur fait un devoir d'an-

» le vôtre, quand même vous ne voudriez pas le » connoître. Nous sommes prêts à vous obéir, mais » non pas quand vous nous commanderez des crimes. » Que s'il faut nécessairement désobéir à Dieu ou » aux hommes, nous n'avons garde d'hésiter; nous » obéirons à celui que nous craignons le plus. Après » tout, comment vous assurerez-vous de notre fidé- » lité, si nous ne la gardons pas à notre Dieu? Le » serment que nous vous avons prêté est-il donc plus » auguste et plus sacré que celui que nous lui avons » fait auparavant? Si vous cherchez à faire mourir » des chrétiens, nous le sommes tous, prêts à rece- » voir avec patience le coup de la mort : nous le re- » cevrons avec la même joie que nous l'avons déja

noncer hautement dans les chaires évangéliques ; les catholiques les moins instruits s'appercevroient sans peine que ces prêtres sortent de leur caractere, qu'ils franchissent les limites de leur mission, qu'ils parlent, non plus en anges de paix, mais en factieux, en perturbateurs qui sement la discorde. L'enseignement de l'église universelle, toujours conforme à celui de Jésus-Christ, serviroit seul à les confondre ; et une pareille séduction est d'autant moins dangereuse, que de pareils ministres ne sauroient changer leur voca-

---

» reçu en la personne de nos freres ; car les chrétiens
» savent souffrir et mourir, et non se révolter. Le
» danger qui nous menace n'est pas pour nous une
» raison de nous défendre. Quelque terrible que soit
» le courage, quand on le réduit au désespoir, nous
» avons des armes, et nous ne nous en servirons
» pas. Nous aimons beaucoup mieux souffrir la mort
» que la donner, et sortir de ce monde, que d'y
» rester souillés d'un crime. Employez donc les tour-
» mens, le fer et le feu ; nous sommes prêts à tout
» souffrir, mais non pas à cesser d'être chrétiens ». Et
la légion qui s'exprimoit ainsi, scella toute entiere de
son sang la vérité de ces paroles.



tion céleste en celle de politiques humains, sans se mettre nécessairement en contradiction avec eux-mêmes et avec l'église dont ils sont les organes (1).

QUATRIEME VÉRITÉ.

Plus vous rendrez le magistrat respectable, plus vous donnerez de crédit aux loix.

Conséquence de cette vérité.

La religion qui revêt les chefs des peuples d'une sorte de magistrature divine, qui nous fait une obligation sacrée de voir en eux les images du Très-Haut et ses premiers représentans sur la terre; cette religion n'est pas moins puissante pour commander le respect et la soumission aux loix émanées de l'autorité publique.

---

(1) Nouvelle apologie du clergé catholique de France. Paris, 1792, pag. 77.

Craindroit-on les abus d'une pareille doctrine? — Elle ne change rien au droit public qui régit les empires; elle n'augmente ni ne diminue la puissance temporelle des gouvernemens, elle les considere tels qu'ils sont établis par les loix, et elle n'ôte rien à leur responsabilité sociale; car en même-temps qu'elle dit aux puissances: vous êtes les images de Dieu sur la terre; elle ajoute: soyez donc bienfaisans, à son exemple; soyez ses vrais représentans par votre justice, par votre bonté, par votre amour paternel envers les peuples. Vous êtes les images de Dieu, par conséquent vous êtes aussi ses mandataires; vous lui devez un compte redoutable de vos moindres actions, et un jugement inflexible vous attend, que vous ne sauriez décliner ni par des armées, ni par des trésors, ni par les vains détours de la politique humaine.

Et que l'on ne reproche pas à la religion chrétienne de réserver aux rois le privilege de représentation divine; ce qu'elle dit aux rois, elle le dit aux magistrats des



républiques et à toutes les personnes constituées en dignité, sans distinction de gouvernement. Et par-là, que fait cette religion? Elle accoutume les peuples à respecter les organes des loix dans la personne de leur magistrat; elle impose aux gouvernans le devoir d'une plus grande surveillance sur eux-mêmes, et aux gouvernés celui d'une plus grande fidélité; et voilà ce qu'il importe de ne pas méconnoître dans l'esprit du catholicisme. Ce n'est pas seulement les rois qu'il appelle les images de Dieu, mais toutes les personnes revêtues de quelque pouvoir dans la société, mais les peres de familles eux-mêmes dans le sein de leur famille, et tous les hommes en particulier, dans leurs rapports avec Dieu, avec leurs semblables, ou les autres êtres de la nature.

Loin donc que ces principes soient un motif d'asservissement pour les peuples, ils sont évidemment nécessaires à la stabilité des états; et jamais vous n'aurez d'empire durable, si l'idée et le sentiment de la divinité n'interviennent dans le res-

pect des peuples vis-à-vis des magistrats, et dans le respect des magistrats vis-à-vis des peuples.

CINQUIEME VÉRITÉ.

Si chaque citoyen remplissoit avec le même zele les devoirs de sa condition; si tous les enfans étoient soumis, tous les époux fideles, tous les magistrats integres, tous les soldats prêts à mourir pour leurs loix et pour leur patrie, chaque citoyen concourroit, selon son pouvoir, à l'harmonie de l'état, et l'état seroit heureux, florissant et tranquille.

Conséquence de cette vérité.

Le catholicisme, qui ne reconnoît, au nombre de ses vrais disciples, que de pareils citoyens, rendra donc nécessairement vertueux et heureux un état gouverné par ses loix, et d'autant plus vertueux et plus heureux, que ses loix y seront mieux observées.



Rousseau, toutefois, en conclut qu'une *société de parfaits chrétiens ne sauroit long-temps subsister.* Mais les raisonnemens même qu'il emploie pour nous le prouver, détruisent sa supposition. Il parle d'un Catilina ou d'un Cromwel, à qui il seroit très-aisé, au milieu de la sécurité et de la confiance inspirées par la vertu publique, d'ourdir des trames et des complots, de tramer des conjurations, et de s'ériger ensuite, par la force ouverte, en magistrature, en puissance absolue à qui tout le monde devroit obéir, etc. J'arrête le philosophe à ces premiers mots, et je lui demande ce qu'il entend par *une société de parfaits chrétiens*? et si l'on peut appeller ainsi une société où il n'existe, ni chefs integres, ni tribunaux coactifs, ni surveillance réciproque, ni correction fraternelle; lorsque tous ces moyens sont de l'essence du christianisme; une société où un génie atroce s'éleve, où il trouve des partisans, où ses partisans en trouvent d'autres plus nombreux, et où la rébellion fait tous les progrès qu'elle pourroit

faire dans les sociétés les plus corrompues ? Il faut être du moins conséquent quand on ne veut pas être juste.

Nous ferons donc à Rousseau la même réponse que fait Montesquieu à Bayle. « Et
» pourquoi une société de véritables chré-
» tiens ne formeroit-elle pas un état qui
» pût subsister ? Ce seroient des citoyens
» infiniment éclairés sur leurs devoirs,
» qui auroient un très-grand zele pour
» les remplir ; ils sentiroient très-bien les
» droits de la défense naturelle. Plus ils
» croiroient devoir à la religion, plus ils
» penseroient devoir à la patrie. Les prin-
» cipes du christianisme bien gravés dans
» le cœur, seroient infiniment plus forts
» que ce faux honneur des monarchies,
» ces vertus humaines des R. P., et cette
» crainte servile des états despotiques ».

« Il est étonnant que ce grand homme
» n'ait pas su distinguer les ordres pour
» l'établissement du christianisme d'avec
» le christianisme même, et qu'on puisse
» lui imputer d'avoir méconnu sa propre
» religion. Or, lorsque le législateur, au

» lieu de donner des loix a donné des » conseils, c'est qu'il a vu que ses con» seils, s'ils étoient ordonnés comme des » loix, seroient contraires à l'esprit de ces » loix (1)..... La religion chrétienne, qui » ordonne aux hommes de s'aimer, veut » sans doute que chaque peuple ait les meil» leures loix politiques et les meilleures » loix civiles, parce qu'elles sont, après » elle, le plus grand bien que les hommes » puissent donner et recevoir (2) ».

C'est raisonner en mauvais logicien, que de vouloir conclure des vices particuliers à certains gouvernemens chrétiens, que le catholicisme est destructif de toute prospérité nationale. Il nous seroit aisé de prouver que les vices de ces gouvernemens viennent de toute autre cause que de la religion. J'en appelle à la France encore toute catholique. Dans l'art de la guerre, comme dans les autres arts, n'avons-nous pas égalé ou même surpassé les anciens peu-

(1) De l'Esprit des Loix, liv. 24, ch. 8.

(2) *Ibid.* ch. 1.

ples? N'avons-nous pas eu nos poëtes, nos orateurs et nos historiens, comparables, s'ils ne sont supérieurs à tout ce que la Grece et Rome enfanterent de plus grands génies? N'avons-nous pas eu nos Phidias et nos Appelles? Nos navigateurs n'ont-ils pas été plus loin dans leurs découvertes que ceux de Tyr et de Sidon? Notre dialectique ne mérite-t-elle pas une juste préférence sur celle des anciens? et nos inventions, dans tous les genres, nous laissent-elles quelque chose à envier au reste de l'Europe?

Mais, ajoute-t-on, la morale chrétienne tend à détacher chaque citoyen des choses de la terre, par conséquent à l'arracher d'esprit et de cœur à sa famille, à son état, à sa patrie, pour le nourrir de pensées toutes célestes, et par-là même toutes étrangeres à la prospérité du gouvernement temporel.

Oui, les principes de l'évangile tendent à nous détacher des biens périssables de la terre; mais le détachement qu'ils nous prêchent est celui d'une raison sage au-



tant qu'éclairée; et si ses principes étoient plus généralement suivis, les hommes, pour être moins attachés à leur intérêt personnel, en seroient-ils moins bons parens, moins bons amis, moins bons citoyens? Ils ne feroient plus le même cas du luxe; mais n'est-ce pas le luxe qui perd les empires? Ce seroit des hommes sans ambition. Ils auroient celle de faire triompher par-tout la vérité et la justice, et cette ambition en vaut bien une autre. Ils ne se donneroient plus la peine d'améliorer leur champ, ni de soigner leur commerce, ces objets n'étant que des minuties pour des êtres qui aspirent aux biens du ciel. — Objection vaine et ridicule : et depuis quand, en effet, vit-on parmi nous les vrais chrétiens abandonner leurs devoirs temporels pour se rendre plus dignes des biens éternels? Depuis quand vit-on les pères de familles délaisser la culture de leurs champs ou le soin de leur commerce pour mieux soigner leurs ames?

Dieu et la patrie : voilà le terme vers lequel l'évangile dirige continuellement

nos desirs et nos vœux; ce n'est qu'en bien méritant de l'un et de l'autre que nous sommes assurés de bien mériter d'elle-même, et de conquérir ses récompenses immortelles. Tertullien en attestoit le sénat et le peuple romain, dès les premiers siecles du christianisme. Il n'est point d'état, point de vocation, leur disoit-il, qui ne vous offre, dans les chrétiens, le modele de toutes les vertus chrétiennes et sociales. « Dans les camps, vous n'avez pas de meilleurs soldats; dans vos villes des commerçans plus probes; dans les campagnes des cultivateurs plus fideles, et dans tous les états de meilleurs citoyens ». Et depuis plus de dix-sept siecles que Tertullien écrivoit l'apologie de sa foi, la religion chrétienne n'a pas changé de caractere; nous osons encore attester hautement et publiquement la France, l'Europe, l'Univers, que nous ne reconnoissons point de vraie religion sans l'enseignement des mêmes vertus et point de vrai chrétiens sans la pratique des mêmes devoirs.

Mais il seroit trop long de décrire dans toute leur étendue les divers moyens de paix; de prospérité nationale et individuelle, qui sont au pouvoir du catholicisme. Contentons-nous d'en indiquer le sommaire.

1°. Ce culte éteint les haines nationales et celles des familles. J'en atteste la réunion des Francs et des Gaulois nos ancêtres, opérée par le seul ascendant de sa morale et la seule vertu de ses prêtres, dans un temps où le droit de la guerre devoit faire de ces peuples, l'un vainqueur, l'autre vaincu, deux castes éternellement distinctes, l'une de libres, l'autre d'esclaves : voyez encore le renouvellement des anciennes haines nationales portées jusqu'à la fureur, jusqu'à la démence ; quand sous Robespierre la même politique qui proscrivoit en France la religion chrétienne, y condamnoit à mort les prisonniers de guerre anglois et hanovriens, que le sort des combats faisoit tomber entre nos mains : loi de sang inouie chez les peuples d'Europe, depuis leur conversion à l'évangile, et qui nous annonce

nonce clairement quel nouveau droit des gens gouverneroit les nations, si l'évangile nous quittoit pour aller éclairer d'autres peuples.

2°. La sauve-garde des contrats n'est pas seulement pour les chrétiens dans la parole de l'homme vis-à-vis de l'homme, mais dans celle de Dieu même, qui se déclare le vengeur de la foi violée, le témoin, la caution et le juge nécessaire de la bonne foi des gouvernans et de celle des gouvernés.

3°. Le catholicisme intéresse tous les citoyens à la conservation de l'état, par les prieres, les vœux, les sacrifices. Il fait un devoir à tous les citoyens d'être toujours prêts, comme les Machabées, à mourir pour leurs lois et pour leur patrie.

4°. Il rend tous les hommes contens de leur condition, et il leur fait un égal précepte d'en remplir les devoirs.

5°. Il entretient une sainte égalité dans toutes les classes de citoyens. Les enfans des rois ne sont pas inscrits à son école



sur un autre registre que ceux du peuple; et leur front, accoutumé à porter le diadême, est couvert de la même cendre que celui du pauvre, le jour solemnel où l'église rappelle à tous les hommes qu'ils sont poussiere et qu'ils retourneront en poussiere : cérémonie que nos sophistes modernes eussent sans doute proclamée bien haut, si toute autre religion que celle de l'évangile en eût donné l'exemple au monde.

6°. Le même culte est le restaurateur, par excellence, de l'humanité. Les fondations des premiers hospices de bienfaisance sont son ouvrage, et les pauvres furent, dans tous les temps, ses plus riches trésors. Heureuse l'Eglise si elle n'en avoit jamais eu d'autres! Mais lorsque tous les genres de besoins et de maladies trouvent une assistance assurée dans son sein, lorsqu'elle avoit multiplié parmi nous, jusqu'à la profusion, le nombre des maisons de charité, et qu'elle avoit créé, tout exprès, pour leur service, des légions de vierges chrétiennes; qu'a

otre âge, je ne
ions nou-
les ancien-
lheureux les
leur soulage-
osophie de notre
réformer, et elle

point de vertus dans
moral qui ne soient
holicisme, et point de
les empires pour lequel il
le l'éloignement et de l'hor-
me la destinée de cette reli-

---

a cru que la bienfaisance qui trouve
al motif dans la compassion de l'homme,
remplacer la charité qui vient du ciel, la
qui change la compassion en un sentiment
, la charité qui nous représente dans le mal-
eux, tantôt un second nous-mêmes qui souffre,
ntôt une victime d'expiation pour nos propres pé-
s, et tantôt enfin la personne du Fils de Dieu qui
veut bien agréer, comme rendus à lui-même, les moindres services que nous lui rendons dans la personne du pauvre.



ce prix, à la qualité de philosophe:..... Mais qu'est-ce que l'amour de la sagesse, dépouillé de celui de la divinité, et qu'est-ce que l'amour de la divinité, dépouillé de celui de son culte? D'où la vertu tire-t-elle son plus brillant éclat et sa plus touchante conviction? N'est-ce pas de sa conformité avec l'ordre éternel et avec la sagesse suprême? Mais ôtez cet ordre et cette sagesse du gouvernement de l'univers, la vertu désormais n'a rien de plus réel pour nous que l'intérêt de notre fortune et de nos plaisirs, et, comme nous l'avons dit ailleurs, Brutus mourant s'écrie: « *ô vertu! je t'avois crue jusqu'ici une réalité, et maintenant je vois que tu n'es rien.*

Disons-le donc hardiment à notre siecle: celui qui se vante d'aimer la sagesse et qui n'aime point celui d'où toute sagesse émane, est un imposteur qui cherche à nous séduire par le masque hypocrite des vertus qu'il n'a pas; et celui qui se flatte d'aimer Dieu et qui n'aime point son culte, ment à sa propre conscience; il ne connoît point Dieu, il s'ignore lui-même.

Comment, en effet, l'homme qui ne s'est donné aucune de ses facultés corporelles, pourroit-il être sa propre cause dans les facultés les plus sublimes de son esprit et de son cœur? Ah! si son existence physique décèle l'ouvrage d'un être créateur et conservateur, son existence morale ne suppose-t-elle pas plus fortement encore que, si l'homme, du côté des sens, a des rapports communs avec cet univers matériel, il s'élève, par les rapports de son esprit et de son cœur, au-dessus de tous les autres êtres qui l'environnent; et il lui faut remonter jusqu'à Dieu même pour y trouver la source immortelle de tous les biens dont il reconnoît en soi-même la ressemblance et l'image.

Mais si l'idée seule de la sagesse suppose une union préexistente et des rapports nécessaires entre Dieu et l'homme, cette idée ne pouvant nous venir des sens ni nous être communiquée par aucun des objets physiques de la nature, comment la séparer de la connoissance de Dieu, de son adoration et de son amour? N'est-il pas

évident que si nous ne connoissons point Dieu, c'est pour nous comme s'il n'existoit pas, et que si nous le connoissons sans l'adorer et l'aimer, nous ne sommes plus que des êtres en opposition avec eux-mêmes et avec Dieu, qui veulent, autant qu'il est en eux, établir un autre centre de vertu et de félicité que Dieu même, et à qui il ne manque que la force et les moyens pour s'asseoir sur son trône et juger sa justice. Prétendrions-nous enfin aimer Dieu sans aimer sa Religion? Ce seroit à-la-fois admettre et rejeter les immortels rapports qui existent entre Dieu et l'homme; car de l'existence de ces rapports que nul théiste ne sauroit révoquer en doute, je dois en conclure que Dieu, qui a créé l'homme capable de ces sentimens sublimes, ne lui en aura pas dérobé, dès le commencement, la pratique et l'usage; que l'existence d'un culte primordial est inséparable du culte de la divinité; et que ce culte n'a pas été établi, dans son origine, pour isoler les hommes et pour concentrer dans leur ame la contemplation

de la vérité, mais pour appeller tous les êtres intelligens et sensibles à bénir, en commun, leur auteur, et à louer, à l'envi, ses ineffables merveilles.

Ainsi donc le culte catholique remontant par son antique tradition à l'origine même du monde, et appellant tous les peuples de l'univers au céleste accord de ses bénédictions et de ses louanges, n'a rien jusques-là qui ne soit très-conforme aux vœux d'une vraie philosophie.

Mais il est dans cette religion des mysteres qui passent la portée de l'entendement humain; j'en conviens : c'est que l'homme n'étant qu'un être borné, ne sauroit atteindre l'infini, et il ne peut dès-lors y avoir de religion sans mysteres. Le catholicisme a donc aussi les siens. Mais, ajoute-t-on, le mystere sur lequel est bâti tout l'édifice du catholicisme, et qui nous représente tout le genre-humain dégénéré par le crime d'un seul, ce mystere n'est-il pas contraire à tous les principes d'une raison éclairée ? Non, sans doute, puisqu'il s'acorde si bien avec cette double

nature que nous semblons porter en nous, dont l'une ne cesse de nous élever jusqu'aux cieux, et l'autre de nous abaisser au-dessous de nous-mêmes; et comment seroit-il contraire à la raison, si, dans son incompréhensibilité même, il est comme la clef du monde actuel, et s'il nous manifeste le secret impénétrable de notre nature? La raison de l'homme s'y perd, je l'avoue; mais elle s'y retrouve. Quoi! ne regarde-t-on pas tous les jours dans l'étude des sciences et des arts, comme un principe démontré celui qui sert à expliquer tous les effets dont on recherche la cause? Le vrai philosophe feroit-il plus de difficulté d'admettre la même regle de discernement dans la foi; et celui qui jureroit par les loix de Kepler en astronomie, par cela seul que ces loix nous expliquent tout dans les mouvemens des corps célestes, seroit-il conséquent s'il refusoit la même croyance à un dogme qui explique tout dans l'existence du monde moral?

Et maintenant admirez l'ensemble de la religion catholique, et considérez cette

union de force et de moyens entre une raison bien ordonnée et le seul culte avoué de la Providence.

Si vous desirez une philosophie conforme à la raison universelle, vous la trouverez dans le culte catholique, fondé sur le consentement unanime des peuples, c'est-à-dire, qui réunit en soi, sans mélange d'erreur, tout ce qui existe de témoignages divins chez les différens peuples, en faveur de la religion et de la vertu.

Si vous desirez une philosophie qui soit dans un parfait accord avec la nature de l'homme, qui appelle indistinctement au nombre de ses disciples les grands et les petits, les forts et les foibles, les savans et les ignorans, et qui soit à la portée de tous les esprits, vous la trouverez dans le culte catholique qui ne fait acception de personne, et qui enseigne la crainte et l'amour de la divinité aux plus simples enfans.

Si vous desirez une philosophie dont les leçons puissent être entendues des peuples

et de leurs chefs, et qui serve de base immortelle à la morale des nations et à celle des particuliers, vous la trouverez dans le culte catholique, dont toutes les maximes semblent dictées par la conscience, et ont leur sanction dans le ciel; qui ne fait de tout le genre-humain qu'un peuple de freres, et de tous les hommes que les membres d'un même corps (1).

---

(1) Ce qui faisoit dire au grand saint Augustin ces belles paroles, que l'on pourroit appeller le sommaire de tous nos discours:

« La regle de vie qui a été donnée à tous les chrétiens, et qui comprend la loi et les prophetes, est *d'aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre ame, et de tout notre esprit, et notre prochain comme nous-mêmes* ». (Matt. 22-40.) C'est aussi ce que vous enseignez à vos enfans, Sainte Eglise catholique, véritable mere des chrétiens, et c'est sur ce fondement inébranlable des principes de la saine doctrine, dont vous êtes la dépositaire, que vous nous donnez ces deux importantes leçons. Vous nous ordonnez de rendre un culte tout pur et tout gratuit à ce Dieu éternel, inaltérable, incorruptible, auquel seul l'homme doit être soumis, dans la possession duquel consiste la vie heureuse, et qui est tellement notre unique bien, qu'à moins de lui être unis,

Si vous desirez une philosophie qui porte la lumiere aux esprits et l'insinua-

---

nous ne saurions être que malheureux. Et bien loin de nous obliger d'adorer ni de servir aucune créature, vous écartez de l'idée que vous nous donnez de la nature de Dieu tout ce qui pourroit avoir été fait, et qui seroit sujet au temps et au changement; et comme vous ne confondez point dans cette nature ineffable ce qu'il y a de distinct, c'est-à-dire, l'*éternité*, la *vérité* et la *paix*, vous ne séparez point aussi ce qu'une même majesté réunit. Mais après avoir établi cette obligation fondamentale, vous nous ordonnez aussi d'aimer le prochain, et vous savez si bien régler l'amour qu'on lui doit, que tout ce qui peut se desirer, pour guérir les hommes des diverses maladies que le péché peut causer à l'ame, se trouve chez vous dans sa derniere perfection ».

« Vous savez former les hommes par des enseignemens et des exercices proportionnés aux forces et à l'âge de chacun, et encore plus par celui qui se mesure par les divers degrés de l'avancement de l'ame, que par celui dont les années sont la mesure; les enfans, par des instructions et des pratiques simples et faciles; les hommes faits, par des vérités plus élevées, et des exercices plus forts; et les vieillards, par les lumieres pures et tranquilles de la sagesse ».

« Vous voulez que les femmes soient soumises à leurs maris, par une obéissance fidelle et chaste, pour les



tion dans les cœurs, et les pénétre d'un saint enthousiasme de reconnoissance en-

---

aider dans la conduite de leur famille et de leurs affaires, et pour mettre des enfans au monde, et non pas pour contenter leur sensualité.

Vous donnez aux maris l'autorité sur leurs femmes, non pour abuser de la foiblesse de leur sexe; mais pour les gouverner selon les regles d'un amour sincere.

Vous assujettissez les enfans à ceux qui leur ont donné la naissance, et vous les tenez sous eux dans une espece de servitude toute libre; comme l'empire que vous donnez aux peres et aux meres sur leurs enfans est un empire tout de tendresse et de douceur.

Vous tenez les freres encore plus étroitement unis par les liens de la religion que par ceux du sang.

Vous unissez par une bienveillance réciproque tous ceux qui se trouvent liés par quelque sorte de parenté ou d'alliance; et vous faites que l'union des cœurs subsiste en eux aussi bien que celle de la nature.

Vous apprenez aux serviteurs à s'attacher à leurs maîtres bien plus par l'amour de leur devoir que par la nécessité de leur état.

Vous inspirez aux maîtres de la douceur pour leurs serviteurs, en leur remettant sans cesse devant les yeux, que Dieu est le commun maître des uns et des autres; et vous faites qu'ils sont bien plus portés à leur faire du bien et à les instruire avec douceur, qu'à les châtier avec dureté.

vers la divinité, vous la trouverez dans l'ensemble mystérieux d'un culte dont

---

Vous ne vous contentez pas d'unir les citoyens d'une même ville; vous unissez encore les différentes nations, et généralement tous les hommes, non-seulement par le lien de la société civile, mais en les faisant souvenir, qu'étant descendus d'un même pere, ils sont tous freres les uns des autres.

Vous apprenez aux chefs des peuples à gouverner selon la justice, et aux peuples à obéir à leurs chefs.

Enfin, vous apprenez à tout le monde que l'on doit honorer, respecter, aimer, craindre, instruire, exhorter, consoler, reprendre, corriger et châtier; et qu'encore qu'on ne doive pas les mêmes choses à chacun, on doit la charité à tous les hommes, sans exception, et que l'on ne doit jamais faire nulle injustice à personne.

C'est en se tenant attaché à vos mammelles, et en pratiquant ce que vous nous enseignez des devoirs de la charité envers le prochain, que l'homme prend de la force, et qu'il devient enfin capable de suivre Dieu et de l'atteindre; et c'est alors que cette majesté infinie, venant à se découvrir à lui, autant que l'état de cette vie le comporte, son cœur se trouve embrâsé d'une charité si vive et si ardente, qu'elle consume tout ce qu'il y avoit encore en lui d'impur et de défectueux, et le porte à un point de perfection et de sainteté, qui fait bien voir que Dieu a parlé d'une



tous les dogmes ajoutent à la religion du sentiment.

Si vous desirez une philosophie dont les instituteurs n'aient d'autre vocation dans la société que celle de la bienfaisance, vous la trouverez dans le sacerdoce catholique, qui n'a point d'autre existence sociale qu'un continuel dévouement de l'intérêt particulier à l'intérêt général.

Si vous desirez enfin une philosophie aussi ancienne que le monde, et dont la morale soit indépendante de tous les chan-

maniere digne de lui, quand il a dit, dans un endroit, *je suis un feu dévorant*; et ailleurs : *je suis venu mettre le feu à la terre.* (Luc. 12-49.)

Ces deux paroles qui, ayant été prononcées par le même Dieu dans l'un et l'autre testament, en marquent la conformité, nous font voir de quelle maniere s'opere cette sanctification de l'homme, qui le fait enfin arriver à l'heureux terme que l'apôtre exprime par cette autre parole, qu'il a encore empruntée de l'ancien testament : *Voilà la mort anéantie par une parfaite victoire : ô mort! qu'est devenu ton aiguillon? que sont devenus tous tes trophées?* (1. Corint. 15-54-55. — Ozée, 11-14, *St. Augustin, des mœurs de l'église, chap. 30.*

gemens

gemens de l'opinion, de toutes les mutations des peuples et des empires, et se maintienne toujours invariable comme l'éternel qui ne change point, vous la trouverez encore dans le même culte qui nous offre constamment le vrai bonheur à côté de la vraie sagesse.

Voyez en effet quelle source de félicité douce et pure découle de ses dogmes et de sa morale.

Le vrai catholique est heureux dans la certitude de sa foi, dans la vérité de son culte; vérité la mieux démontrée qui soit dans l'univers; vérité par excellence, et hors de laquelle on peut dire hardiment: ici-bas rien de certain; vérité liée à l'existence même de la divinité. Elle réunit en elle, comme dans un foyer de lumières, toutes les traces d'une religion primitive dont on ne rencontre ailleurs que des rayons épars. Son sacerdoce, nous l'avons dit, remonte, par une succession non interrompue de pontifes, depuis Pie VI jusqu'à Jésus-Christ, depuis Jésus-Christ jusqu'à Aaron, et par Aaron jusqu'aux pa-

triarches, jusqu'au premier des hommes. Son histoire embrasse le commencement et la fin, l'origine des siecles, leur durée et leur consommation. Elle donne à cet univers un but et un dessein digne de Dieu et de l'homme. Elle m'assure que ce monde n'est point orphelin, que la même Providence qui m'a donné l'être m'a donné le bien-être, qu'elle ne m'a point appellé du néant à la vie pour me rejetter aussitôt de son sein; qu'il est entre le ciel et la terre des rapports continuels de protection et de reconnoissance, de bienfaits et d'amour; par conséquent une religion primitive dépositaire de toutes les espérances du genre-humain. Que je t'adore donc, ô religion sainte! ouvrage de la sagesse du Très-Haut, qui t'es conservée d'âge en âge toujours pure dans tes dogmes, toujours une dans ton enseignement. Que je contemple à loisir les merveilles de ton évangile! Tu parles à ma conscience, et les philosophes et les sectaires ne parlent qu'à mon esprit; tu touches mon cœur, et les philosophes et les sectaires n'avoient

gemens de l'opinion, de toutes les mutations des peuples et des empires, et se maintienne toujours invariable comme l'éternel qui ne change point, vous la trouverez encore dans le même culte qui nous offre constamment le vrai bonheur à côté de la vraie sagesse.

Voyez en effet quelle source de félicité douce et pure découle de ses dogmes et de sa morale.

Le vrai catholique est heureux dans la certitude de sa foi, dans la vérité de son culte; vérité la mieux démontrée qui soit dans l'univers; vérité par excellence, et hors de laquelle on peut dire hardiment: ici-bas rien de certain; vérité liée à l'existence même de la divinité. Elle réunit en elle, comme dans un foyer de lumières, toutes les traces d'une religion primitive dont on ne rencontre ailleurs que des rayons épars. Son sacerdoce, nous l'avons dit, remonte, par une succession non interrompue de pontifes, depuis Pie VI jusqu'à Jésus-Christ, depuis Jésus-Christ jusqu'à Aaron, et par Aaron jusqu'aux pa-



aujourd'hui si simples et si évidens aux yeux de ma raison, et dont la connoissance seule est pour moi le gage d'une haute destinée, je les aurois inutilement cherchés dans les livres des philosophes de toutes les nations et de tous les âges. Béni soit donc à jamais l'évangile qui les a mis à la portée des moindres enfans; béni soit l'église qui en a fait le sujet de ses cantiques au jour de ses solemnités.

Le vrai catholique est heureux dans la sublimité de sa foi. J'ai long-temps étudié les systêmes des philosophes sur la création; j'ai parcouru les différentes traditions des peuples sur l'origine et la durée du monde. J'ose en faire le défi à tous les cultes et à tous les philosophes. Il n'existe rien de plus sublime que le récit de la création, tel que nos livres saints nous l'ont conservé. *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, etc.* C'est le début de la Bible: suivez ce début magnifique; vous assisterez non au débrouillement du chaos, tel que les anciens sophistes l'avoient imaginé; non à la marche irréguliere des co-

metes balayant en fleuves de feu une portion du soleil pour en former des globes environnans; non à la fécondation lente et successive d'une terre anti-adamique...... Vous assisterez au premier lever du soleil souriant à la nature, à l'ordre de son auteur. Vous verrez l'Eternel agir par sa seule pensée sur le néant, et le néant devenir fécond. Il dit : *Que la lumiere soit, et la lumiere fut;* et l'orbe resplendissant de l'astre qui nous éclaire, se déroula dans l'espace en gerbes de feu; et, du matin et du soir, il se forma le premier jour. Vous assisterez à l'organisation de cet univers, à la séparation des eaux d'avec le continent, quand Dieu dit à la mer : *Là, viendra se briser l'orgueil de tes flots.* Vous verrez, à la voix de son auteur, la terre se couvrir de fleurs et de verdure, et les arbres mûrir leurs beaux fruits pour un maître qui n'existoit point encore; car la terre ne nous offre point encore d'habitant qui puisse en contempler les merveilles et en rapporter la gloire à son auteur. Elle nous présente bien un dessein et une fin,




mais où tout est soumis aux loix de la nature et des sens. Elle est ornée et décorée. Elle est comme dans l'attente de celui qui doit donner un prix à son existence, et sans lequel elle étaleroit en vain, aux yeux de la nature, une si riche profusion de bienfaits. C'est alors que Dieu dit : *Créons l'homme à notre image et à notre ressemblance*. Et l'homme fut créé à l'image et à la ressemblance de son auteur.

Voilà le système de la création d'après la Providence elle-même (1). Soyez vrai,

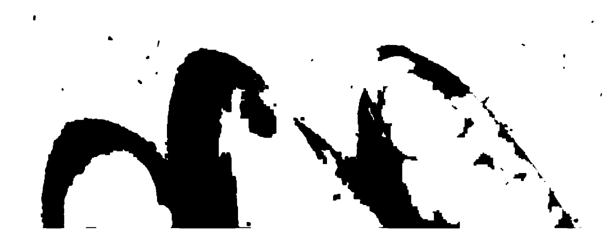
(1) Oui, dit le mécréant; mais à la suite de ce superbe récit que vois-je? La chûte du genre-humain, pour une désobéissance légere! C'est ici, je l'avoue, le grand mystere de ma religion; mais ce mystere n'est pas dans la légéreté de la faute, il est dans son inconcevable pardon. Ceux qui en ont osé faire un scandale à la Providence, songent-ils à l'ingratitude du premier homme, à son orgueil sans bornes, à son déicide insensé. Dieu, après l'avoir introduit dans le sanctuaire de la création, ne lui demande d'autre expression de son culte, d'autre témoignage de son souverain domaine sur toute la nature, que l'abstinence d'un seul fruit : or, l'homme ne viole pas seulement cette unique réserve, ce qui eût été déja le crime

losophe, et dites-nous ce que sont de-
lui les vains systêmes des hommes?
nde de verre de Buffon, le monde
Valmont de Bomare, les atomes
, le monde aquatique de tel
liste dont l'absurde et pénible
t plus inintelligible que tous
).

---

e ingratitude; mais il sort à
auteur, comblé de tous ses
craint pas de supposer en Dieu des
...uts de crainte, de jalousie et de foiblesse. Il va plus loin; et quand il porte une main téméraire sur le fruit de vie et de mort, il veut lui-même devenir Dieu; il veut, ou partager la divinité, ou détrôner le Dieu véritable. — *Et eritis sicut dii.* Mais si c'est là, d'après le texte même de l'Ecriture, le crime du premier homme, de quoi devrai-je le plus m'étonner, que le châtiment ait suivi de si près l'offense, ou que le Fils de Dieu même ait voulu en être le réparateur en même-temps que le vengeur? Nouveau mystere de justice et de miséricorde, qui ne me laisse plus d'autre moyen de témoigner mon admiration et mon extase, que de m'écrier avec saint Augustin : ô heureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur et une si grande place dans les conseils du Très-Haut!

(1) J'omets la citation d'un très-grand nombre d'au-



aujourd'hui si simples et si é...
yeux de ma raison, et don...
sance seule est pour moi...
haute destinée, je les...
cherchés dans les lieu...
toutes les nations...
soit donc à jamais...
à la portée de...
l'église q...
tiques au...
Le v...
subli...
les...

...confondus dans le chaos. Ils nous conduisent par diverses voies au même abyme : l'un veut que le monde soit anéanti dans tous ses êtres, après une longue succession de sie-

...tes systêmes, tant anciens que modernes, sur la création, tous plus bizarres et plus ridicules, les uns que les autres.

l'autre croit à sa durée éternelle,
dire, à l'éternelle mutation des es-
qui-ci le fait finir par l'épouvan-
c d'une comete qui en disperse
lans l'espace. Celui-là est d'avis
te, en dérangeant le systême
nous engloutira tôt ou tard
où tout périra par le feu;
t que tout périra par le
leil manquant de ma-
s'encroutera dans les
tre que cela est déja
res soleils. Il en est
ne à la durée du
outes les montagnes
unes étant descendues dans le
bassin de la mer, et la terre n'étant plus qu'une boule unie dans toutes ses parties, l'Océan la couvrira de ses eaux, et en noyera tous les habitans. Il en est qui sont dans l'opinion qu'ayant été formée par le concours fortuit des atomes, la terre se dissoudra à l'époque précise où les atomes prendront fortuitement une autre direction. Enfin, il n'est point d'opinion si ab-



sur la durée et la fin de cet univers dont l'imagination décevante des sophistes n'ait fait usage pour éloigner les hommes de la vérité et de la justice.

Que la lumière de l'Evangile paroisse donc au milieu de toutes ces ténèbres de l'entendement humain, et qu'elle en éclaire l'affreuse perspective! Que la foi catholique prononce ses oracles; qu'elle annonce aux justes et aux injustes le jugement universel de toute créature, qui doit terminer la durée des siecles? Quand la terre aura porté son fruit; quand le nombre des gens de bien qu'elle doit restituer au ciel sera accompli: alors, à la voix du même Dieu qui a créé et réuni les élémens, les élémens se dissoudront, les étoiles pâliront, le soleil refusera sa lumiere, les morts ressusciteront, le genre-humain sera debout devant son juge, qui seul paroîtra grand en ce jour; alors toutes les actions des hommes, et jusqu'à leurs pensées les plus secrettes, toutes leurs vertus et tous leurs vices seront publiés à la face de toutes les générations assemblées; et comme

il ne manquera plus rien au triomphe des bons, il ne manquera plus rien non plus à la confusion des méchans, et la gloire des uns comme la honte des autres, manifestées devant l'universalité des êtres, n'auront plus d'autre terme que celui de l'éternité. Tel est le terme que la foi catholique donne à la création, et que l'existence de Dieu me cautionne.

Le vrai chrétien est heureux dans la crainte et l'amour de son Dieu. Cette crainte n'a rien de servile ni de mercenaire; c'est une crainte filiale. Je crains Dieu, parce que je crains d'offenser ce que j'aime au-dessus de tout bien. Ainsi Tobie ne pouvant enrichir son fils que de l'exemple de ses vertus, lui répétoit souvent ces belles paroles : *Mon fils, nous menons, à la vérité, une vie pauvre, mais nous serons toujours assez riches tant que nous aurons en partage la crainte de Dieu et l'amour de ses commandemens* (1). Que cette crainte

(1) Combien de parens ne s'abusent-ils pas eux-mêmes en cherchant dans les divers systêmes des

et cet amour soient donc aussi mon partage. Dieu ! sois sans cesse présent à ma

---

philosophes une institution meilleure que celle de Tobie, et des leçons plus propres à les rendre heureux de la vertu et du bonheur de leurs enfans, que les simples leçons de nos catéchismes. Oui, nous le dirons avec la confiance qu'inspire la vue même de la vérité; nous ne connoissons qu'un principe invariable pour former des hommes, des citoyens, des êtres intelligens et immortels; et ce principe si révéré des anciens, le seul qui soit convenable à tous les temps, à tous les lieux, à toutes les circonstances; ce principe qui peut seul suppléer à toutes les lacunes, à toutes les fautes inséparables de l'éducation, et que rien ne peut suppléer; ce principe enfin, le premier qu'ait dicté la nature, puisqu'il émane de son auteur, et qu'il n'a jamais changé dans la famille des justes; c'est LA CRAINTE ET L'AMOUR DE DIEU. Voilà la regle souveraine des mœurs, voilà le germe fécond de toutes les vertus, voilà l'égide le plus sûr contre tous les vices. LA CRAINTE ET L'AMOUR DE DIEU! plus vous les graverez profondément dans l'ame des enfans, plus vous les rendrez doux, aimables et soumis; plus vous leur donnerez d'empire sur leurs passions naissantes, plus vous leur communiquerez des habitudes dignes de l'homme, et vous leur inspirerez des intentions droites et pures. Cherchez plutôt dans les institutions publiques et particulieres, dans les villes et les campagnes,

pensée et à mon cœur ; sois mon pere et mon ami de tous les instans ; ami tendre

---

par-tout où vous trouverez un enfant aimant et craignant Dieu ; vous trouverez un enfant de bénédiction et des parens heureux ; et tout au contraire, vous ne rencontrerez pas un seul enfant sans cette crainte et cet amour, que vous ne découvriez en lui le germe de tous les vices ; la désobéissance, la présomption, les mœurs presque toujours flétries ou à la veille de l'être, des paroles sans réserve, une curiosité coupable, des mouvemens brusques et colerés, et tout ce qui peut annoncer de loin au pilote attentif une traversée désastreuse, tous les signes alarmans de la tempête, tous les avant-coureurs du naufrage. Instituteurs publics et particuliers, peres et meres de famille ! nous en attestons votre propre expérience ; démentez notre discours s'il n'est confirmé par les faits, si tout ce que nous disons n'est pas conforme à ce qui se passe sous vos yeux, s'il y a quelqu'exagération dans nos paroles, ou publiez-le hautement lorsqu'il y a tant d'incrédules qui affectent d'en douter ; publiez-le hautement : que la religion est à la portée de l'homme dès sa plus tendre enfance ; que ses leçons impriment sur sa jeunesse un caractere de modestie et de bonté qui fait son plus beau lustre ; publiez-le hautement, que les enfans sont capables d'entendre parler des choses de Dieu ; qu'ils en sont souvent plus capables que les hommes et les vieillards, parce qu'ils ont un cœur

et passionné, ami constant et fidele : ton amitié differe autant de celle des hommes que les cieux sont élevés au-dessus de la terre ; elle me peint la nature mille fois plus belle ; les paysages pittoresques mille fois plus enchanteurs : elle me rend les méditations solitaires mille fois plus aimables. J'unis à ta pensée tout ce qui me plaît et me ravit dans la création, et chaque objet me présente de nouveaux gages de ton amour et de nouvelles démonstrations de ta magnificence (1). Et ce que tu

---

plus reconnoissant et plus sensible; qu'ils savent tressaillir de joie aux merveilles de la religion comme à celles de la nature ; et que ce sophiste est un monstre dans la classe des êtres intelligens et raisonnables, qui a voulu leur laisser ignorer si long-temps qu'ils avoient un second pere dans le ciel, source premiere de leur être, et centre unique de tout bonheur.

(1) De tous les spectacles offerts à la curiosité journaliere de l'homme, celui de la nature mérite le plus sans doute de fixer ses regards. Eh bien ! lorsque ce spectacle répété ne fait plus aucune impression sur une ame vulgaire, ou n'offre rien de plus au sceptique que l'organisation ou la désorganisation des especes....

as fait pour l'homme du temps, dans le jour où tu fais luire également ton soleil sur les bons et sur les méchans, m'annonce ce que tu feras pour l'homme de l'immortalité, au grand jour de tes miséricordes, quand tu n'auras plus que des vertus à récompenser et des justes à rendre heureux.

Le vrai chrétien est heureux dans l'amour de la médiocrité. Si la raison des philosophes a fixé à cet égard les vœux de l'homme de bien, ces vœux fortifiés

---

que ne dit-il pas à une ame sensible et aimante qui ne le sépare pas de l'idée de son auteur? Elle contemple avec plus de délices l'aspect varié de la terre et des cieux, qu'un homme qui de la plus profonde misere se verroit tout-à-coup transporté dans le palais et le jardin d'un monarque puissant et magnifique, où chaque jour de nouveaux bienfaits viendroient exciter sa reconnoissance et son étonnement.

Il est donc faux ce que pense un monde insensé, que l'homme religieux soit indifférent aux beautés de cet univers, lorsque nul mortel ne jouit comme lui de l'état de la création, et n'éprouve une joie semblable à la sienne, à la vue d'un site agreste, d'une vallée pittoresque, d'une campagne solitaire... O vous!



en moi des leçons, des exemples et de l'autorité du christianisme, sont devenus l'habitude journaliere de mon ame. J'ai appris, dès long-temps, à ne rien desirer au-delà. Ma priere est celle de l'Écriture: « Seigneur! ne me donnez ni les richesses, ni la pauvreté (elles sont deux écueils trop ordinaires à la vertu de l'homme); accordez-moi seulement le nécessaire ».

Mais si au-lieu de la médiocrité, Dieu m'accorde l'abondance, alors je serai heureux par l'abondance de mes bienfaits.

---

dont le cœur a tressailli quelquefois dans l'absence d'un pere, d'un époux, d'un fils ou d'un ami chéri, lorsqu'un arbre ou une fleur plantés ou arrosés de ses mains vous ont rappellé sa mémoire, concevez combien une ame éprise de l'amour divin doit éprouver de sentimens célestes; lorsque tout l'univers lui rappelle le souvenir de celui qu'elle aime par-dessus tout; lorsqu'elle ne peut tourner ses regards vers les cieux, que les cieux ne lui racontent sa gloire; vers la terre, que la terre ne lui publie ses louanges; vers la mer, que la mer ne lui rappelle l'idée de son immensité; vers toute la nature, que toute la nature n'unisse sa voix à la sienne pour célébrer l'union de l'homme avec Dieu.

L'aumône

L'aumône soulagera mon cœur, et je varierai mes plaisirs, en inventant chaque jour de nouveaux moyens d'être libéral envers les indigens.

Mais si au-lieu de l'abondance, Dieu m'envoie la pauvreté; alors je serai heureux dans cette parole de Jésus-Christ: « Heureux les pauvres détachés de l'amour des richesses, parce qu'ils posséderont le royaume du ciel ». Je serai heureux dans ma résignation à la Providence, je serai heureux de pouvoir dire avec Job: « Que la volonté de Dieu soit faite ». Et avec David: « Il m'est bon, Seigneur, que vous m'ayez humilié ». Une philosophie éclairée par la foi me rendra moins sensible à la perte de mes biens. Je songerai à ce grand Soliman, qui, le jour de sa mort, fit écrire sur l'étendard de ses batailles, devenu son étendard funebre, ces paroles d'éternelle mémoire: *Voilà tout ce que le vainqueur de l'Orient emporte de ses richesses et de ses trésors*. Je m'assiérai avec Marius sur les ruines de Carthage, et appuyé sur le même tronçon de colonne,

je me consolerai de mes maux, à la vue de ceux du genre-humain. Non, ce n'est point la pauvreté elle-même qui est un mal (1), c'est le défaut d'instruction et de sagesse dans l'adversité qui en rend l'aiguillon insupportable. Mais pour celui qui a lu l'histoire, qui connoît les diverses révolutions des peuples et des empires, et la perpétuelle instabilité des choses d'ici-bas, pourroit-il s'affliger, comme le vulgaire des hommes, qui ne voient jamais que leur adversité particulière au milieu de l'adversité générale. — Mon frere, tu as été riche, et maintenant tu es pauvre. Mais que peut avoir ce nouvel état qui t'humilie ou qui te dégrade, si tu sais t'y respecter toi-même et en conquérir les

(1) Le solitaire Hilarion, après avoir donné tout son bien aux pauvres, s'étoit retiré dans les déserts de la Thébaïde, où il menoit une vie pauvre, laborieuse et innocente. Un officier, dont il avoit sauvé les jours, lui offrit avec simplicité dix livres d'or. Hilarion, lui présentant un pain d'orge : Ceux, lui dit-il, qui se contentent de cette nourriture, n'estiment pas plus l'or que la boue. *Vie des Peres du désert*, tom. 1.

vertus. Songe, pour grande que soit ton infortune, qu'il en est de plus grande encore; qu'Abdalonyme fut jardinier, Denys maître d'école, Bélisaire mendiant; que l'eunuque qui veille à la porte du serrail de Constantinople, est peut-être le dernier rejetton des empereurs de Byzance, et que le pauvre couvert de haillons qui demande la charité, à deux genoux, à la porte du Vatican, est peut-être le descendant de ces superbes triomphateurs qui monterent jadis au Capitole sur le char de la victoire, traînant après eux les peuples et les rois captifs..... Ou si la vue des maux d'autrui ne fait qu'aigrir tes maux, loin de les soulager, et si tout le sécours des raisonnemens humains ne peut rien pour adoucir l'excès de ta douleur, appelle ta religion au secours de ta raison; joins aux maximes de la sagesse humaine celles de la sagesse divine, et apprends à son école à être heureux dans le sein du malheur même.

Quelle consolation, en effet, pour le vrai chrétien, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé

que des crimes des hommes, de leur fureur barbare, de leur aveugle impiété, où l'on n'a fait que répéter aujourd'hui les mêmes discours de la veille, sur les causes, les effets et les suites de la révolution, et que développer les mêmes espérances ou les mêmes terreurs, quelle consolation, dis-je, pour le disciple de la foi d'ouvrir le livre des divines Ecritures, et d'y trouver par-tout « que c'est Dieu qui élève » les nations et qui les abaisse; que le » triomphe des méchans est de courte du- » rée; que tous leurs efforts ne sauroient » prévaloir contre la vérité; qu'heureux » sont ceux qui pleurent, parce qu'ils » seront consolés; heureux sont ceux qui » ont faim et soif de la justice, parce qu'ils » seront rassasiés; et bienheureux ceux » qui seront calomniés et persécutés pour » la cause de Jésus-Christ, parce qu'il sera » lui-même leur récompense dans le ciel; » que ce moment de tribulation ne doit » être compté pour rien, rapproché de » ce poids éternel de gloire qu'il nous » prépare; que la rapidité des choses pré-

» sentés, ne mérite pas même que l'on
» compte les années et les siècles; que
» les royaumes de la terre et toute leur
» gloire s'useront comme un vêtement,
» mais que Dieu seul demeurera toujours,
» qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'atta-
» cher, si l'on veut rendre son bonheur
» indépendant de tous les revers ».

Et certes, que de promesses consolantes dans les livres saints! Que de motifs puissans de vertu! Quelles idées de la justice de Dieu et de sa miséricorde!..... Quelle peinture de la fausse sécurité des impies et de la confiance des vrais fidèles! « Nous
» n'avons pas besoin de votre alliance,
» écrivoit autrefois Jonathas, et tout le
» peuple juif, à ceux de Sparte, parce
» qu'ayant entre nos mains les livres saints,
» nous pouvons nous passer du secours
» des hommes. Et savez-vous qui sont ces
» hommes qui parlent de la sorte? Ce
» sont les restes infortunés de la cruauté
» d'Antiochus errans dans les montagnes
» de la Judée, dépouillés de leurs biens
» et de leurs fortunes, chassés de Jéru-

» salem et du temple, où l'abomination
» des idoles avoit succédé au sacrifice du
» Dieu saint; et à peine sortis d'un état si
» affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce
» qu'ils ont entre les mains les livres saints,
» et dans une extrêmité si nouvelle, envi-
» ronnés de toute part des nations bar-
» bares, n'ayant plus au milieu de leurs
» armées, ni l'arche d'Israël, ni le taber-
» nacle saint; répandant encore des larmes
» sur la mort récente de l'invincible Ju-
» das, ayant vu égorger leurs femmes,
» leurs enfans; eux-mêmes tous les jours
» sur le point de succomber, ou à la per-
» fidie de leurs freres, ou aux embûches
» de leurs ennemis: le livre de la loi tout
» seul suffit pour les consoler et pour les
» défendre; et ils croient pouvoir se pas-
» ser du secours qu'une ancienne alliance
» leur donnoit droit d'implorer (1).

(1) Nos cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris. 1. Mach. 12-9.

» Je ne suis plus surpris après cela si
» les premiers disciples de l'évangile ou-
» blioient dans la consolation des écri-
» tures, toute la fureur des persécutions,
» et si n'ayant pu se résoudre à perdre de
» vue, durant leur vie, ce livre divin;
» ils vouloient encore qu'après leur mort,
» le même tombeau qui les enfermoit,
» l'enfermât aussi comme pour y servir
» de garant à leurs cendres, de l'immor-
» talité qu'il leur avoit promise, et pour
» le présenter, ce semble à Jésus-Christ,
» au jour de la révélation, comme le
» titre sacré qui leur donnoit droit aux
» biens célestes et aux promesses faites
» aux justes (1) ». (Massillon, Avent.
Sermon 1.)

---

(1) Une pareille espérance est nécessaire au bonheur autant qu'à la vertu. Un sage de l'ancienne Rome, pour apprendre à ses disciples à distinguer la nature des vrais et des faux biens, les transporte en songe au sommet de l'univers, d'où il ne leur fait appercevoir nos plus superbes cités que comme un point imperceptible dans l'espace. Morale excellente pour instruire l'homme de la vanité de ses desirs, mais qui

Le vrai chrétien est heureux dans cette espérance. Le dogme de l'immortalité acheve d'embellir pour lui le tableau du monde sentimental, et de l'élever à sa véritable destinée en donnant à toutes ses vertus un grand caractere, et à toutes ses affections la durée de l'infini.

Comment donc s'est-il trouvé des philosophes assez ennemis d'eux-mêmes et de

---

ne lui enseigne pas comment il faut désirer pour n'être pas trompé dans ses espérances. Et quelle espérance n'est trompeuse sur la terre? Est-il dans le monde aucun de nos vœux qui n'éprouve des obstacles, aucun de nos travaux dont nous ne puissions perdre le fruit au moment de la jouissance, et dont la jouissance n'ait ses amertumes et ses privations. La fortune a ses revers; l'opinion est incertaine, et la disgrace d'autant plus terrible, que tout ce qu'on a fait pour le monde est perdu pour soi, lorsqu'il n'en est pas lui-même la récompense. Et qui ne s'écrieroit avec Salomon, à la vue de tant d'ambitions déçues, de tant de richesses évanouies, de tant de grandeurs éclipsées, de tant de puissances avortées et d'espérances confondues : vanité des vanités, tout n'est ici-bas que vanité, excepté l'espérance du juste, dont Dieu lui-même est la sauve-garde et la caution.

leur propre bonheur pour oser douter de l'existence d'une vie à venir ? Quoi ! l'univers physique est conduit par des loix certaines et invariables ; tout y manifeste une fin et un dessein dans les vues de son auteur, et l'on voudroit que l'univers moral qui lui est si supérieur par la pensée, eût été créé sans ensemble et sans rapport entre ses parties ? Non, ce n'est point en vain que j'ai reçu du souverain être l'idée et le sentiment de la vertu ; cette idée ne me vient point des sens ; elle n'a aucun rapport avec les êtres physiques de la création : elle ne me vient point des objets matériels qui m'environnent, c'est une idée toute spirituelle, toute morale, qui n'a point son modele dans la nature, qui suppose une autre vocation pour l'homme que celle d'ici-bas ! Il faut donc avoir recours à une autre fin qu'à celle de cet univers, pour expliquer en nous le consentement que nous donnons à la sagesse, à la bonté, à la reconnoissance et à toutes les qualités célestes de l'esprit et du cœur que le chymiste ne sauroit dissoudre dans



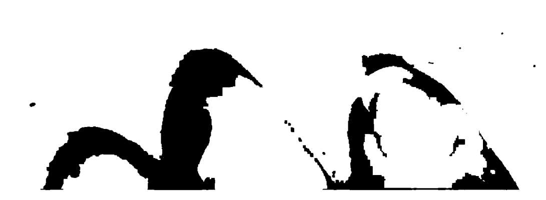
les plus policés; et ce que je dis des hommes en général, je le dis de chaque homme en particulier. Alexandre; Charles XII; Louis XIV aspirent à la renommée par la grandeur des conquêtes; le modeste villageois y aspire à sa maniere, en plantant un vignoble ou un verger; il n'est pas jusqu'au simple paysan qui en gravant un chiffre sur la cime d'un rocher élevé, en plaçant un banc de pierre au sommet des montagnes, ne songe à l'avenir, et ne dise en lui-même: je pose là un monument qui pourra me survivre (1).

(1) L'anecdote suivante vient à l'appui de ce discours. L. F. J***, mon frere, avoit amené du fond de la Provence à Paris une bonne paysanne, pour tenir lieu de gouvernante à son fils pendant le voyage. Cette femme, deux jours après son arrivée, eut la curiosité de monter sur les tours de Notre-Dame. Or, devineroit-on aisément quelle fut sa premiere pensée après avoir promené sa vue çà et là sur tous les points de l'horizon? M. Henry, dit-elle à son jeune conducteur, dont je tiens ce récit, faites-moi le plaisir, vous qui savez écrire, de graver mon nom sur ce plomb. — Pourquoi cela? lui répond Henry. — *Pour que mon nom y demeure, et que je puisse dire à mon retour*

Mais l'homme ne cherche pas seulement à se survivre à lui-même, il veut encore, comme nous l'avons dit, se survivre dans toutes les affections de son cœur. Une amitié vive et pure ne trouve plus dans les objets fragiles et périssables, des termes qui correspondent à ses penchans; il lui faut recourir à des expressions qui décelent jusques dans le matérialiste même, qu'elle est un don du ciel, et qu'elle seroit trop bornée, si elle n'avoit l'infini pour appui.

Mais que le matérialiste m'explique ce que je ne pourrois concevoir : comment, s'il existe deux amis dans son systême, ils peuvent se regarder l'un l'autre et retenir leurs larmes à la vue d'un sort qui d'hommes qu'ils sont aujourd'hui, en fera peut-être demain, par une réorganisation nouvelle, un chien, un chat, une souris, ou

en Provence : Mon nom est sur les tours de Notre-Dame, et il y sera long-temps encore après moi. — Henry essaya donc de graver sur le plomb, avec la pointe de son couteau, le nom de LA BONNE MARIANNE.



tel autre animal ou végétal dont l'un sera peut-être destiné à manger l'autre.

La conscience de l'homme ne sauroit se faire à ces dégradantes idées, et cependant cet homme qui sent toute sa dignité, lorsqu'on l'attaque dans son existence et qu'on veut le rabaisser au-dessous de son être, il se borne quelquefois aux objets matériels, il s'avilit dans ses penchans, il perd de vue sa vocation première, il courbe sa tête altière vers la terre, lorsqu'il ne l'avoit point reçue en vain, élevée vers le ciel, et il devient vil et méprisable à ses propres regards.

Prenez garde toutefois d'en rien conclure contre son essence immortelle: voyez plutôt si l'homme qui s'oublie ainsi lui-même peut être heureux dans une telle opposition avec sa propre nature, lorsqu'il n'existe plus, ni rapport, ni proportion entre l'étendue sans borne de ses desirs et les limites étroites qu'il leur donne, entre une ame qui gravit sans cesse vers les cieux, et des passions qui s'inclinent sans cesse vers la terre.

Connois-toi donc, ô homme! dans la plus noble portion de ton être; apprends à t'estimer ce que tu vaux, et à ne point décheoir volontairement du haut rang que tu occupes dans la création: connois-toi, et prends ta place dans l'univers; sois au niveau de ta destinée. Conserve l'intégrité de tous tes rapports, et fais cesser toute contrariété entre tes desirs et tes desirs, tes pensées et tes pensées: sache ce que tu veux avant que de rien desirer; sache ce que tu posséde avant que de fixer ton cœur; et le dogme de l'immortalité de l'ame devenant le flambeau de tes œuvres, tu marcheras d'un pas plus assuré dans la voie de la sagesse et dans celle du bonheur.

Et maintenant quelle objection valable peut-on reproduire contre la vérité de ces principes? Aura-t-on recours à la croissance et au dépérissement successif des corps pour leur assimiler nos ames? Invoquera-t-on le témoignage physique de la nature pour détruire son témoignage moral? Nous l'invoquerons aussi. Quoi

donc! rien ne meurt essentiellement dans la nature? Les élémens de nos corps sont indestructibles; ils peuvent se dissoudre, mais non s'anéantir; ils peuvent se mêler aux élémens, mais non cesser d'être : et lorsque nos corps ne périssent point, nos ames périroient! La matiere insensible se survivroit à elle-même, et cette partie de notre être, qui sent, pense et agit, cesseroit de se survivre! Ah! Dieu n'est point ainsi contraire à lui-même, il agit avec plus de sagesse et de vérité; il n'auroit point créé l'homme si grand, il ne lui auroit point donné des rapports supérieurs à tous les terrestres objets; il ne se seroit point montré à son esprit, ni rendu sensible à son cœur, s'il n'avoit dû remplir à la fin toutes ses espérances : ajoutons que sa miséricorde et sa justice nous cautionnent également une vie à venir.

Il est un être tout-puissant et souverainement juste; et l'homme innocent meurt souvent ici-bas à la peine, lorsque tout semble y réussir au gré des méchans. Comment donc pourroit-il arriver que, sous le

le gouvernement d'une providence équitable, la vertu malheureuse et le vice oppresseur, Fénélon (1) et Robespierre, fussent à la fin mêlés ensemble et confondus dans le même néant? Ah! sans doute, ce vœu blasphémateur est dans l'ame des pervers: que tout doit mourir avec l'homme. Mais depuis quand Dieu leur seroit-il devenu

(1) L'abbé de Fénélon, de la famille du grand Fénélon, vieillard octogénaire, dont toute la vie ne fut qu'une suite continuelle de vertus religieuses et sociales, bon prêtre, bon ami, vrai citoyen, connu dans Paris, par son zele et sa bienfaisance envers ceux qu'on appelle *les petits Savoyards*, a été aussi une des victimes immolées par l'exécrable tyran. Il étoit du nombre des détenus au Luxembourg. Sa confiance en Dieu étoit grande; sa résignation ne l'étoit pas moins. Il desiroit ardemment donner sa vie pour Jésus-Christ. *Ah! que je vous félicite*, disoit-il à un saint prêtre détenu dans la même prison, et dont nous tenons ce récit, *je voudrois bien être à votre place! Quel bonheur de mourir pour avoir fait son devoir! C'est mourir pour Jésus-Christ qui est mort pour nous. Je n'aurai pas ce précieux avantage. Je n'en suis pas digne..*— Il y avoit parmi les prisonniers deux ou trois savoyards qu'il avoit instruits, et auxquels il avoit fait faire la premiere communion.

semblable (1)? IL EST, et il y a des injustices atroces qui restent impunies sur la terre, et des vertus célestes qui demeurent sans récompenses! Que les méchans tremblent donc à la vue du jugement à venir qui se prépare, et que les justes soient remplis de confiance, car DIEU EST.

Lorsqu'il fut appellé pour aller comparoître devant le tribunal sanguinaire, l'un d'eux s'écria, en versant des larmes : *Quoi! mon bon pere, vous allez aussi au tribunal?* Il lui répondit d'un ton paternel : *Ne pleurez pas, mes enfans, c'est la volonté de Dieu; priez pour moi. Si je vais dans le ciel, comme je l'espere de la grande miséricorde de Dieu, je vous assure que vous y aurez un bon protecteur.* — Le chariot qui conduisoit les victimes à l'échafaud, devint pour lui une chaire où il prêcha Jésus-Christ et sa croix, où il inspira à ses compagnons de supplice des sentimens de résignation et de pénitence bien supérieurs à tout l'héroïsme d'une vaine philosophie. Les bourreaux eux-mêmes en furent attendris; des témoins oculaires rapportent que ces hommes sans entrailles se sentirent émus par les dernieres paroles de ce vieillard : et l'on ajoute que l'exécuteur s'inclina de respect dans le temps que le saint prêtre, arrivé au pied de l'échafaud, prononça les paroles sacramentelles sur les victimes entassées avec lui dans la même charette.

(1) *Existimasti iniquè quod est tui similis?* Ps. 49.

Et que voudroient donc ici, grand Dieu! les ennemis de ta justice? Que tu te laissasses vaincre, pour ainsi dire, en bonté par les bons; que la raison des hommes iniques et trompeurs, et leurs espérances, prévalussent dans les desseins de ta Providence sur celles des justes; que le mensonge qui est par-tout ailleurs le mensonge, devînt à ton seul jugement la vérité, et la vérité le mensonge. Quoi! l'homme juste te chercheroit, et il te chercheroit en vain! il soupireroit après toi comme un cerf altéré après une source d'eau vive, et il auroit soif éternellement de ta miséricorde sans pouvoir être désaltéré! il t'aimeroit enfin au-dessus de toute la création; il te rapporteroit toutes ses œuvres, toutes ses pensées, toute son existence; il seroit ici-bas ta plus parfaite image; son esprit te méditeroit sans cesse, et le dernier soupir de son cœur l'éleveroit encore vers toi! Et toi, le tout-puissant et le souverainement bon, toi qui peux tout, à qui rien ne résiste, ni dans la nature, ni hors la nature; toi qui as donné

la vie à tous les êtres, à qui il ne coûte pas plus de conserver que de créer, tu te laisserois vaincre en amour et en bonté par ta créature; tu ne couronnerois pas tant de desirs immortels par un bonheur immortel! Non, grand Dieu! tu ne refuseras pas au juste de puiser à la source de l'immortalité; tu n'arrêteras point pour lui seul le cours de cette félicité sans bornes qui découle sans cesse de tes perfections infinies, et tu ne lui refuseras pas le bonheur, puisque tu ne lui as pas refusé la vertu; tu compléteras en lui ton image et ta ressemblance. Ce qu'il a ébauché te servira à le recréer de nouveau en un homme immortel. Cette seconde création est digne de toi; elle donne un but moral à cet univers.

Dieu n'avoit pas besoin de faire sortir à sa parole cet univers du néant, pour être infiniment heureux, et tant de pompe et de magnificence qui le décorent, ne devoient rien ajouter à sa gloire. Pourquoi donc a-t-il créé le monde et tout ce que le monde renferme? Sans doute pour une

fin digne de lui; car Dieu ne fait rien qu'avec ordre et mesure. Mais où seroit une pareille fin dans la création, si toute la nature étoit muette et stupide devant son auteur; si le soleil ne se levoit que pour éclairer des terres et des mers, des montagnes et des vallées, des êtres brutes et matériels; si les jours ne succédoient aux jours et les siecles aux siecles, que pour produire la même organisation et la même désorganisation des especes, le même cours et le même décours des astres, les mêmes phénomenes, les mêmes périodes et les mêmes révolutions? L'éternel architecte pourroit-il se complaire dans la stérile uniformité d'un pareil ouvrage, dont la méchanique, semblable à un rouage de montre, ne lui offriroit plus que l'inutile répétition des mêmes ressorts?

Tel seroit toutefois l'univers, si l'homme en étoit ôté, ou si, dans son existence bornée, il n'avoit d'autre rapport avec son auteur que ceux du monde présent. Le dogme de l'immortalité de l'ame explique tout. Il nous manifeste les vues sublimes

du créateur dans l'origine et la durée du temps. Ce n'est plus en vain que la terre roule dans son orbite, et que les astres l'environnent de leurs respects : elle est comme dans l'enfantement des siecles immortels; elle est comme une vaste lice ouverte à la vertu, où tous courent, mais où un petit nombre remporte le prix. Oh ! qui me donnera de rester attaché à ce petit nombre ! C'est ici où mon cœur se retrouve, où mon ame est satisfaite, où tous mes vœux sur l'existence de la société des justes sont remplis. Mais qu'ils sont heureux les parens, les amis qui s'aiment les uns les autres comme membres de cette société ! Quel accroissement ils donnent au lien qui les attache ! quelle étendue à leur amour, quelle durée sans bornes à leurs jouissances ! O vous qui vous aimez ainsi, qu'avez - vous désormais à craindre des hommes et des choses ? Rien ne peut vous séparer, ni la distance des lieux, ni celle des tems, ni les verroux des prisons, ni les efforts réunis d'un peuple soulevé, dont les cris homicides appellent le carnage et

la destruction. Mais la mort ! Eh bien, la mort ! Qu'a-t-elle donc de si pénibles pour les enfans des saints ? Elle resserre leur union, loin de la détruire ; elle lui donne tout son développement, loin de la renfermer dans un sépulcre ; ce qui faisoit dire à S. Jean : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur !* Oui, heureux, lors même qu'ils succombent ici-bas sous les coups de l'oppression ou sous la hache des tyrans. La mort n'est pour eux qu'un moment de terreur suivie d'une éternité de délices. Ils quittent, à la vérité, un jour plutôt les parens, les amis d'élite qu'ils avoient sur la terre ; mais ils les quittent avec l'espérance de les revoir pour ne plus les perdre ; ils les quittent avec l'espérance de se trouver toujours au milieu d'eux par l'esprit et le cœur, de s'intéresser plus efficacement à leurs besoins, et de les prévenir même par leurs prieres et leurs vœux ; ils les quittent enfin, mais ils ne quittent pas la société des justes, dont ils sont les membres ; ils parviennent seulement avant eux au terme du

bonheur, après lequel tous les justes de la terre soupirent. Ils vont voir la société triomphante des Saints qui réside essentiellement dans le ciel; ils vont trouver de nouveaux freres et de nouveaux amis qui ne feront qu'accroître et épurer leur amour pour leurs freres d'ici-bas; ils vont se réunir au corps et au chef dont ils sont les membres; et que le moment de l'entrevue doit être ravissant!

Mais si la mort la plus affreuse à la nature n'a rien qui puisse surmonter le courage du vrai chrétien, croit-on que sa foi lui fournira moins de ressources pour attendre la fin de ses jours dans un lit que sur un échafaud?

On accuse les derniers sacremens de l'église d'ajouter aux angoisses de la maladie par les terreurs de la vie à venir. Et tout au contraire, la bénédiction, la douceur et la paix sont les compagnes tellement inséparables de son culte, que le ministre de Jésus-Christ n'est envoyé comme un ange tutélaire auprès du malade que pour confirmer son ame dans l'amour

du bien, et rouvrir son cœur aux consolations divines. C'est pour remplir une mission si belle qu'il s'annonce d'abord comme ministre pacificateur. « Que la paix » soit dans cette maison ». Ce sont ses premieres paroles. Les rites sacramentels sont dictés par le même esprit d'une charité toute céleste : tout y releve la dignité de l'homme et du chrétien; tout y porte l'empreinte de la suprême bonté; tout y dévoile d'une maniere symbolique la haute destinée qui nous attend, si nous mourons dans le Seigneur. C'est sous ces rapports immortels que l'on doit considérer chaque partie de ces rites, si l'on veut en connoître la sublimité; telle, par exemple, la cérémonie de l'huile sainte, dont le ministre du sacrement répete plusieurs onctions sur le malade.

Cette cérémonie non-seulement n'a rien de lugubre ni de déchirant, mais elle nous offre dans un sens mystérieux et caché l'emblême le plus touchant de l'immortalité bienheureuse.

Rappellons-nous que la vie est une lutte

continuelle, un perpétuel combat des passions et d'intérêts divers; que trop souvent dans cette lice de la vertu, nous perdons courage, et nous oublions que la paix et le repos ne sont qu'au terme de la carriere. Rappellons-nous encore que les anciens athletes se préparoient au combat par de fréquentes onctions; que la lice étant ouverte aux combattans, et souvent après une premiere chûte, ils revenoient à la charge, en versant de nouveau de l'huile sur leurs membres fatigués, et ils devoient plus d'une fois la victoire à leur persévérance.

Voici donc l'explication de nos rites sacrés dans l'onction des malades. L'église les regarde comme des athletes abattus, mais non pas vaincus, qui ont pu faire des chûtes, mais qui peuvent se relever, soit en recouvrant leurs forces naturelles, soit leurs forces morales, soit enfin en étant investis, par la grace du sacrement, de la vertu même de Jésus-Christ, qui peut seule leur assurer le triomphe. Telle est la profession de foi de l'église catho-

lique : son disciple malade ou mourant, est à ses yeux l'athlete de l'immortalité; et si elle oint ses membres de l'huile sainte, que veut-elle faire par cet emblême mystérieux? Donner une grande instruction au malade, s'il revient à la vie, et lui inspirer une haute confiance en la miséricorde divine, s'il est arrivé au terme de sa carriere. Et quelle plus haute confiance peut-elle donner au chrétien que celle de paroître devant Dieu revêtu de la vertu du Fils de Dieu, qui lui est représentée par cette huile sainte, dont ses divers membres sont oints au nom de Jésus-Christ même et en la forme de sa croix immortelle (1).

---

(1) Dans les prieres qui suivent les onctions saintes, après avoir demandé à Dieu d'accorder au malade toutes les graces de ses sacremens, le prêtre conjure l'Éternel de jetter des regards favorables sur son serviteur infirme; de rechauffer au feu de sa charité divine son ame qu'il a créée; de lui faire connoître le prix de ses souffrances et leurs avantages pour la réforme de l'homme chrétien; de le confirmer dans ses bons desirs, et de le rendre à la santé de l'ame et à celle du corps, etc.

C'est alors que le chrétien, changé en un nouvel homme, éprouve combien le Seigneur est bon à ceux qui l'aiment; combien il est consolant dans ses maux d'avoir le ciel pour ami, de pouvoir appeller Dieu son pere, de confondre ses

---

Telles sont les cérémonies de l'église dans le sacrement de l'Extrême-Onction, où, loin de voir ces formes lugubres et déchirantes dont parlent les hommes irréligieux et impies, je ne vois, au contraire, qu'un secours et un appui divin pour la vertu, et un moyen salutaire de renouvellement et de componction pour le coupable qui se repent et qui veut revenir à Dieu de tout son cœur et de toute son ame, dans ce moment suprême et décisif de sa destinée.

A ce mot de repentir, objectera-t-on que le culte catholique n'en inspire le sentiment aux malades et aux mourans qu'avec celui de la peur? Ce dernier sentiment, s'il n'étoit que le produit de l'examen de la vie à l'approche du compte que l'on doit en rendre à son auteur, seroit fondé sur la conscience même de l'homme, et ne seroit point un mal, puisqu'il opéreroit un si grand bien. Mais s'il est vrai que le culte catholique inspire à ses disciples une crainte salutaire des jugemens éternels, il mêle cette crainte de tant d'amour, que cette derniere affection ne tarde pas à être la seule dominante dans les ames bien disposées.

pleurs avec ceux de Jésus-Christ et de ses Saints, d'unir son sacrifice à leur sacrifice, et son espérance à leurs espérances.

Mais la vraie religion, non contente de nous élever à une telle hauteur de doctrine et de nous rapprocher ainsi malades ou mourans de notre fin suprême; la vraie religion desire plus encore pour l'homme que l'homme n'eût osé desirer : elle veut le conduire à une union plus intime avec son auteur; elle veut communiquer une nouvelle existence à ses membres languissans, en les pénétrant d'une substance toute divine; elle veut que l'homme reçoive le gage de son immortalité et de son union éternelle avec Dieu, de Dieu même; et c'est dans le sacrement de l'Eucharistie qu'elle trouve l'accomplissement de tous ses desirs : ce sacrement dans l'administration des malades, s'appelle *Viatique*, c'est-à-dire, *pain ou nourriture du voyage*; par où l'église entend le passage de la vie présente à la vie future. Ce viatique céleste achève de fortifier le courage du chrétien, d'ennoblir ses espérances, de

déifier en quelque sorte ses dernieres pensées et ses derniers sentimens sur la terre. Ce qui doit obliger le philosophe lui-même qui n'auroit pas le bonheur de croire à une foi si sublime, d'avouer que si l'homme est immortel de sa nature, s'il est responsable de ses actions à un tribunal à venir, s'il est capable d'être uni à la félicité de Dieu même, c'est ainsi qu'il doit être préparé à la mort, c'est ainsi qu'il doit mourir.

Parlerons-nous après cela de la sépulture chrétienne, de la sainteté de nos rites funebres, des sentimens immortels qu'ils réveillent dans nos ames, du profond respect qu'ils nous inspirent pour la cendre des morts, et que l'on voudroit inutilement suppléer par des motifs tirés de la seule philosophie? Que peuvent ces derniers motifs, s'ils ne sont fondés sur le dogme de la résurrection des corps? S'il n'est plus rien de commun entre celui que je pleure et sa cendre insensible, pourquoi me faire un devoir de l'honorer? Si ce corps dépouillé de son ame ne renferme

plus qu'un néant qui ne doit plus revenir à l'être, quelle dérision de vouloir m'obliger à lui rendre les derniers honneurs? L'insecte qui revêt une seconde enveloppe, se met-il en peine de recueillir les débris de la premiere?

Nous convenons que tous les peuples eurent leurs rites funebres; mais c'est la religion qui leur en dicta le devoir : et l'on veut aujourd'hui nous l'inspirer sans religion! L'on veut nous persuader que Dieu n'a que faire de nos hommages, et qu'un corps mort ne peut s'en passer! C'est trop abuser du sophisme; c'est trop se jouer de la crédulité humaine. Certes, quel que soit le penchant du peuple à la superstition, celle-ci lui paroîtra trop grossiere pour s'y laisser prendre. O combien la religion chrétienne satisfait autrement à tous les vœux d'une bonne nature! Elle nous prêche aussi la piété envers les morts! Mais que ses motifs sont puissans pour nous en commander le devoir! Ce corps inanimé doit ressusciter un jour, pour ne plus mourir. Les cieux confient

pour un temps à la terre ses parties élémentaires, lorsque son ame, déja jugée d'après ses œuvres, est peut-être retenue dans le lieu des expiations, loin de la félicité des Saints. Mais nos vœux unis à ceux de Jésus-Christ ont le droit de pouvoir accélérer pour elle le moment du suprême bonheur. Ainsi l'a permis la miséricorde ineffable de Dieu; que les vœux de la piété filiale ne fussent point inutiles à un pere, ceux de la piété conjugale à un époux, ceux d'un ami à un ami, ceux enfin d'un chrétien à un chrétien.... Ainsi la communication des services et des bienfaits existe encore pour nous au-delà du tombeau. Voilà les sentimens qui nous conduisent à la sépulture de nos proches. Les devoirs que nous rendons à leurs dépouilles mortelles, nous les rendons à leur existence immortelle. L'encens que nous brûlons en l'honneur de leur corps, se rapporte au corps entier des élus, dont ils sont devenus les membres par leur baptême, et dont J. C. est le chef.

Tels sont toutefois les motifs divins que l'on

l'on voudroit maintenant proscrire; tels sont les dogmes et la morale, les cérémonies et les rites d'un culte que les sophistes du jour ne rougissent point d'appeller une superstition, et que le héros de ces sophistes appelloit, dans la personne de son auteur, l'INFAME, lorsque plein de cette fureur insensée qu'il a transmise à ses disciples, et dont nos livres prophétiques ont fait le principal caractere de l'impie, il terminoit ses dernieres lettres par le vœu de son entiere destruction : ÉCRASEZ L'INFAME (1).

Laissons à nos lecteurs à juger eux-mêmes d'une telle infamie, et soyons moins étonnés que des hommes paîtris de sang et de boue, se déclarent aujourd'hui les plus cruels ennemis de la foi, lorsqu'ils ne voient plus dans la religion de J. C. qu'un miroir trop fidele où se peint toute la laideur de leur ame. Que ceux-là s'u-

(1) C'est en effet ainsi que Voltaire terminoit ses lettres aux d'Alembert, aux Diderot et à tous les autres initiés de la secte.

nissent à leur impiété qui leur ressemblent par leurs œuvres!

Pour nous, terminons notre discours par ces belles paroles d'un grand orateur: « Il y a un Dieu; ce Dieu, il faut l'honorer par un culte très-pur et très-saint. Je ne puis m'égarer en embrassant celui-ci, où je découvre un fonds de sagesse et de sainteté que je chercherois vainement ailleurs, qui est au-dessus de l'homme, et qui ne peut venir que du ciel ». Oui, mon Dieu! dans un tel choix, je ne crains point l'erreur; c'est ici votre ouvrage, ou il n'est nulle part: c'est ici la vérité, puisque c'est ici la vertu, la perfection même de la vertu; la voie qui conduit à vous par la pratique de tout bien.

Fin du Culte catholique en particulier.

NOTES.

TOME PREMIER.

(Page 10.) *Le philosophe superbe, qui refuse tout aux œuvres extérieures (de la Religion) n'est donc pas moins superstitieux que l'homme ignorant et grossier qui leur accorde tout*, etc.....

Il y a plus de trois mille ans que Samuel en faisoit la réflexion au premier roi d'Israël.

« C'est une espece de magie et de divination de ne vouloir point obéir à Dieu; et *n'être pas soumis à sa volonté, c'est une idolâtrie* ». (1. Rois, c. 15.)

(Page 167.) *Les vainqueurs pénétrent dans le temple de Junon avec un religieux silence*, etc.....

« Il faut que mes armes aient la gloire

» de renverser Ilion, une seconde fois, dit Hercule à Philoctete, dans Sophocle; » mais quand vous détruirez cet empire, » songez au respect qu'on doit aux im- » mortels. Jupiter, le pere des Dieux, met » la piété au-dessus de toutes les vertus: » la piété ne s'éteint point avec les mor- » tels; qu'ils vivent ou qu'ils meurent, » elle ne sauroit périr ». *Sophocle, tragédie de Philoctete.*

C'est par une telle morale que les grands hommes de la Grece et de Rome se montrent profondément convaincus que la piété d'un peuple est, dans tous les temps, la caution la plus assurée de sa prospérité.

NOTES.

TOME SECOND.

(Page 18.) *Remarquez même que dans la distribution des récompenses à venir, les Payens fouloient aux pieds toutes les idées de l'égalité religieuse.*

Leurs opinions à cet égard sont relevées du charme de la poésie, dans les hymnes de Callimaque : « O Jupiter, dit le poëte, » tu t'es réservé l'élite des mortels ! Ce ne » sont, ni les nochers, ni les guerriers, » ni les poëtes ; tu laisses à des Dieux in» férieurs le soin de les protéger ; mais ce » sont les rois eux-mêmes, les rois qui » tiennent sous leur main le laboureur, » le guerrier, le matelot, tout enfin.... » Qu'à Vulcain donc soit consacré le for» geron, à Diane le chasseur, à Mars le » soldat, à Phébus le chanteur ; à Jupiter » appartiennent les rois ». *Hymne de Callimaque de Cyrene ; hymne premiere.*

Nicoclès, dans Isocrate, s'exprime d'une maniere conforme à cette doctrine. « Parmi les mortels jusqu'à mon pere Evagoras, parmi les demi-Dieux jusqu'à la race d'Eacus, parmi les immortels jusqu'à Jupiter, voilà où chacun de mes descendans aura droit de remonter ». C'est ainsi que chez ces peuples les princes seuls s'élevoient à une ascendance divine; lorsque chez les Chrétiens il n'est point d'acception de personnes. La qualité d'enfant de Dieu appartient à tous les hommes. Tous ont le droit d'invoquer le Tout-Puisant comme leur pere.

(Page 124.) *Cette division de la semaine, la même chez tous les peuples, est mémorable.*

« Cette petite période de sept jours qui porte le nom de semaine, a été en usage, de temps immémorial, chez presque tous les peuples, et l'arrangement en a été parfaitement uniforme. Les Hébreux, les Assyriens, les Egyptiens, les Indiens, les

Arabes, toutes les nations de l'Orient, en un mot, se sont toujours servies de semaines composées de sept jours. On retrouve aussi cet usage chez les Romains, chez les anciens habitans des Gaules, des Isles Britanniques, de la Germanie, du Nord et de l'Amérique. C'est bien inutilement qu'on a voulu proposer plusieurs conjectures sur les motifs qui ont pu déterminer l'univers entier à s'accorder sur cette maniere primitive de partager le temps. Il est visible que la tradition sur le temps qu'a duré la création du monde, a donné lieu à l'usage universel et immémorial qui a partagé originairement la semaine en sept jours ». *Goguet, de l'origine des loix, des arts et des sciences, et de leurs progrès chez les anciens peuples.* Tom. I, liv. 3 de l'astronomie.

(Page 163.) *Du culte catholique considéré dans ses rapports avec la religion du sentiment.*

Nous n'avons rien dit dans ce discours

de la consécration des quatre saisons de l'année où nous faisons à Dieu cet aveu sincere que nous avons un continuel besoin de son assistance : nous lui demandons de nous envoyer des ministres selon son cœur ; et de propager sur la terre l'amour de la paix et la connoissance de la vérité. Nous n'avons rien dit de la fête commémorative des morts qui nous réunit, une fois chaque année, sur le tombeau de nos ancêtres, pour nous intéresser, d'une maniere plus solemnelle à leur immortel bonheur. Nous n'avons rien dit non plus de diverses pratiques religieuses communément usitées dans les églises; telle que la priere publique du matin et du soir, où les pauvres comme les riches sont invités à venir le matin consacrer à Dieu le bon emploi de leurs journées, et à lui en faire un entier hommage par le vœu de leur cœur; et le soir, à venir le remercier des graces reçues, et à faire en sa présence l'examen intérieur de leurs pensées et de leurs œuvres; examen dont les plus grands philosophes de l'antiquité

faisoient un devoir à leurs disciples, et que la raison, d'accord avec la religion, jugea toujours nécessaire, non pas seulement pour avancer dans la vertu, mais pour se préserver des atteintes journalieres du vice (1). Nous avons omis l'encensement des messes solemnelles, tel qu'il se pratique selon le rituel romain, où le même encens offert aux prêtres, l'est encore à la majesté du peuple catholique; cérémonie vénérable qui dût paroître bien étrange à l'orgueil de ces anciens Romains, conquérans de l'univers, quand ils virent, non pas seulement les derniers du peuple, mais leurs propres esclaves ainsi honorés dans nos temples à l'égal de leurs maîtres; Quoi! bien plus encore, à l'égal

---

(1) N'abandonne pas tes yeux aux douceurs du sommeil avant d'avoir examiné par trois fois les actions de ta journée. Quelle faute ai-je commise? qu'ai-je fait? à quel devoir ai-je manqué? Commence par la premiere de tes actions, et parcours ainsi toutes les autres. Reproche-toi ce que tu as fait de mal; jouis de ce que tu as fait de bien. *Pythagore, vers dorés.*

des Anges et des Saints, dont ils étoient devenus les émules par leur caractere d'enfans de Dieu et de l'église. Mais que l'on songe combien un tel culte devoit élever l'ame de ses premiers disciples, lorsque ceux-ci n'étoient pas encore blasés sur ses inestimables bienfaits, et qu'ils se voyoient tout-à-coup élevés par ses dogmes et par sa morale à une telle hauteur de sentiment et de pensées, et à un tel respect de la dignité humaine!

Nous nous sommes tûs sur la loi qui proscrit hors des temples tout signe de culte extérieur, et qui bannit du sanctuaire même de la justice cette croix adorable qui prêchoit si puissamment aux juges la justice et la miséricorde. Il est vrai qu'à la place de Jésus crucifié, l'on voit aujourd'hui dans nos tribunaux la figure d'un coq ou celle d'un bonnet rouge; mais comment de telles images rappelleront-elles jamais aux Parties, aux Témoins et aux Juges le même souvenir redoutable que la vue de Jésus crucifié?



et cette inscription si simple, et pourtant si vraie, qu'on lisoit sur le frontispice de plusieurs tribunaux : EGO JUSTITIAS JUDICABO ; c'est moi qui jugerai les justices.

ERRATA.

TOME PREMIER.

Page *96*, à la note, au bas de la page : Sur la connoissance que les Indiens avoient de l'Inde, etc.; *lisez* : que les anciens avoient de l'Inde, etc.

TOME SECOND.

Page 7 et suiv., au titre : DU CULTE PUBLIC EN PARTICULIER; *lisez dans tout le second volume* : DU CULTE CATHOLIQUE EN PARTICULIER.

Page *86*, ligne 2 : Bacon; *lisez* : Thomas Morus.

Page 132, derniere ligne : Et qu'y a-t-il même, etc.; *lisez* : Et qu'y a-t-il encore.

Page 165, ligne 14 : leurs enfans; *lisez* : leur enfant.

Page 165, ligne 15 : inséparable; *lisez* : inépuisable.

TABLE DES MATIERES,

DU CULTE CATHOLIQUE EN PARTICULIER.

Fin de la Table des matieres du Culte catholique en particulier.

LIVRES NOUVEAUX,

Qui se trouvent chez le citoyen Le Clère, Imp.-Libraire.

Des Consolations, ou Recueil choisi de tout ce que la raison et la religion peuvent offrir de consolations aux personnes affligées, ouvrage intéressant, très-bien imprimé, orné de figures, deux volumes in-18, papier fin, franc de port par la poste, 3 livres douze sols.

Le même ouvrage en papier vélin, figures avant la lettre, franc de port par la poste, 6 liv. 12 sols.

Apologie de la religion Chrétienne et Catholique, contre les blasphêmes et les calomnies de ses ennemis, nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée, par le P. Lambert, in-8°. broché, franc de port par la poste, 2 liv.

La Vérité et la Sainteté du Christianisme vengées contre les blasphêmes et les folles erreurs d'un livre intitulé: *Origine de tous les cultes*, par Dupuis, législateur, 1 vol. in-8°. de près de 600 pages, par l'auteur de l'Apologie de la Religion; prix 4 liv. 10 s., et franc de port par la poste, 6 liv. 6 sols.

Devoirs du Chrétien envers la puissance publique, ou Principes propres à diriger les sentimens des gens de bien au milieu des révolutions qui agitent les empires, par le même, in-8°., franc de port par la poste, 15 s.

Lettres aux Ministres de la ci-devant Eglise constitutionnelle, par le même, cinq parties, franc de port par la poste, 3 liv. 12 s.

On donne séparément la cinquieme partie, prix franc de port, 12 s.

Du Culte Public, avec cette épigraphe: *Erudimini qui judicatis terram.* Par M. Jauffret, 2 vol. in-8°. 6 liv., et 8 liv. franc de port par la poste.

Relation de ce qu'ont souffert les prêtres françois insermentés, déportés en 1794 dans la rade de l'isle d'Aix près Rochefort, et récit des cruautés qu'on a exercé sur leurs personnes, brochure in-8°. de près de cent pages, petit caractere; prix 1 liv. 4 sols, et franc de port par la poste, 1 liv. 10 sols.

Catéchisme ou Instruction Chrétienne à l'usage des Sourds et Muets, par M. Sicard, in-8°. franc de port par la poste, 2 liv. 5 s.

Premier volume des Annales Religieuses, Politiques et Littéraires, (ouvrage périodique) contenant 672 pages in-8°., franc de port par la poste, 9 liv.

Nota. Le prix de ce premier volume n'aura lieu que jusqu'à la fin d'août ; après cela il sera reporté à celui de la souscription.

Déclaration et Rétractation solemnelle et publique de François-Thérese Panisset, évêque constitutionnel du Mont-Blanc, quatrieme édition, augmentée de celle de Lamourette, évêque constitutionnel de Lyon. Franc de port par la poste, 12 sols.

Ouvrages sous presse qui paroîtront à la fin d'août prochain.

Elémens de Lecture et d'Ecriture divisés en trois parties ; la premiere adressée aux Instituteurs, contenant l'art de montrer à lire ; la deuxieme, l'Application de la regle ; la troisieme renfermant de petits Dialogues amusans et moraux à-la-fois, propres à former l'esprit et le cœur des enfans ; ouvrage approuvé par les savans réunis à l'Ecole Normale pour le jugement des livres élémentaires, composé par M. Sicard, membre du jury d'instruction publique pour le choix des instituteurs des Ecoles Primaires, et instituteur des Sourds et Muets, 1 vol. grand in-12, beau caractere. Le prix de cet ouvrage sera fixé quand il paroîtra.

Réflexions addressées à cinq ou six évêques constitutionnels, ou, Réfutation complette de leur deuxieme Lettre encyclique, par un Auteur célebre, in-8°. petit caractere, prix 15 s. port franc.